



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres



MILLE ET UNE NUIT

LES MILLE  
ET  
UNE NUIT  
CONTES ARABES.

*Traduits en François par Mr.  
GALLAND, Professeur &  
Lecteur Royal en Lan-  
gue Arabe & Anti-  
quaire du Roi.*

TOME ONZIEME.

*Nouvelle Edition, revue & corrigée.*



A LA HAYE,

Chez JEAN MART. HUSSON.

M. DCC. LII.

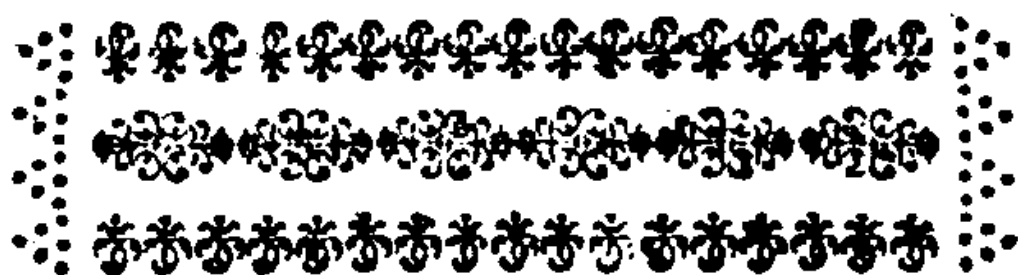
# T A B L E

du XI<sup>me</sup>. Tome.

|                                               |        |
|-----------------------------------------------|--------|
| <i>Suite de l'Histoire de Cogia Has-</i>      |        |
| <i>san Alhabbal,</i>                          | pag. 2 |
| <i>Histoire d' Ali Baba &amp; de quarante</i> |        |
| <i>Voleurs exterminés par une fille</i>       |        |
| <i>esclave,</i>                               | 65     |
| <i>Histoire d' Ali Cogia, Marchand de</i>     |        |
| <i>Bagdad,</i>                                | 171    |
| <i>Histoire du Cheval enchanté,</i>           | 208    |



LES



LES MILLE  
ET  
UNE NUIT,  
CONTES ARABES.

---

*TOME ONZIEME.*

La Sultane Scheherazade, n'ayant pû le jour précédent finir l'histoire de Cogia Hassan Alhabbal, à laquelle elle sentoit que le Sultan des Indes son époux prenoit un singulier plaisir, ne manqua pas aussi-tôt qu'elle fut éveillée par sa sœur Dinarzade de la reprendre ainsi.

*Tome XI.*

*A*

*Sui-*

*Suite de l'histoire de Cogis  
Hassan Alhabbal.*

**C**OMmandeur des croians, vous venez d'entendre comment Saadi me fit encore présent de deux cent autres pièces d'or, pour tâcher de rétablir ma petite fortune. Je vous ai dit que sans reprendre mon travail je rentrai chez moi, que je pris dix pièces d'or, & ayant mis le reste envelopé dans un linge, au fond d'un grand pot rempli de son à l'insçu de ma femme & de mes enfans; je leur dis que j'allois acheter du chanvre.

Je sortis, mais pendant que j'étois allé faire cette emplette, un vendeur de terre à décrasser, dont les femmes se servent au bain, vint à passer par la rue, & se fit entendre par son cri.

Ma femme qui n'avoit plus de  
cet-

cette terre, apella le vendeur, & comme elle n'avoit pas d'argent, elle lui demanda s'il vouloit lui donner de sa terre en échange pour du son. Le vendeur demanda à voir le son. Ma femme lui montra le vase, le marché se fit, & se conclut. Elle reçut la terre à decrasser, & le vendeur emporta le vase avec le son.

Je revins chargé de chanvre autant que j'en pouvois porter, suivi de cinq porteurs chargés comme moi de la même marchandise, dont j'emplis une soupenne que j'avois ménagée dans ma maison. Je satisfis les porteurs, & après qu'ils furent partis, je pris quelques momens pour me remettre de ma lassitude : alors je jettai les yeux du côté où j'avois laissé le vase de son, & je ne le vis plus.

Je ne puis exprimer à votre Majesté quelle fut ma surprise,

4     *Les mille & une Nuit,*

ni l'effet qu'elle produisit en moi dans ce moment. Je demandai à ma femme avec précipitation, ce qu'il étoit devenu; & elle me raconta le marché qu'elle en avoit fait, comme une chose en quoi elle croyoit avoir beaucoup gagné.

Ah femme infortunée! m'écriai-je, vous ignorez le mal que vous avez fait à moi, à vous-même & à vos enfans, en faisant un marché qui nous perd sans ressource. Vous avez crû de ne vendre que du son, & avec ce son vous avez enrichi votre vendeur de terre à décrasser de cent quatre-vingt dix pièces d'or, dont Saadia accompagné de son ami venoit de me faire présent pour la seconde fois.

Il s'en fallut peu que ma femme ne se désespérât, quand elle eut appris la grande faute qu'elle avoit commise par ignorance. Elle

le



le se lamenta , se frapa la poitrine, s'aracha les cheveux, & en déchirant l'habit dont elle étoit revêtue : malheureuse que je suis, s'écria-t'elle, suis-je digne de vivre après une méprise si cruelle ? où chercherai-je ce vendeur de terre, je ne le connois pas, il n'a passé par notre rue que cette seule fois, & peut-être ne le reverrai-je jamais. Ah mon mari ! ajouta-t'elle, vous avez grand tort ; pourquoi avez vous été si réservé à mon égard dans une affaire de cette importance ? cela ne seroit pas arrivé, si vous m'eussiez fait part de votre secret. Je ne finirois pas si je raportoïs à votre Majesté tout ce que la douleur lui mit alors dans la bouche. Elle n'ignore pas combien les femmes sont éloquentes dans leurs afflictions.

Ma femme, lui dis-je, modérez-vous, vous ne comprenez pas que vous nous allez attirer tout le

6 *Les mille & une Nuit ,*

voisinage par vos cris & par vos pleurs. Il n'est pas besoin qu'ils soient informés de nos disgraces. Bien loin de prendre part à notre malheur, ou de nous donner de la consolation, ils se feroient un plaisir de se railler de votre simplicité & de la mienne.

Le meilleur parti que nous ayons à prendre, c'est de dissimuler cette perte, de la supporter patiemment, de manière qu'il n'en paroisse pas la moindre chose, & de nous soumettre à la volonté de Dieu. Bénissons-le au contraire, de ce que de deux cent pièces d'or qu'il nous avoit donné, il n'en a retiré que cent quatre-vingt dix, & qu'il nous en a laissé dix par sa libéralité, dont l'emploi que je viens de faire, ne laisse pas de nous apporter quelque soulagement.

Quelques bonnes que fussent mes raisons, ma femme eût bien de

de la peine à les goûter d'abord ; mais le tems qui adoucit les maux les plus grands , & qui paroissent le moins suportables , fit qu'à la fin elles'y rendit.

Nous vivons pauvrement , lui disois-je , il est vrai ; mais qu'ont les riches que nous n'avons pas ? ne respirons-nous pas le même air ? ne jouissons-nous pas de la même lumière & de la même chaleur du soleil ? quelques commodités qu'ils ont plus que nous , pourroient nous faire envier leur bonheur s'ils ne mouroient pas comme nous mourons. A le bien prendre , munis de la crainte de Dieu que nous devons avoir sur toute chose , l'avantage qu'ils ont plus que nous est si peu considerable , que nous ne devons pas nous y arrêter.

Je n'ennuyrai pas votre Majesté plus long-tems par mes réflexions morales. Nous nous con-

8      *Les mille & une Nuit,*

solâmes ma femme & moi, & je continuai mon travail, l'esprit aussi libre que si je n'eusse pas fait deux pertes si mortifiantes peu de tems l'une après l'autre.

La seule chose qui me chagrinait & cela arrivoit souvent; c'étoit quand je demandois à moi-même comment je pourrois soutenir la présence de Saadi, quand il viendrait me demander compte de l'emploi de ses deux cent pièces d'or & de l'avancement de ma fortune par le moyen de sa libéralité, & que je n'y voyois autre remède, que de me résoudre à souffrir avec confusion les reproches qu'il me feroit; quoique cette seconde fois, non plus que la première, je n'eusse rien contribué à ce malheur par ma faute.

Les deux amis furent plus long-tems à revenir apprendre des nouvelles de mon sort que la première

re fois. Saad en avoit parlé souvent à Saadi ; mais Saadi avoit toujours diféré. Plus nous diférerons , difoit-il , plus Hassan fe fera enrichi & plus la fatisfaction que j'en aurai fera grande.

Saad n'avoit pas la même opinion de l'effet de la libéralité de fon ami. Vous croyez donc , reprenoit-il , que votre préfent aura été mieux employé par Hassan cette fois que la première. Je ne vous confeille pas de vous en trop flater , de crainte que votre mortification n'en fut plus fenfible , fi vous trouviez que le contraire fut arrivé. Mais repetoit Saadi , il n'arrive pas toujours qu'un milan emporte un turban. Hassan y a été âtrapé , il aura pris fes précautions pour ne pas l'être une feconde fois.

J'en'en doute pas , repliqua Saad ; mais ajoûta-t'il , tout autre accident que nous ne pouvons i-

10 *Les mille & une Nuit,*

maginer, ni vous ni moi, pourra être arrivé. Je vous le dis encore une fois, moderez votre joie, & n'inclinez pas plus à vous prévenir sur le bonheur de Hassan, que sur son malheur. Pour vous dire ce que j'en pense & ce que j'en ai toujours pensé, quelque mauvais gré que vous puissiez me savoir de ma persuasion, j'ai un pressentiment que vous n'aurez pas réussi, & que je réussirai mieux que vous à prouver qu'un pauvre homme peut plutôt devenir riche de toute autre manière qu'avec de l'argent.

Un jour enfin que Saad se trouvoit chez Saadi, après une longue contestation semblable: c'en est trop, dit Saadi, je veux être éclairci dès aujourd'hui de ce qui en est: voila le tems de la promenade, ne le perdons pas, & allons savoir lequel de nous deux aura perdu la gagure.

Les

Les deux amis partirent, & je les vis venir de loin : j'en fus tout ému, & je fus sur le point de quitter mon ouvrage & d'aller me cacher, pour ne point paroître devant eux. Attaché à mon travail, je fis semblant de ne les avoir pas aperçû, & je ne levai les yeux pour les regarder, que quand ils furent si près de moi, & que m'ayant donné le salut de paix, je ne pus honnêtement m'en dispenser. Je les bénissois aussi-tôt, & en leur contant ma dernière disgrâce dans toutes les circonstances, je leur fis connoître pourquoi ils me trouvoient aussi pauvre que la première fois qu'ils m'avoient vû.

Quand j'eus achevé, vous pouvez me dire, ajoutai-je, que je devois cacher les cent quatre-vingt dix pièces d'or ailleurs que dans un vase de son qui devoit le même jour être emporté de ma maison;

**FB.** *Les mille & une Nuit,*

mais il y avoit plusieurs années que ce vase y étoit, qu'il servoit à cet usage, & que toutes les fois que ma femme avoit vendu le son à mesure qu'il en étoit plein, le vase étoit toujours resté. Pouvois-je deviner que ce jour là même en mon absence, un vendeur de terre à décrasser passeroit à point nommé, que ma femme se trouveroit sans argent, & qu'elle feroit avec lui l'échange qu'elle a fait. Vous pourriez me dire que je devois avertir ma femme; mais je ne croirois jamais que des personnes aussi sages, que je suis persuadé que vous êtes, m'eussent donné ce conseil. Pour ce qui est de ne les avoir pas cachées ailleurs, quelle certitude pouvois-je avoir, qu'elles y eussent été en plus grande sûreté?

Seigneur, dis-je, en m'adressant à Saadi, il n'a pas plu à Dieu que votre libéralité servit à m'enrichir,



chir, par un de ses secrets impénétrables que nous ne devons pas approfondir. Il me veut pauvre & non pas riche ! je ne laisse pas de vous en avoir la même obligation que si elle avoit eu son effet entier selon vos souhaits..

Je me tus, & Saadi qui prit la parole, me dit : Hassan, quand je voudrois me persuader que tout ce que vous venez de nous dire est aussi vrai que vous prétendez nous le faire croire, & que ce ne seroit pas pour cacher vos débauches ou votre mauvaise économie, comme cela pourroit être, je me garderois bien néanmoins de passer outre, & de m'opiniâtrer à faire une expérience capable de me ruiner. Je ne regrette pas les quatre cent pièces d'or dont je me suis privé pour essayer de vous tirer de la pauvreté ; je l'ai fait par rapport à Dieu, sans attendre autre récompense de

votre part que le plaisir de vous avoir fait du bien. Si quelque chose étoit capable de m'en faire repentir, ce seroit de m'être adressé à vous plutôt qu'à un autre, qui peut-être en auroit mieux profité. Et en se tournant du côté de son ami: Saad, continuait-il; vous pouvez connoître parce que je viens de dire, que je ne vous donne pas entièrement gain de cause. Il vous est pourtant libre de faire l'expérience de ce que vous prétendez contre moi depuis si long-tems. Faites moi voir qu'il y a d'autres moyens que l'argent capables de faire la fortune d'un pauvre homme, de la manière que je l'entens & que vous l'entendez, & ne cherchez pas un autre sujet que Hassan. Quoique vous puissiez lui donner, je ne puis me persuader qu'il devienne plus riche par là, qu'il n'a pû se faire avec quatre cent pié-

pièces d'or.

Saad tenoit un morceau de plomb dans la main, qu'il montrait à Saadi; vous m'avez vû, reprit-il, amasser à mes pieds ce morceau de plomb; je vais le donner à Hassan; vous verrez ce qu'il lui vaudra.

Saadi fit un éclat de rire en se moquant de Saad : un morceau de plomb, s'écria-t'il ! hé que peut-il valoir à Hassan qu'une obole, & que fera-t'il avec une obole ? Saad en me présentant le morceau de plomb me dit : laissez rire Saadi & ne laissez pas de le prendre, vous nous direz un jour des nouvelles du bonheur qu'il vous aura porté.

Je crus que Saad ne parloit pas sérieusement, & que ce qu'il en faisoit n'étoit que pour se divertir. Je ne laissai pas de recevoir le morceau de plomb en le remerciant; & pour le contenter  
je

je le mis dans ma veste, comme par manière d'aquit. Les deux amis me quittèrent pour achever leur promenade, & je continuai mon travail.

Le soir comme je me deshabillois pour me coucher, & que j'eus ôté ma ceinture, le morceau de plomb que Saad m'avoit donné, & auquel je n'avois plus songé depuis, tomba par terre; je le ramassai & je le mis dans le premier endroit que je trouvai.

La même nuit il arriva qu'un pêcheur de mes voisins en accommodant ses filets, trouva qu'il y manquoit un morceau de plomb: il n'en avoit pas d'autre pour le remplacer, & il n'étoit pas heure d'en envoyer acheter, les boutiques étoient fermées. Il falloit cependant s'il vouloit avoir pour vivre le lendemain, lui & sa famille, qu'il allât à la pêche deux heures avant le jour. Il

téc-

témoigna son chagrin à sa femme, & il l'envoya en demander dans le voisinage pour y suppléer.

La femme obéit à son mari; elle va de porte en porte, des deux côtés de la rue, & ne trouve rien. Elle rapporte cette réponse à son mari, qui lui demanda en lui nommant plusieurs de ses voisins, si elle avoit frappé à leur porte; elle répondit qu'oui: & chez Hassan Alhabbal, ajouta-t'il, je gage que vous n'y avez pas été.

Il est vrai, reprit la femme, je n'ai pas été jusques là, parce qu'il y a trop loin: & quand j'en aurois pris la peine, croyez vous que j'en eusse trouvé? Quand on n'a besoin de rien, c'est justement chez lui qu'il faut aller; je le fais par expérience.

Cela n'importe, reprit le pêcheur, vous êtes une paresseuse, je

18 *Les mille & une Nuit,*

je veux que vous y ailliez. Vous avez été cent fois chez lui sans trouver ce que vous cherchiez : vous y trouverez peut-être aujourd'hui le plomb dont j'ai besoin, encore une fois je veux que vous y alliez.

La femme du pêcheur sortit en murmurant & en grondant, & vint frapper à ma porte. Il y avoit déjà quelque tems que je dormois ; je me réveillai en demandant ce qu'on vouloit. Hassan Alhabbal, dit la femme en haussant la voix : mon mari a besoin d'un peu de plomb pour accommoder ses filets. Si par hazard vous en avez, il vous prie de lui en donner.

La mémoire du morceau de plomb que Saad m'avoit donné m'étoit si récente, sur tout après ce qui m'étoit arrivé en me deshabillant, que je ne pouvois pas l'avoir oublié. Je répondis à la  
voi-

voisine que j'en avois, qu'elle attendit un moment, & que ma femme alloit lui en donner un morceau.

Ma femme qui s'étoit aussi éveillée au bruit, se leve, trouve à tâtons le plomb où je lui avois enseigné qu'il étoit, entr'ouvre la porte & le donne à la voisine.

La femme du pêcheur ravie de n'être pas venue en vain: voisine, dit-elle à ma femme, le plaisir que vous nous faites à mon mari & à moi est si grand, que je vous promets tout le poisson que mon mari amenera du premier jet de ses filets; & je vous assure qu'il ne me dedira pas.

Le pêcheur ravi d'avoir trouvé contre son esprance le plomb qui lui manquoit, aprouva la promesse que sa femme nous avoit faite. Je vous fai bon gré, dit-il, d'avoir suivi en cela mon intention. Il acheva d'acommoder ses  
fi-

filets, & il alla à la pêche deux heures avant le jour selon la coutume. Il n'amena qu'un seul poisson du premier jet de ses filets; mais long de plus d'une coudée, & gros à proportion. Il en fit ensuite plusieurs autres qui furent tous heureux; mais il s'en falut de beaucoup que parmi tous les poissons qu'il amena, il y eut un seul qui aprochât du premier.

Quand le pêcheur eut achevé sa pêche & qu'il fut revenu chez lui, le premier soin qu'il eut fut de songer à moi, & je fus extrêmement surpris, comme je travaillois, de le voir se presenter devant moi chargé de ce poisson. Voisin, medit-il, ma femme vous a promis cette nuit le poisson que j'amenerois du premier jet de mes filets en réconnoissance du plaisir que vous nous avez fait & j'ai approuvé sa promesse. Dieu ne m'a envoyé pour vous que celui-ci,  
je



je vous prie de l'agréer : s'il m'en eut envoyé plein mes filets , ils eussent été de même tous pour vous. Acceptez-le je vous prie, tel qu'il est , comme s'il étoit plus considérable.

Voisin, repris-je, le morceau de plomb que je vous ai envoyé est si peu de chose , qu'il ne meritoit pas que vous le missiez à un si haut prix. Les voisins doivent se secourir les uns les autres dans leurs petits besoins ; je n'ai fait pour vous que ce que je pouvois entendre dans une occasion semblable. Ainsi je refuserois de recevoir votre present, si je n'étois persuadé que vous me le faites de bon cœur ; je croirois même de vous ofenser si j'en usois de la sorte : je le reçois donc puisque vous le voulez ainsi & je vous en fais mon remerciement.

Nos civilités en demeurèrent là, & je portai le poisson à ma femme.

me. Prenez, lui dis-je, ce poisson que le pêcheur nôtre voisin vient de m'apporter en reconnoissance du morceau de plomb qu'il nous envoya demander cette nuit. C'est je crois tout ce que nous pouvons esperer de ce présent que Saad me fit hier, en me promettant qu'il me porteroit bonheur. Ce fut alors que je lui parlai du retour des deux amis, & de ce qui s'étoit passé entr'eux & moi.

Ma femme fut embarrassée de voir un poisson si grand & si gros. Que voulez-vous, dit elle, que nous en fassions? nôtre gril n'est propre qu'à rotir de petits poissons; & nous n'avons pas de vase assez grand pour le faire cuire au court-bouillon. C'est vôtre affaire, lui dis-je, preparez-le comme il vous plaira, rôti ou bouilli, j'en serai content; & en disant ces paroles je retournai à mon travail.

En

En accommodant le poisson, ma femme tira avec les entrailles un gros diamant qu'elle prit pour du verre quand elle l'eut nettoyé. Elle avoit bien entendu parler de diamans, & si elle en avoit vû ou manié, elle n'en avoit pas assez de connoissance pour en faire la distinction. Elle le donna au plus petit de nos enfans pour en faire un jouet avec ses frères & ses sœurs, qui vouloient le voir & le manier tour à tour, en se le donnant les uns aux autres pour en admirer la beauté, l'éclat & le brillant.

Le soir quand la lampe fut allumée, nos enfans qui continuoient leur jeu, en se cedant le diamant pour le considérer l'un après l'autre: s'aperçurent qu'il rendoit de la lumière à mesure que ma femme leur cachoit la clarté de la lampe, en se donnant du mouvement pour achever de préparer le

le soupé: & cela engageoit les enfans à se l'aracher pour en faire l'expérience; les petits pleuroient, quand les plus grands ne le leur laissoient pas autant de tems qu'ils le vouloient, & ceux-ci étoient contraints de le leur rendre pour les apaiser.

Comme peu de chose est capable d'amuser les enfans & causer de la dispute entr'eux, & que cela leur arrive ordinairement, ni ma femme ni moi, nous ne fîmes pas attention à ce qui faisoit le sujet du bruit & du tintamare dont il nous étourdissoient. Ils cessèrent enfin quand les plus grands se furent mis à table pour souper avec nous, & que ma femme eut donné aux plus petits chacun leur part.

Après le soupé les enfans se rassemblèrent, & ils recommencèrent le même bruit qu'auparavant. Alors je voulus savoir quelle étoit

étoit la cause de leur dispute : j'appellai l'ainé , & je lui demandai quel sujet ils avoient de faire un si grand bruit. Il me dit, mon père , c'est un morceau de verre qui fait de la lumière quand nous le regardons le dos tourné à la lampe : je me le fis apporter , & j'en fis l'expérience.

Cela me parut extraordinaire & me fit demander à ma femme ce que c'étoit que ce morceau de verre : je le sçai, dit-elle, c'est un morceau de verre que j'ai tiré du ventre du poisson en le préparant.

Je ne m'imaginai pas non plus qu'elle, que ce fut autre chose que du verre. Je poussai néanmoins l'expérience plus loin ; je dis à ma femme de cacher la lampe dans la cheminée : elle le fit , & je vis que le prétendu morceau de verre faisoit une lumière si grande , que nous pouvions nous passer de la

lampe pour nous coucher. Je la fis éteindre, & je mis moi-même le morceau de verre sur le bord de la cheminée pour nous éclairer. Voici dis-je, un autre avantage que le morceau de plomb que l'ami de Saadi m'a donné, nous procure, en nous épargnant d'acheter de l'huile.

Quand mes enfans virent que j'avois fait éteindre la lampe, & que le morceau de verre y suppléoit, ils poussèrent sur cette merveille des cris d'admiration si haut & avec tant d'éclat, qu'ils retentirent bien loin dans le voisinage.

Nous augmentâmes le bruit, ma femme & moi, à force de crier pour les faire taire, & nous ne pûmes le gagner entièrement sur eux, que quand ils furent couchés & qu'ils se furent endormis, après s'être entretenus un tems considérable à leur manière, de la lumière merveilleuse du morceau de verre. Nous

Nous nous couchâmes après eux ma femme & moi, & le lendemain de grand matin, sans penser davantage au morceau de verre, j'allai travailler à mon ordinaire. Il ne doit pas paroître étrange que cela soit arrivé à un homme comme moi, qui n'étoit acoutumé qu'à voir du verre, & qui n'avoit jamais vû de diamans: & si j'en avois vû, je n'avois pas fait d'attention à en connoître la valeur.

Je ferai remarquer à vôtre Majesté en cet endroit, qu'entre ma maison & celle de mon voisin, il n'y avoit qu'une cloison de charpente & de maçonnerie fort légère pour toute séparation. Cette maison appartenoit à un juif fort riche, jouaillier de profession; & la chambre où lui & sa femme couchoient, joignoit à la cloison. Ils étoient déjà au lit & endormis quand mes enfans avoient fait

28      *Les mille & une Nuit,*  
le plus grand bruit : cela les avoit  
éveillé , & ils avoient été long-  
tems à se rendormir.

Le lendemain la femme du juif,  
tant de la part de son mari qu'en  
son propre nom , vint porter ses  
plaintes à la mienne de l'inter-  
ruption de leur sommeil dès le  
premier somme. Ma bonne Rac-  
hel , c'est ainsi que s'apelloit la  
femme du juif, lui dit ma femme ;  
je suis bien fâchée de ce qui est ar-  
rivé , & je vous en fais mes excu-  
ses. Vous savez comme sont fait  
les enfans: un rien les fait rire , &  
peu de chose les fait pleurer. En-  
trez, & je vous montrerai le sujet  
qui fait celui de vos plaintes.

La juive entra , & ma femme  
prit le diamant, puisqu'enfin ç'en  
étoit un , & un d'une grande sin-  
gularité. Il étoit encore sur la  
cheminée, & en le lui présentant:  
voyez , dit-elle, c'est ce morceau  
de verre qui est cause de tout le  
bruit



bruit que vous avez entendu hier au soir. Pendant que la juive, qui avoit connoissance de toutes sortes de pierreries, examinoit ce diamant avec admiration: elle lui raconta comment elle l'avoit trouvé dans le ventre du poisson, & de tout ce qui en étoit arrivé.

Quand ma femme eut achevé, la juive qui savoit comment elle s'apelloit: Aischah, dit elle, en lui remettant le diamant entre les mains, je crois comme vous que ce n'est que du verre; mais comme il est plus beau que le verre ordinaire, & que j'ai un morceau de verre à peu près semblable, dont je me pare quelquefois, & qu'il y feroit un accompagnement, je l'acheterois si vous vouliez me le vendre.

Mes enfans qui entendirent parler de vendre leur jouet, interrompirent la conversation, en se recriant contre cela, & en priant leur

leur mère de le garder ; ce qu'elle fut contrainte de leur promettre pour les apaiser.

La Juive obligée de se retirer, sortit, & avant de quitter ma femme, qui l'avoit accompagnée jusqu'à la porte, elle la pria en parlant bas, que si elle avoit dessein de vendre le morceau de verre, de ne le faire voir à personne qu'au-paravant elle ne lui en eut donné avis.

Le Juif étoit allé à sa boutique de grand matin dans le quartier des jouailliers. La juive alla l'y trouver, & elle lui annonça la découverte qu'elle venoit de faire : elle lui rendit compte de la grosseur, du poids à peu près, de la beauté, de la belle eau & de l'éclat du diamant, & sur tout de sa singularité, qui étoit de rendre de la lumière la nuit, sur le rapport de ma femme, d'autant plus croyable qu'il étoit naïf.

Le Juif renvoya sa femme avec ordre d'en traiter avec la mienne, de lui en offrir d'abord peu de chose, autant qu'elle le jugeroit à propos, & d'augmenter à proportion de la difficulté qu'elle trouveroit ; & enfin de conclure le marché à quelque prix que ce fut.

La juive selon l'ordre de son mari, parla à ma femme en particulier sans attendre qu'elle se fût déterminée à vendre le diamant : & elle lui demanda si elle en vouloit vingt pièces d'or ; pour un morceau de verre, comme elle le pensoit, ma femme trouva la somme considérable. Elle ne voulut répondre néanmoins ni oui, ni non, elle dit seulement à la juive qu'elle ne pouvoit l'écouter qu'elle ne m'eût parlé auparavant.

Dans ces entrefaites je venois de quitter mon travail, & je voulus rentrer chez moi pour dîner ; comme elles se parloient à la por-

32      *Les mille & une Nuit,*  
Et, ma femme m'arrêta, & me demanda si je consentois à vendre le morceau de verre qu'elle avoit trouvé dans le ventre du poisson, pour vingt pièces d'or que la juive nôtre voisine en ofroit.

Je ne repondis pas sur le champ; je fis réflexion à l'assurance avec laquelle Saadi m'avoit promis en me donnant le morceau de plomb, qu'il feroit ma fortune: & la juive crut que c'étoit en méprisant la somme qu'elle avoit offerte, que je ne répondois rien. Voisin, me dit-elle, je vous en donnerai cinquante, en êtes-vous content ?

Comme je vis que de vingt pièces d'or la juive augmentoit si promptement jusqu'à cinquante, je tins ferme, & je lui dis qu'elle étoit bien éloignée du prix auquel je prétendois de le vendre. Voisin, reprit-elle, prenez-en cent pièces d'or; c'est beaucoup,  
je

je ne sai même si mon mari m'avouëra. A cette nouvelle augmentation je lui dis que je voulois en avoir cent mille pièces d'or : que je voyois bien que le diamant valoit davantage ; mais que pour lui faire plaisir , à elle & à son mari , comme voisins , je me bornois à cette somme que je voulois en avoir absolument ; & s'ils le refusoient à ce prix là , que d'autres jouailliers m'en donneroient davantage.

La juive me confirma elle même dans ma resolution par l'empressement qu'elle témoigna de conclure le marché , en m'en offrant à plusieurs reprises jusqu'à cinquante mille pièces d'or que je refusois. Je ne puis, dit-elle, en offrir davantage sans le consentement de mon mari. Il reviendra ce soir , la grâce que je vous demande c'est d'avoir la patience qu'il vous ait parlé, & qu'il ait vû

le diamant, ce que je lui promis.

Le soir quand le juif fut revenu chez lui, il aprit de sa femme qu'elle n'avoit rien avancé avec la mienne, ni avec moi : l'offre qu'elle m'avoit faite de cinquante mille pièces d'or, & la grace qu'elle m'avoit demandée.

Le juif observa le tems que je quitai mon ouvrage, & que je voulus rentrer chez moi. Voisin Hassan, dit-il en m'abordant, je vous prie de me montrer le diamant que votre femme a montré à la mienne : je le fis entrer & je lui montrai.

Comme il faisoit fort sombre & que la lampe n'étoit pas encoalumée, il connut d'abord par la lumière que le diamant rendoit, & par son grand éclat au milieu de ma main qui en étoit éclairée, que sa femme lui avoit fait un rapport fidelle. Il le prit, & après l'avoir examiné long-tems, & en  
ne

ne cessant de l'admirer : eh bien voisin, dit-il, ma femme à ce qu'elle m'a dit, vous en a offert cinquante mille pièces d'or, afin que vous soyez content je vous en offre vingt mille d'avantage.

Voisin, repris-je, votre femme a pu vous dire que je l'ai mis à cent mille ; ou vous me les donnerez, ou le diamant me demeurera, il n'y a pas de milieu. Il marchandait long-tems ; dans l'espérance que je le lui donnerois à quelque chose de moins. Mais il ne put rien obtenir, & la crainte qu'il eut que je ne le fisse voir à d'autres joyailliers, comme je l'eusse fait, fit qu'il ne me quita pas sans conclure le marché au prix que je demandois. Il me dit qu'il n'avoit pas les cent mille pièces d'or chez lui ; mais que le lendemain, il me consigneroit toute la somme avant qu'il fût la même heure, & il m'en apporta le même

B 6

jour

36 *Les mille & une Nuit*,  
jour deux sacs, chacun de mille,  
pour que le marché fut conclu.

Le lendemain, je ne sai si le juif  
emprunta de ses amis, ou s'il fit  
société avec d'autres jouailliers :  
quoiqu'il en soit, il me fit la som-  
me de cent mille pièces d'or, qu'  
il m'aporta dans le tems qu'il m'  
en avoit donné parole, & je lui  
mis le diamant entre les mains.

La vente du diamant ainsi ter-  
minée, & riche infiniment au des-  
sus de mes espérances, je remer-  
ciai Dieu de sa bonté & de sa li-  
béralité, & je fusse allé me jeter  
aux pieds de Saad pour lui té-  
moigner ma reconnoissance, si  
j'eusse sù où il demeueroit. J'en  
eusse usé de même à l'égard de  
Saadi, à qui j'avois la premiè-  
re obligation de mon bonheur,  
quoiqu'il n'eut pas réussi dans la  
bonne intention qu'il avoit pour  
moi.

Je songeai ensuite au bon usa-  
ge



ge que je devois faire d'une somme si considérable. Ma femme, l'esprit déjà rempli de la vanité ordinaire à son sexe, me proposa d'abord de riches habillemens pour elle & pour ses enfans, d'acheter une maison & de la meubler richement. Ma femme, lui dis-je, ce n'est point par ces sortes de dépenses que nous devons commencer. Remettez-vous-en à moi; ce que vous demandez viendra avec le tems. Quoique l'argent ne soit fait que pour le dépenser, il faut néanmoins y procéder de manière qu'il produise un fond dont on puisse tirer sans qu'il tarisse: c'est à quoi je pense, & dès demain je commencerai à établir ce fond.

Le jour suivant j'employai la journée à aller chez une bonne partie des gens de mon métier qui n'étoient pas plus à leur aise que j'avois été jusqu'alors; & en

leur donnant de l'argent d'avance, je les engageai à travailler pour moi à différentes sortes d'ouvrages de corderie, chacun selon habileté & son pouvoir, avec promesse de ne les pas faire attendre, & d'être exact à les bien payer de leur travail à mesure qu'ils m'apporteroient de leur ouvrage. Le jour d'après j'achevai d'engager de même les autres cordiers de ce rang à travailler pour moi, & depuis ce tems là, tout ce qu'il y en a dans Bagdad continue ce travail, très contents de mon exactitude à leur tenir la parole que je leur ai donnée.

Comme ce grand nombre d'ouvriers devoit produire des ouvrages à proportion, je louai des magasins en différens endroits, & dans chacun j'établis un commis, tant pour les recevoir, que pour la vente en gros & en détail; & bien-tôt par cette économie

mie je me fis un gain & un revenu considérable.

Ensuite, pour réunir en un seul endroit tant de magasins dispersés, j'achetai une grande maison, qui occupoit un grand terrain, mais qui tomboit en ruine. Je la fis mettre à bas, & à la place je fis bâtir celle que votre Majesté vit hier. Mais quelque apparence qu'elle ait, elle n'est composée que de magasins qui me sont nécessaires, & de logemens, qu'autant que j'en ai besoin pour moi & pour ma famille.

Il y avoit déjà quelque tems que j'avois abandonné mon ancienne & petite maison; pour venir m'établir dans cette nouvelle, quand Saadi & Saad, qui n'avoient plus pensé à moi jusqu'alors, s'en souvinrent. Ils convinrent d'un jour de promenade; & en passant par la rue où ils m'avoient vû, ils furent dans un  
grand

grand étonnement de ne m'y pas voir occupé à mon petit train de corderie, comme ils m'y avoient vû. Ils demandèrent ce que j'étois devenu, si j'étois mort ou vivant. Leur étonnement augmenta, quand ils eurent appris que celui qu'ils demandoient étoit devenu un gros marchand, & qu'on ne l'apelloit plus simplement Hassan, mais Cogia Hassan Alhabbal, c'est-à-dire, le marchand Hassan le cordier : & qu'il s'étoit fait bâtir dans une rue qu'on leur nomma, une maison qui avoit l'apparence d'un palais.

Les deux amis vinrent me chercher dans cette rue, & dans le chemin, comme Saadi ne pouvoit s'imaginer que le morceau de plomb que Saad m'avoit donné, fut la cause d'une si haute fortune : j'ai une joie parfaite, dit-il à Saad, d'avoir fait la fortune de Hassan Alhabbal. Mais je ne puis  
aprou-

aprouver qu'il m'ait fait deux mensonges, pour me tirer quatre cent pièces d'or, au lieu de deux cent. Car d'attribuer sa fortune au morceau de plomb que vous lui donnâtes, c'est ce que je ne puis, & personne non plus que moi ne l'y attribueroit.

C'est votre pensée, reprit Sadad; mais ce n'est pas la mienne, & je ne vois pas pourquoi vous voulez faire à Cogia Hassan l'injustice de le prendre pour un menteur. Vous me permettrez de croire qu'il nous a dit la vérité, qu'il n'a pensé à rien moins qu'à nous la déguiser : & que c'est le morceau de plomb que je lui donnai, qui est la cause unique de son bonheur. C'est de quoi Cogia Hassan va bien-tôt nous éclaircir.

Ces deux amis arrivèrent dans la rue où est ma maison, en tenant de semblables discours. Ils demandèrent où elle étoit, on la leur

42 *Les mille & une Nuit*,  
leur montra, & à en considérer  
la façade, ils eurent de la peine à  
croire que ce fut elle. Ils frappè-  
rent à la porte, & mon portier  
ouvrit.

Saadi qui craignoit de com-  
mettre une incivilité, s'il prenoit  
la maison de quelque seigneur de  
marque pour celle qu'il cher-  
choit, dit au portier : on nous a  
enseigné cette maison pour celle  
de Cogia Hassan Alhabbal : di-  
tes nous si nous ne nous trom-  
pons pas ? Non seigneur, vous ne  
vous trompez pas, répondit le  
portier, en ouvrant la porte plus  
grande ; c'est elle-même, entrez,  
il est dans la sale, & vous trouve-  
rez parmi ses esclaves quelqu'un  
qui vous anoncera.

Les deux amis me furent anon-  
cés, & je les reconnus dès que je  
les vis paroître. Je me levai de ma  
place, je courus à eux, & voulus  
leur prendre le bord de la robe  
pour

pour la baiser; ils m'en empêchèrent, & il fallut que je souffrisse malgré moi qu'ils m'embrassassent. Je les invitai à monter sur un grand sofa, mais ils préférèrent un plus petit à quatre personnes qui avançoit sur mon jardin. Je les priai de prendre place, & ils vouloient que je me misse à la place d'honneur. Seigneurs, leur dis-je, je n'ai pas oublié que je suis le pauvre Hassan Alhabbal, & quand je serois tout autre que je ne suis, & que je ne vous aurois pas les obligations que je vous ai, je sai ce qui vous est dû. Je vous supplie de ne me pas couvrir plus long-tems de confusion. Ils prirent la place qui leur étoit due, & je pris la mienne vis-à-vis d'eux.

Alors Saadi en prenant la parole & en me l'adressant : Cogia Hassan, dit-il, je ne puis exprimer combien j'ai de joie de vous  
voir

voir à peu-près dans l'état que je souhaitois, quand je vous fis présent sans vous en faire un reproche des deux cent pièces d'or tant la première que la seconde fois ; & je suis persuadé que ces quatre cent pièces ont fait chez vous le changement merveilleux de votre fortune que je vois avec plaisir. Une seule chose me fait de la peine, qui est que je ne comprends pas quelle raison vous pouvez avoir eue de me déguiser la vérité deux fois, en m'alléguant des pertes arrivées par des contretems qui m'ont parus, & qui me paroissent encore incroyables. Ne seroit-ce pas, que quand nous vous vîmes la dernière fois, vous aviez encore si peu avancé vos petites affaires, tant avec les deux cent premières, qu'avec les deux cent dernières pièces d'or, que vous eutes honte d'en faire un aveu. Je veux le croire ainsi paravan-



vance, & je m'atens que vous allez me confirmer dans mon opinion.

Saad entendit ce discours de Saadi avec grande impatience, pour ne pas dire indignation, & il le témoigna les yeux baissés, en branlant la tête. Il le laissa parler néanmoins jusqu'à la fin, sans ouvrir la bouche. Quand il eut achevé: Saadi, reprit-il, pardonnez, si avant que Cogia Hassan vous reponde, je le préviens, pour vous dire que j'admire votre prévention contre sa sincérité, & que vous persistiez à ne vouloir pas ajouter foi aux assurances qu'il vous en a donné ci-devant. Je vous ai déjà dit & je vous le repete, que je l'ai cru d'abord sur le simple recit des deux accidens qui lui sont arrivez: & quoique vous en puissiez dire, je suis persuadé qu'ils sont véritables: mais laissons le parler, nous allons être éclaircis par lui-même, qui de  
nous

46 *Les mille & une Nuit*,  
nous deux lui rend justice.

Après le discours de ces deux amis, je pris la parole, & en la leur adressant également, seigneurs, leur dis-je, je me condamnerois à un silence perpétuel sur l'éclaircissement que vous me demandez, si je n'étois certain que la dispute que vous avez à mon occasion, n'est pas capable de rompre le nœud d'amitié qui unit vos cœurs. Je vais donc m'expliquer, puisque vous l'exigez de moi : mais auparavant je vous proteste que c'est avec la même sincérité que je vous ai exposé ci-devant ce qui m'étoit arrivé. Alors je leur racontai la chose de point en point, comme votre Majesté l'a entendue sans oublier la moindre circonstance.

Mes protestations ne firent pas d'impression sur l'esprit de Saadi, pour le guerir de sa prévention. Quand j'eus cessé de parler : Co-  
gia

gia Hassan , reprit-il , l'aventure du poisson & du diamant trouvé dans son ventre , me paroît aussi peu croyable que l'enlèvement de votre turban par un milan , & que l'échange du vase de son pour de la terre à décrasser. Quoiqu'il en puisse être , je n'en suis pas moins convaincu que vous n'êtes plus pauvre , mais riche comme mon intention étoit que vous le devinssiez par mon moyen , & je m'en réjouis très sincèrement.

Comme il étoit tard , il se leva pour prendre congé , & Saad en même-tems que lui. Je me levai de même , & en les arrêtant : Seigneurs, leur dis-je , trouvez bon que je vous demande une grace , que je vous supplie de ne me pas refuser. C'est de souffrir que j'aye l'honneur de vous donner un souper frugal ; & ensuite à chacun un lit , pour vous mener demain par eau à une petite maison de campagne

pagne que j'ai achetée pour y aller prendre l'air de tems en tems, d'où je vous ramenerai par terre le même jour, chacun sur un cheval de mon écurie.

Si Saad n'a pas d'affaire qui l'appelle ailleurs, dit Saadi, j'y consens de bon cœur. Je n'en ai point repris Saad, dès qu'il s'agit de jouir de votre compagnie. Il faut donc, continua til, envoyer chez vous & chez moi, avertir qu'on ne nous atende pas. Je leur fis venir un esclave, & pendant qu'ils le chargerent de cette commission je pris le tems de donner ordre pour le souper.

En attendant l'heure du souper je fis voir ma maison & tout ce qui la compose à mes bienfaiteurs, qui la trouvèrent bien entendue par rapport à mon état. Je les appelle mes bienfaiteurs l'un & l'autre sans distinction, parce que sans Saadi, Saad ne m'eut pas donné le  
mor-

morceau de plomb , & que sans Saad , Saadi ne se fût pas adressé à moi pour me donner les quatre cent pieces d'or, à quoi je raporte la source de mon bonheur. Je les ramenai dans la sale , où ils me firent plusieurs questions sur le détail de mon négoce ; & je leur répondis de manière qu'ils parurent content de ma conduite.

On vint enfin m'avertir que le soupé étoit servi. Comme la table étoit mise dans une autre sale , je les y fis passer. Ils se recrièrent sur l'illumination dont elle étoit éclairée , sur la propreté du lieu , sur le buffet , & sur les mets qu'ils trouvèrent à leur gout. Je les regalai aussi d'un concert de voix & d'instrumens pendant le repas ; & quand on eut desservi, d'une troupe de danseurs & danseuses , & d'autres divertissemens ; en tâchant de leur faire connoître autant qu'il m'étoit possible , combien j'é-

50      *Les mille & une Nuit,*  
tois pénétré de reconnoissance à  
leur égard.

Le lendemain comme j'avois  
fait convenir Saadi & Saad de  
partir de grand matin , afin de  
jouir de la fraîcheur, nous nous  
rendimes sur le bord de la rivière  
avant que le soleil fût levé. Nous  
nous embarquâmes sur un bateau  
tres-propre & garni de tapis qu'  
on nous tenoit prêt, & à la faveur  
de six bons rameurs & du cou-  
rant de l'eau, environ en une heu-  
re & demie de navigation, nous  
abordâmes à ma maison de cam-  
pagne.

En mettant pied à terre , les  
deux amis s'arrêtèrent moins  
pour en confiderer la beauté par  
le dehors, que pour en admirer la  
situation avantageuse par les bel-  
les vûes, ni trop bornées, ni trop  
étendues, qui la rendoient agrea-  
ble de tous les côtés. Je les me-  
nai dans tous les apartemens ; je  
leur

leur en fis remarquer les accompagnemens, les dépendances & les commodités, qui la leur fit trouver toute riante & tres-charmante.

Nous entrâmes ensuite dans le jardin, où ce qui leur plût davantage fut une forêt d'orangers & de citronniers de toute sorte d'espèces chargés de fruits & de fleurs dont l'air étoit embaumé, plantés par allées à distance égale & arrosés par une rigole perpétuelle d'arbre en arbre, d'une eau vive détournée de la rivière. L'ombrage, la fraîcheur dans la plus grande ardeur du soleil, le doux murmure de l'eau, le ramage harmonieux d'une infinité d'oiseaux, & plusieurs autres agrémens les frappèrent de manière qu'ils s'arrêtoient presque à chaque pas, tantôt pour me témoigner l'obligation qu'ils m'avoient de les avoir amenés dans un lieu si déli-

52     *Les mille & une Nuit* ,  
cieux , tantôt pour me féliciter  
de l'acquisition que j'avois faite ,  
& pour me faire d'autres compli-  
mens obligeans.

Je les menai jusqu'au bout de  
cette forêt qui est fort longue &  
fort large , où je leur fis remar-  
quer un bois de grands arbres qui  
termine mon jardin. Je les menai  
jusqu'à un cabinet ouvert de tous  
les côtés , mais ombragé par un  
bosquet de palmiers , qui n'empê-  
choient pas qu'on n'y eût la vue  
libre , & je les invitai d'y entrer &  
de s'y reposer sur un sofa garni de  
tapis & de coussins.

Deux de mes fils que nous avi-  
ons trouvé dans la maison , & que  
j'y avois envoyé depuis quelque  
tems avec leur precepteur , pour  
y prendre l'air , nous avoient quitte  
pour entrer dans le bois ; & com-  
me ils cherchoient des nids d'oi-  
seaux , ils en aperçurent un entre  
les branches d'un grand arbre. Ils  
ten-



tentèrent d'abord d'y monter ; mais comme ils n'avoient ni la force ni l'adresse pour l'entreprendre , ils le montrèrent à un esclave que je leur avois donné , qui ne les abandonnoit pas , & ils lui dirent de leur dénicher les oiseaux.

L'Esclave monta sur l'arbre, & quand il fut arrivé jusqu'au nid, il fut fort étonné de voir qu'il étoit pratiqué dans un turban. Il enlevé le nid tel qu'il étoit , descend de l'arbre & fait remarquer le turban à mes enfans ; mais comme il ne douta pas que ce ne fût une chose que je ferois bien aise de voir , il le leur témoigna , & il le donna à l'aîné pour me l'apporter.

Je les vis venir de loin avec la joie ordinaire aux enfans qui ont trouvé un nid, & en me le présentant ; mon père me dit l'aîné, voyez-vous ce nid dans un turban.

Saadi & Saad ne furent pas

moins surpris que moi de la nouveauté ; mais je le fus bien plus qu'eux , en reconnoissant que le turban étoit celui que le milan m'avoit enlevé. Dans mon étonnement après l'avoir bien examiné & tourné de tous les côtés, je demandai aux deux amis : seigneurs, avez-vous la mémoire assez bonne pour vous souvenir que c'est là le turban que je portois le jour que vous me fîtes l'honneur de m'aborder la première fois.

Je ne pense pas, répondit Saad , que Saadi y ait fait attention non plus que moi ; mais ni lui ni moi , nous ne pouvons en douter , si les cent quatre-vingt dix pieces d'or s'y trouvent.

Seigneur, repris-je, ne doutez pas que ce ne soit le même turban : je reconnois à la pesanteur que ce n'en est pas un autre ; & vous vous en apercevrez vous même , si vous prenez la peine de le  
ma-

manier. Je le lui présentai après en avoir ôté les oiseaux, que je donnai à mes enfans : il le prit entre ses mains, & le présenta à Saadi pour juger du poids qu'il pourroit avoir.

Je veux croire que c'est votre turban, me dit Saadi, j'en serai néanmoins mieux convaincu, quand je verrai les cent quatre-vingt dix pièces d'or en espèces.

Au moins, Seigneur, ajoutai-je quand j'eus repris le turban, observez bien je vous en supplie, avant que j'y touche, que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il s'est trouvé sur l'arbre, & que l'état où vous le voyez, & le nid qui y est si proprement accommodé sans que main d'homme y ait touché, sont des marques certaines qu'il s'y trouvoit depuis le jour que le milan me l'a emporté, & qu'il l'a laissé tomber ou posé sur cet arbre, dont les branches ont empêché

ché qu'il ne soit tombé jusqu'à terre. Au reste ne trouvez pas mauvais que je vous fasse faire cette remarque : j'ai un trop grand intérêt de vous ôter tout soupçon de fraude de ma part.

Saad me seconda dans mon dessein : Saadi, reprit-il, cela vous regarde, & non pas moi qui suis bien persuadé que Cogia Hassan ne nous en impose pas.

Pendant que Saad parloit, j'ôtai la toile qui environnoit en plusieurs tours le bonnet qui faisoit partie du turban, & j'en tirai la bourse que Saadi reconnut pour la même qu'il m'avoit donnée. Je la vuidai sur le tapis devant eux & je leur dis : seigneurs, voilà les pièces d'or, comptez les vous mêmes & voyez si le compte n'y est pas. Saadi les arrangea par dixaines, jusqu'au nombre de cent quatre-vingt-dix : & alors Saadi, qui ne pouvoit nier une

vérité si manifeste, prit la parole & en me l'adressant : Cogia Hassan, dit-il, je conviens que ces cent quatre-vingt dix pièces d'or n'ont pû servir à vous enrichir. Mais les cent quatre-vingt dix autres que vous avez cachés dans un vase de son comme vous voulez me le faire accroire, ont pû y contribuer.

Seigneur, repris-je, je vous ai dit la vérité aussi-bien à l'égard de cette dernière somme, qu'à l'égard de la première. Vous ne voudriez pas que je me retractasse pour vous dire un mensonge.

Cogia Hassan, me dit Saad, laissez Saadi dans son opinion : je consens de bon cœur qu'il croie que vous lui êtes redevable de la moitié de votre bonne fortune, par le moyen de la dernière somme; pourvû qu'il tombe d'accord que j'y ai contribué de l'autre moitié par le moyen du mor-

ceau

ceau de plomb que je vous ai donné, & qu'il ne revoque pas en doute le précieux diamant trouvé dans le ventre du poisson.

Saad, reprit Saadi, je veux ce que vous voulez, pourvu que vous me laissiez la liberté de croire qu'on n'amasse de l'argent qu'avec de l'argent.

Quoi, repartit Saadi, si le hazard vouloit que je trouvâsse un diamant de cinquante mille pièces d'or, & qu'on m'en donnât la somme, aurois-je acquis cette somme avec de l'argent?

La contestation en demeura là, nous nous levâmes, & en rentrant dans la maison, comme le dîné étoit servi, nous nous mîmes à table. Après le dîné je laissai à mes hôtes la liberté de passer la grande chaleur du jour à se tranquilliser, pendant que j'allai donner mes ordres à mon concierge & à mon jardinier. Je les réjoignis, &  
nous

nous nous entretenimes de choses indifférentes, jusqu'à ce que la plus grande chaleur fut passée, & que nous retournâmes au jardin, où nous restâmes à la fraîcheur presque jusqu'au coucher du soleil. Alors les deux amis & moi nous montâmes à cheval, & suivis d'un esclave, nous arrivâmes à Bagdad, environ à deux heures de nuit avec un beau clair de lune.

Je ne sai par quelle négligence de mes gens il étoit arrivé qu'il manquoit d'orge chez moi pour les chevaux. Les magasins étoient fermés, & ils étoient trop éloignés pour en aller faire provision si tard.

En cherchant dans le voisinage, un de mes esclaves trouva un vase de son dans une boutique : il acheta le son & l'aporta avec le vase, à la charge de rapporter & de rendre le vase le lendemain.

60 *Les mille & une Nuit,*

L'esclave vuida le son dans l'auge, & en l'étendant afin que les chevaux en eussent chacun leur part, il sentit sous sa main un linge lié qui étoit pesant: il m'apporta le linge sans y toucher & dans l'état qu'il l'avoit trouvé, & il me le présenta, en me disant que c'étoit peut-être le linge dont il m'avoit entendu parler souvent, en racontant mon histoire à mes amis.

Plein de joie, je dis à mes bienfaiteurs, seigneurs, Dieu ne veut pas que vous vous sépariez d'avec moi, que vous ne soyez pleinement convaincus de la vérité, dont je n'ai cessé de vous assurer. Voici, continuai-je, en m'adressant à Saadi, les autres cent quatre-vingt dix pièces d'or que j'ai reçues de votre main, je le connois au linge que vous voyez; je déliai le linge, & je comptai la somme devant eux.

Je



Je me fis aussi apporter le vase, je le reconnus, & je l'envoyai à ma femme pour lui demander si elle le connoissoit, avec ordre de ne lui rien dire de ce qui venoit d'arriver. Elle le connut d'abord, & elle m'envoya dire que c'étoit le même vase qu'elle avoit échangé plein de son pour de la terre à décaffer.

Saadi se rendit de bonne foi, & revenu de son incrédulité il dit à Saad : je vous cède & je reconnois avec vous que l'argent n'est pas toujours un moyen sûr pour en amasser d'autre & devenir riche.

Quand Saadi eut achevé, feigneur, lui dis-je, je n'oserois vous proposer de reprendre les trois cent quatre-vingt pièces qu'il a plû à Dieu de faire reparoître aujourd'hui, pour vous détromper de l'opinion de ma mauvaise foi. Je suis persuadé que vous ne m'

62      *Les mille & une Nuit* ,  
en avez pas fait présent dans l'  
intention que je vous les rendis-  
se. De mon côté, je ne prétens  
pas d'en profiter, aussi content  
que je le suis de ce que Dieu m'a  
envoyé d'ailleurs. Mais j'espère  
que vous aprouverez que je les  
distribue demain aux pauvres, a-  
fin que Dieu nous en donne la  
récompense à vous & à moi.

Les deux amis couchèrent en-  
core chez moi cette nuit là, & le  
lendemain après m'avoir embras-  
sé, ils retournèrent chacun chez  
soi, très contents de la reception  
que je leur avois faite, & d'avoir  
connu que je n'abusois pas du  
bonheur dont je leur étois rede-  
vable après Dieu. Je n'ai pas man-  
qué d'aller les remercier chez eux  
chacun en particulier. Et depuis  
ce tems-là je tiens à grand hon-  
neur la permission qu'ils m'ont  
donnée de cultiver leur amitié,  
& de continuer de les voir.

Le

Le Calife Haroun Alraschid donnoit à Cogia Hassan une attention si grande, qu'il ne s'aperçût de la fin de son histoire que par son silence. Il lui dit, Cogia Hassan, il y avoit long-tems que je n'avois rien entendu qui m'ait fait un aussi grand plaisir, que les voies toutes merveilleuses par lesquelles il a plû à Dieu de te rendre heureux dans ce monde. C'est à toi de continuer à lui rendre graces par le bon usage que tu fais de ses bienfaits. Je suis bien aise que tu saches que le diamant qui a fait ta fortune est dans mon trésor : & de mon côté je suis ravi d'apprendre par quel moyen il y est entré. Mais parce qu'il se peut faire qu'il reste encore quelque doute dans l'esprit de Saadi sur la singularité de ce diamant, que je regarde comme la chose la plus précieuse & la plus digne d'être admirée de tout ce  
que

que je possède, je veux que tu l'amènes avec Saad, afin que le garde de mon trésor le lui montre. & pour peu qu'il soit encore incrédule, qu'il reconnoisse que l'argent n'est pas toujours un moyen certain à un pauvre homme, pour acquérir de grandes richesses en peu de tems, & sans beaucoup de peine. Je veux aussi que tu racontes ton histoire au garde de mon trésor, afin qu'il la fasse mettre par écrit, & qu'elle y soit conservée avec le diamant.

En achevant ces paroles, comme le Calife eut témoigné par une inclination de tête à Cogia Hassan, à Sidi Nouman, & à Baba Abdalla, qu'il étoit content d'eux: ils prirent congé en se prosternant devant son trône après quoi ils se retirèrent.

La Sultane Scheherazade voulut commencer un autre conte; mais le Sultan des Indes qui s'aper-

perçut que l'aurore commençoit à paroître, remit à lui donner audience le jour suivant.



## HISTOIRE

*D'Ali Baba, & de quarante voleurs  
exterminés par une esclave.*

La Sultane Scheherazade éveillée par la vigilance de Dinarzade sa sœur, raconta au Sultan des Indes son époux, l'histoire à laquelle il s'atendoit.

Puissant Sultan, dit-elle, dans une ville de Perse aux confins des états de votre Majesté, il y avoit deux frères, dont l'un se nommoit Cassim & l'autre Ali Baba. Comme leur père ne leur avoit laissé que peu de biens, & qu'il les avoient partagé également, il semble que leur fortune devoit être

66 *Les mille & une Nuit*,  
être égale ; le hazard néanmoins  
en disposa autrement.

Cassim épousa une femme, qui  
peu de tems après leur mariage  
devint heritière d'une boutique  
bien garnie, d'un magasin rem-  
pli de bonnes marchandises & de  
biens en fond de terre, qui le mi-  
rent tout à coup à son aise, & le  
rendirent un des marchands les  
plus riches de la ville.

Ali Baba au contraire, qui a-  
voit épousé une femme aussi pau-  
vre que lui, étoit logé fort peti-  
tement, & il n'avoit autre indus-  
trie pour gagner sa vie & de quoi  
s'entretenir lui & ses enfans, que  
d'aller couper du bois dans une  
forêt voisine & de venir le ven-  
dre à la ville, chargé sur trois â-  
nes qui faisoient toute sa posses-  
sion.

Ali Baba étoit un jour dans la  
forêt, & il achevoit d'avoir cou-  
pé à peu-près assez de bois pour  
faire

faire la charge de ses ânes, lorsqu'il aperçut une grosse poussière qui avançoit droit du côté où il étoit. Il regarde attentivement, & il distingue une troupe nombreuse de gens à cheval, qui venoient d'un bon train.

Quoiqu'on ne parlât pas de voleurs dans le país, Ali Baba néanmoins eut la pensée que ces cavaliers pouvoient en être ; & sans considérer ce que deviendroient ses ânes, il songea à sauver sa personne. Il monta sur un gros arbre dont les branches à peu de hauteur se séparoient en rond si près les unes des autres, qu'elles n'étoient séparées que par un très petit espace. Il se posta au milieu avec d'autant plus d'assurance qu'il pouvoit voir sans être vû. Cet arbre s'élevoit au pied d'un rocher isolé de tous côtés & escarpé de manière qu'on ne pouvoit monter au haut par aucun endroit.

Les

Les cavaliers, grands, puissans, tous bien montés & bien armés, arrivèrent près du rocher où ils mirent pied à terre; & Ali Baba qui en compta quarante, à leur mine & à leur équipement ne douta pas qu'ils ne fussent des voleurs. Il ne se trompoit pas; en effet c'étoient des voleurs, qui sans faire aucun tort aux environs, alloient exercer leurs brigandages bien loin, & avoient là leur rendez-vous; & ce qu'il les vit faire le confirma dans cette opinion.

Chaque cavalier débrida son cheval, l'attacha, lui passa au cou un sac plein d'orge qu'il avoit apporté sur la croupe, & se chargèrent chacun de leur valise; & la plupart des valises parurent si pesantes à Ali Baba, qu'il jugea qu'elles étoient pleines d'or & d'argent monnoyé.

Le plus aparent chargé de sa

va-



valise comme les autres, qu'Ali Baba prit pour le capitaine des voleurs, s'aprocha du rocher fort près du gros arbre où il s'étoit refugié ; & après qu'il se fut fait chemin au travers de quelques arbrisseaux, il prononça ces paroles si distinctement : *Sesame ouvre toi*, qu'Ali Baba les entendit. Dès que le capitaine des voleurs les eut prononcées, une porte s'ouvrit, & après qu'il eut fait passer tous les gens devant lui & qu'ils furent tous entrés, il entra aussi & la porte se ferma.

Les voleurs demeurèrent longtemps dans le rocher, & Ali Baba qui craignit que quelqu'un d'eux, ou que tous ensemble ne sortissent s'il quitoit son poste pour se sauver, fût contraint de rester sur l'arbre & d'attendre avec patience. Il fut tenté néanmoins de descendre pour se saisir de deux chevaux, en monter un & mener  
l'au-

l'autre par la bride & de gagner la ville en chassant ses trois ânes devant lui ; mais l'incertitude de l'événement fit qu'il prit le parti le plus sûr.

La porte se rouvrit enfin, les quarante voleurs sortirent, & au lieu que le capitaine étoit entré le dernier, il sortoit le premier, & après les avoir vûs défiler devant lui. Ali Baba entendit qu'il fit refermer la porte, en prononçant ces paroles : *Sesame referme toi.* Chacun retourna à son cheval, le rebrida, retacha sa valise, & remonta dessus. Quand ce capitaine enfin vit qu'ils étoient tous prêts à partir, il se mit à la tête, & il reprit avec eux le chemin par où ils étoient venus.

Ali Baba ne descendit pas de l'arbre d'abord : il dit en lui-même, ils peuvent avoir oublié quelque chose à les obliger de revenir, & je me trouverois atrapé si  
cela

cela arrivoit. Il les conduisit de l'œil jusqu'à ce qu'il les eut perdu de vûe ; & il ne descendit que long-tems après pour plus grande sûreté. Comme il avoit retenu les paroles par lesquelles le capitaine des voleurs avoit fait ouvrir & refermer la porte, il eut la curiosité d'éprouver si en les prononçant elles feroient le même effet. Il passa au travers des arbrisseaux, & il aperçût la porte qu'ils cachotent. Il se présenta devant, & il dit : *Sesame ouvre toi*, & dans l'instant la porte s'ouvrit toute grande.

Ali Babas'étoit attendu de voir un lieu de ténèbres & d'obscurité ; mais il fut surpris d'en voir un bien éclairé, vaste & spacieux, creusé en voute fort élevée à main d'hommes, qui recevoit la lumière du haut du rocher par une ouverture pratiquée de même. Il vit de grandes provisions  
de .

de bouche, des balots de riches marchandises en pile, des étofes de foïe & de brocard, des tapis de grand prix, & sur tout de l'or & de l'argent monoyé par tas & dans des sacs ou grandes bourses de cuir, les unes sur les autres. A voir toutes ces choses, il lui parut qu'il y avoit non pas de longues années, mais des siècles que cette grotte servoit de retraite à des voleurs, qui avoient succédé les uns aux autres.

Ali Babane balançapassur le parti qu'il devoit prendre : il entra dans la grotte, & dès qu'il y fut entré la porte se referma; mais cela ne l'inquieta pas sachant le secret de la faire ouvrir. Il ne s'attacha pas à l'argent, mais à l'or monnoyé, & particulièrement à celui qui étoit dans les sacs. Il en enleva à plusieurs fois autant qu'il pouvoit en porter, & qu'ils purent sufir pour faire la charge de  
ses

ses trois ânes. Il rassembla ses ânes qui étoient dispersés, & quand il les eut fait aprocher du rocher, il les chargea des sacs ; & pour les cacher il acommoda du bois par dessus, de manière qu'on ne pouvoit les apercevoir. Quand il eut achevé, il se presenta devant la porte & il n'eut pas prononcé ces paroles : *Sesame referme toi*, qu'elle se ferma ; car elle s'étoit fermée d'elle même chaque fois qu'il y étoit entré, & demeurée ouverte chaque fois qu'il en étoit sorti.

Cela fait, Ali Baba reprit le chemin de la ville, & arrivant chez lui, il fit entrer ses ânes dans une petite cour & referma la porte avec grand soin. Il mit bas le peu de bois qui couvroit les sacs, & il porta les sacs dans sa maison, qu'il posa & arrangea devant sa femme qui étoit assise sur un sofa.

Sa femme mania les sacs, & comme elle se fût aperçue qu'ils étoient

74 *Les mille & une Nuit,*  
ent pleins d'argent, elle soupçon-  
na son mari de les avoir volé ; de  
forte que quand il eut achevé de  
les apporter tous, elle ne put s'em-  
pêcher de lui dire : Ali Baba, seriez  
vous assez malheureux pour . . . .  
Ali Baba l'interrompit : paix ma  
femme, dit-il, ne vous alarmez  
pas, je ne suis pas voleur, à moins  
que ce ne soit l'être que de pren-  
dre sur les voleurs. Vous cesserez  
d'avoir cette mauvaise opinion de  
moi, quand je vous aurai racon-  
té ma bonne fortune. Il vuida les  
sacs, qui firent un gros tas d'or,  
dont sa femme fut éblouie ; &  
quand il eut fait, il lui fit le récit  
de son aventure depuis le com-  
mencement jusqu'à la fin, & en  
achevant il lui recommanda sur  
toute chose de garder le secret.

La femme revenue & guerrie de  
son épouvante se réjouit avec son  
mari du bonheur qui leur étoit  
arrivé, & elle voulut compter  
piè-

pièce par pièce tout l'or qui étoit devant elle. Ma femme , lui dit Ali Baba, vous n'êtes pas sage, que prétendez-vous faire , & quand auriez-vous achevé de compter ? Je vai creuser une fosse & l'enfouir dedans, nous n'avons pas de tems à perdre. Il est bon, reprit la femme , que nous sçachions au moins à peu près la quantité qu'il y en a. Je vai chercher une petite mesure dans le voisinage , & je le mesurerai pendant que vous creuserez la fosse. Ma femme, repartit Ali Baba, ce que vous voulez faire n'est bon à rien : vous vous en abstiendriez si vous vouliez me croire. Faites néanmoins ce qu'il vous plaira , mais souvenez vous de garder le secret.

Pour se satisfaire , la femme d'Ali Baba sort, & elle va chez Cassim son beau-frère qui ne demeurait pas loin. Cassim n'étoit pas chez lui , & à son défaut elle s'a-

76    *Les mille & une Nuit,*  
dresse à sa femme, qu'elle prie de  
lui prêter une mesure pour quel-  
ques momens. La belle-sœur lui  
demande si elle la vouloit grande  
ou petite: & la femme d'Ali Baba  
lui en demanda une petite. Très-  
volontiers disoit la belle sœur;  
attendez un moment, je vai vous  
l'apporter.

La belle-sœur va chercher la  
mesure, elle la trouve; mais com-  
me elle connoissoit la pauvreté  
d'Ali Baba, curieuse de sçavoir  
quelle sorte de grain sa femme  
vouloit mesurer, elle s'avisa d'a-  
pliquer adroitement du suif au-  
dessous de la mesure. Elle revint,  
& en la presentant à la femme d'  
Ali Baba, elle s'excusa de l'avoir  
fait attendre sur ce qu'elle avoit  
eu de la peine à la trouver.

La femme d'Ali Baba revint  
chez elle: elle posa la mesure sur  
le tas d'or, l'emplit & la vuide un  
peu plus loin sur le sofa, jusqu'à  
ce



ce qu'elle eut achevé, & elle fut contente du bon nombre de mesures qu'elle en trouva, dont elle fit part à son mari qui venoit d'achever de creuser la fosse.

Pendant qu'Ali Baba enfouit l'or, sa femme pour marquer son exactitude & sa diligence à sa belle sœur, lui rapporte la mesure ; mais sans prendre garde qu'une pièce d'or s'étoit attachée au dessous. Belle-sœur, dit-elle, en la rendant, vous voyez que je n'ai pas gardé long-tems votre mesure, je vous en suis bien obligée, je vous la rends.

La femme d'Ali Baba n'eut pas tourné le dos, que la femme de Cassim regarda la mesure par le dessous ; & elle fut dans un étonnement inexprimable, d'y voir une pièce d'or attachée. L'envie s'empara de son cœur dans le moment. Quoi ! dit elle, Ali Baba a de l'or par mesure ? & où le mise-

78 *Les mille & une Nuit*,  
rable a-t-il pris cet or? Cassim son  
mari n'étoit pas à la maison, com-  
me nous l'avons dit : il étoit à sa  
boutique d'où il ne devoit reve-  
nir que le soir. Tout le tems qu'il  
se fit attendre, fut un siècle pour  
elle, dans la grande impatience  
où elle étoit de lui apprendre une  
nouvelle dont il ne devoit pas é-  
tre moins surpris qu'elle.

À l'arrivée de Cassim chez lui :  
Cassim, lui dit sa femme, vous cro-  
yez être riche, vous vous trom-  
pez; AliBaba l'est infiniment plus  
que vous. Il ne compte pas son or  
comme vous, il le mesure. Cassim  
demanda l'explication de cette  
enigme, & elle lui en donna l'é-  
claircissement, en lui aprenant de  
quelle adresse elle s'étoit servie  
pour faire cette decouverte, &  
elle lui montra la pièce de mon-  
noye qu'elle avoit trouvée ata-  
chée au-dessous de la mesure: piè-  
ce si ancienne, que le nom du Prin-

ce qui y étoit marqué, lui étoit inconnu.

Loin d'être sensible au bonheur qui pouvoit être arrivé à son frère pour se tirer de la misère : Cassim en conçut une jalousie mortelle. Il en passa presque la nuit sans dormir. Le lendemain il alla chez lui, que le soleil n'étoit pas levé. Il ne le traita pas de frère, il avoit oublié ce nom depuis qu'il avoit épousé la riche veuve. Ali Baba dit-il en l'abordant, vous êtes bien réservé dans vos affaires : vous faites le pauvre, le misérable, le gueux, & vous mesurez l'or.

Mon frère, reprit Ali Baba; je ne sçai de quoi vous voulez me parler, expliquez-vous. Ne faites pas l'ignorant, repartit Cassim; & en lui montrant la pièce d'or que sa femme lui avoit mis entre les mains : combien avez-vous de pièces, ajouta-t-il, semblables à cel-

le ci, que ma femme a trouvée  
atachée audessous de la mesure,  
que la vôtre vint lui emprunter  
hier?

A ce discours, Ali Baba connut  
que Cassim, & la femme de Cas-  
sim, par un entêtement de sa pro-  
pre femme, sçavoient déjà, ce  
qu'il avoit un si grand intérêt de  
tenir caché; mais la faute étoit  
faite, elle ne pouvoit se reparer.  
Sans donner à son frère la moindre  
marque d'étonnement ni de cha-  
grin, il lui avoua la chose, & il lui  
raconta par quel hazard il avoit  
découvert la retraite des voleurs,  
& en quel endroit: & il lui offrit  
s'il vouloit garder le secret, de lui  
faire part du trésor.

Je le pretens bien ainsi, reprit  
Cassim d'un air fier; mais ajoûta-  
t-il, je veux sçavoir aussi où est  
précisément ce trésor, les ensei-  
gnes, les marques, & comment  
je pourrois y entrer moi même, s'  
il

il m'en prenoit envie : autrement je vais vous dénoncer à la justice. Si vous le refusez , non seulement vous n'aurez plus rien à en espérer , vous perdrez même ce que vous avez enlevé , au lieu que j'en aurai ma part pour vous avoir dénoncé.

Ali Baba , plutôt par son bon naturel , qu'intimidé par les menaces insolentes d'un frère barbare , l'instruisit pleinement de ce qu'il fouhaitoit , & même des paroles dont il falloit qu'il se servit , tant pour entrer dans la grotte que pour en sortir.

Cassim n'en demanda pas davantage à Ali Baba : il le quita , résolu de le prévenir ; & plein d'espérance de s'emparer du trésor lui seul , il part le lendemain de grand matin avant la pointe du jour avec dix mulets chargés de grands coffres qu'il se proposa de remplir , en se réservant d'en mener un plus grand

grand nombre dans un second voyage, à proportion des charges qu'il trouveroit dans la grotte. Il prend le chemin qu'Ali Baba lui avoit enseigné; il arrive près du rocher, & il reconnoit les enseignes & l'arbre sur lequel Ali Baba s'étoit caché. Il cherche la porte, il la trouve, & pour la faire ouvrir il prononça les paroles : *Sesame ouvre toi.* La porte s'ouvre, il entre, & aussi tôt elle se ferme. En examinant la grotte, il est dans une grande admiration de voir beaucoup plus de richesses qu'il ne l'avoit compris par le recit d'Ali Baba : & son admiration augmenta à mesure qu'il examina chaque chose en particulier. Avaré & amateur des richesses, comme il l'étoit, il eut passé la journée à se repaître les yeux de la vue de tant d'or, s'il n'eut songé qu'il étoit venu pour l'enlever & pour en charger ses dix  
mu.

mulets. Il en prend un nombre de sacs, autant qu'il en peut porter, & en venant à la porte pour la faire ouvrir, l'esprit rempli de toute autre idée que de ce qui lui importoit davantage, il se trouve qu'il oublie le mot nécessaire, & au lieu de *Sesame*, il dit *orge ouvre toi* : & il est bien étonné de voir que la porte, loin de s'ouvrir, demeure fermée. Il nomme plusieurs autres noms de grain, autres que celui qu'il falloit, & la porte ne s'ouvre pas.

Cassim ne s'atendoit pas à cet événement. Dans le grand danger où il se voit, la frayeur se saisit de sa personne ; & plus il fait d'effort pour se souvenir du mot de *Sesame*, plus il embrouille sa mémoire, & il en demeure exclus absolument comme si jamais il n'en avoit entendu parler. Il jette par terre les sacs dont il étoit chargé. Il se promène à grand

pas dans la grotte, tantôt d'un côté tantôt de l'autre; & toutes les richesses dont il se voit environné ne le touchent plus. Laifsons Cassim déplorant son sort, il ne mérite pas de compassion.

Les voleurs revinrent à leur grotte vers le midi; & quand ils furent à peu de distance, & qu'ils eurent vû les mulets de Cassim autour du rocher chargés de coffres, inquiets de cette nouveauté ils avancèrent à toute bride, & firent prendre la fuite aux dix mulets que Cassim avoit négligé d'atacher & qui passoient librement, de manière qu'ils se dispersèrent de ça delà dans la forêt, si loin qu'il les eurent bientôt perdu de vûe.

Les voleurs ne se donnèrent pas la peine de courir après les mulets: il leur importoit davantage de trouver celui à qui ils appartenoient. Pendant que quelques



ques uns tournent autour du rocher pour le chercher, le capitaine avec les autres met pied à terre, & va droit à la porte le sabre à la main, prononce les paroles & la porte s'ouvre.

Cassim qui entendit le bruit des chevaux du milieu de la grotte, ne douta pas de l'arrivée des voleurs, non plus que de sa perte prochaine : résolu au moins de faire un effort pour échapper de leurs mains & se sauver, il s'étoit tenu prêt à se jeter dehors dès que la porte s'ouvreroit. Il ne la vit pas plutôt ouverte après avoir entendu prononcer le mot de *Sesame*, qui étoit échappé de sa mémoire, qu'il s'élance en sortant si brusquement qu'il renversa le capitaine par terre. Mais il n'échapa pas aux autres voleurs qui avoient aussi le sabre à la main, & qui lui ôtèrent la vie sur le champ.

Le premier soin des voleurs après cette exécution fut d'entrer dans la grotte: ils trouvèrent près de la porte les sacs que Cassim avoit commencé d'enlever pour les emporter & en charger ses mulets, & ils les remirent à leur place sans s'apercevoir de ceux qu'Ali Baba avoit emporté auparavant. En tenant conseil & en délibérant ensemble sur cet événement, ils comprirent bien comment Cassim n'avoit pu sortir de la grotte; mais qu'il y eût pû entrer, c'est ce qu'ils ne pouvoient s'imaginer. Il leur vint en pensée qu'il pouvoit être descendu par le haut de la grotte; mais l'ouverture par où le jour y venoit étoit si élevée, & le haut du rocher étoit si inaccessible par dehors, outre que rien ne leur marquoit qu'il l'eût fait, qu'ils tombèrent d'accord que cela étoit hors de leur connoissance.

Qu'il

Qu'il fut entré par la porte, c'est ce qu'ils ne pouvoient se persuader à moins qu'il n'eut eu le secret de la faire ouvrir; mais ils tenoient pour certain qu'ils étoient les seuls qui l'avoient, en quoi ils se trompoient en ignorant qu'ils avoient été épiés par Ali Baba qui le savoit.

De quelque manière que la chose fut arrivée, comme ils s'agissoit que leurs richesses communes fussent en sûreté; ils convinrent de faire quatre quartiers du cadavre de Cassim, & de les mettre près de la porte en dedans de la grotte, deux d'un côté, deux de l'autre, pour épouvanter quiconque auroit la hardiesse de faire une pareille entreprise; sauf à ne revenir dans la grotte que dans quelque tems, après que la puanteur du cadavre seroit exhalée. Cette résolution prise ils l'exécutèrent, & quand ils n'eurent plus rien  
qui

88      *Les mille & une Nuit* ,  
qui les arrêtât , ils laissèrent le lieu de leur retraite bien fermé , remontèrent à cheval , & allèrent battre la campagne sur les routes fréquentées par les caravanes , pour les attaquer & exercer leurs brigandages acoutumés.

La femme de Cassim cependant fut dans une grande inquiétude , quand elle vit qu'il étoit nuit close & que son mari n'étoit pas revenu. Elle alla chez Ali Baba toute alarmée , & elle lui dit : beau-frère , vous n'ignorez pas , comme je le crois , que Cassim votre frère est allé à la forêt , & pour quel sujet. Il n'est pas encore revenu , & voilà la nuit avancée , je crains que quelque malheur ne lui soit arrivé.

Ali Baba s'étoit douté de ce voyage de son frère , après le discours qu'il lui avoit tenu ; & ce fut pour cela qu'il s'étoit abstenu d'aller à la forêt ce jour-là , a-  
fin

fin de ne lui pas donner d'ombrage. Sans lui faire aucun reproche dont elle pût s'ofenser ni son mari s'il eut été vivant, il lui dit qu'elle ne devoit pas encore s'alarmer, & que Cassim aparemment avoit jugé à propos de ne rentrer dans la ville que bien avant dans la nuit.

La femme de Cassim le crut ainsi, d'autant plus facilement qu'elle considéra combien il étoit important que son mari fit la chose secretement. Elle retourna chez elle, & elle atendit patiemment jusqu'à minuit. Mais après cela ses alarmes redoublèrent avec une douleur d'autant plus sensible, qu'elle ne pouvoit la faire éclater ni la soulager par des cris dont elle vit bien que la cause devoit être cachée au voisinage. Alors considerant sa faute irréparable, elle se repentit de la folle curiosité qu'elle avoit eue par  
une

90 *Les mille & une Nuit*,  
une envie condamnable de pénétrer dans les affaires de son beau-frère & de sa belle sœur. Elle passa la nuit dans les pleurs ; & dès la pointe du jour elle courut chez eux , & elle leur anonça le sujet qui l'amenoit plutôt par ses larmes que par ses paroles.

Ali Baba n'attendit pas que sa belle sœur le priât de se donner la peine d'aller voir ce que Cassim étoit devenu. Il partit sur le champ avec ses trois ânes, après lui avoir recommandé de modérer son affliction, & il alla à la forêt. En approchant du rocher, après n'avoir vû dans tout le chemin, ni son frère, ni les dix mulets ; il fut étonné du sang répandu qu'il aperçut près de la porte, & il en prit un mauvais augure. Il se presenta devant la porte, il prononça les paroles, elle s'ouvrit, & il fut frappé du triste spectacle du corps de son frère mis en quatre

tre

tre quartiers. Il n'hésita pas sur le parti qu'il devoit prendre pour rendre les derniers devoirs à son frère en oubliant le peu d'amitié fraternelle qu'il avoit eu pour lui. Il trouva dans la grotte de quoi faire deux paquets des quatre quartiers dont il fit la charge d'un de ses ânes avec du bois pour les cacher. Il chargea les deux autres ânes de sacs pleins d'or, & de bois par dessus comme la première fois, sans perdre de tems; & dès qu'il eut achevé & qu'il eut commandé à la porte de se refermer, il reprit le chemin de la ville; mais il eut la précaution de s'arrêter à la sortie de la forêt, assez de tems pour n'y rentrer que de nuit. En arrivant chez lui, il ne fit entrer dans sa cour que les deux ânes chargés d'or, & après avoir laissé à sa femme le soin de les décharger, & lui avoir fait part en peu de mots de ce qui étoit

étoit arrivé à Cassim. Il conduisit l'autre âne chez sa belle-sœur.

Ali Baba frapa à la porte qui lui fut ouverte par Morgiane, & Morgiane étoit une esclave, adroite, entendue, & féconde en inventions pour faire réussir les choses les plus difficiles; & Ali Baba la connoissoit pour telle. Quand il fut entré dans la cour il déchargea l'âne du bois & des deux paquets, & en prenant Morgiane à part, Morgiane, dit-il, la première chose que je te demande, c'est un secret inviolable : tu vas voir combien il nous est nécessaire autant à ta maîtresse qu'à moi. Voila le corps de ton maître dans ces deux paquets. Il s'agit de le faire enterrer comme s'il étoit mort de sa mort naturelle. Fais moi parler à ta maîtresse, & sois attentive à ce que je lui dirai.

Morgiane avertit sa maîtresse,  
se,



se, & Ali Baba qui suivoit, entra. Hé bien beau-frère, demanda la belle-sœur à Ali Baba avec grande impatience, quelle nouvelle apportez vous de mon mari? je n'aperçois rien sur votre visage qui doive me consoler.

Belle-sœur, répondit Ali Baba, je ne puis vous rien dire, qu'auparavant vous ne me promettiez de m'écouter depuis le commencement jusqu'à la fin, sans ouvrir la bouche. Il ne vous est pas moins important qu'à moi, dans ce qui est arrivé, de garder un grand secret pour votre bien & pour votre repos.

Ah! s'écria la belle-sœur, sans élever la voix; ce préambule me fait connoître que mon mari n'est plus. Mais en même tems je connois la nécessité du secret que vous me demandez. Il faut bien que je me fasse violence, dites, je vous écoute.

Ali

Ali Baba raconte à sa belle-sœur tout le succès de son voyage, jusqu'à son arrivée avec le corps de Cassim. Belle-sœur, ajouta-t'il, voilà un sujet d'affliction pour vous d'autant plus grand que vous vous y attendiez le moins. Quoique le mal soit sans remède ; si quelque chose néanmoins est capable de vous consoler, je vous offre de joindre le peu de bien que Dieu m'a envoyé au votre, en vous épousant, & en vous assurant que ma femme n'en fera pas jalouse, & que vous vivrez bien ensemble. Si la proposition vous agréé, il faut songer à faire ensorte qu'il paroisse que mon frère est mort de sa mort naturelle ; & c'est un soin dont il me semble que vous pouvez vous reposer sur Morgiane, & j'y contribuerai de mon côté de tout ce qui sera en mon pouvoir.

Quel

Quel meilleur parti pouvoit prendre la veuve de Cassim, que celui qu'Ali Baba lui proposoit ; elle qui avec les biens qui lui demeuroient par la mort de son premier mari, en trouvoit un autre plus riche qu'elle, & qui par la découverte du trésor qu'il avoit faite, pouvoit le devenir davantage ? Elle ne refusa pas le parti, elle le regarda au contraire comme un motif raisonnable de consolation, ainsi en essuyant les larmes qu'elle avoit commencé de verser en abondance, & en supprimant les cris perçans ordinaires aux femmes qui ont perdus leurs maris, elle témoigna suffisamment à Ali Baba qu'elle acceptoit son offre.

Ali Baba laissa la veuve de Cassim dans cette disposition, & après avoir recommandé à Morgiane de bien s'aquiter de son personnage, il retourna chez lui avec son âne.

Mor-

Morgiane ne s'oublia pas ; elle sortit en même tems qu'AliBaba, & alla chez un apotiquaire qui étoit dans le voisinage. Elle frappe à la boutique, on ouvre, & elle demande d'une sorte de tablette très salutaire dans les maladies les plus dangereuses. L'apotiquaire lui en donna pour l'argent qu'elle avoit présenté, en demandant qui étoit malade chez son maître. Ah ! dit elle avec un grand soupir : c'est Cassim lui-même mon bon maître. On n'entend rien à sa maladie, il ne parle ni ne peut manger. Avec ces paroles elle emporte les tablettes dont véritablement Cassim n'étoit plus en état de faire usage.

Le lendemain la même Morgiane revient chez le même apotiquaire, & demande les larmes aux yeux d'une essence, dont on avoit coutume de ne faire prendre aux malades qu'à la dernière  
ex-

extrémité , & qu'on n'espéroit rien de leur vie , si cette essence ne les faisoit revivre. Hélas ! dit-elle , avec une grande affliction , en la recevant des mains de l'apothiquaire ; je crains fort que ce remède ne fasse pas plus d'effet que les tablettes. Ah ! que je perds un bon maître !

D'un autre côté , comme on vit toute la journée Ali Baba & sa femme d'un air triste , faire plusieurs allées & venues chez Cassim , on ne fut pas étonné sur le soir d'entendre les cris lamentables de la femme de Cassim , & sur tout de Morgiane , qui annonçoient que Cassim étoit mort.

Le jour suivant de grand matin , que le jour ne faisoit que commencer à paroître , Morgiane qui sçavoit qu'il y avoit sur la place un bon homme de savetier fort vieux qui ouvroit tous les jours sa boutique le premier , long-tems

98. *Les mille & une Nuit,*

avant les autres, sort, & elle va le trouver. En l'abordant & en lui donnant le bon jour, elle lui met une pièce d'or dans la main.

Baba Moustafa, connu de tout le monde sous ce nom ; Baba Moustafa, dis-je, qui étoit naturellement gai, & qui avoit toujours le mot pour rire, en regardant la pièce d'or, à cause qu'il n'étoit pas encore bien jour, & en voyant que c'étoit de l'or : bonne étrene, dit-il, de quoi s'agit-il ? me voilà prêt à bien faire.

Baba Moustafa, lui dit Morgiane, prenez ce qui vous est nécessaire pour coudre, & venez avec moi promptement, mais à condition que je vous banderai les yeux quand nous serons dans un tel endroit.

A ces paroles Baba Moustafa fit le difficile. Oh, oh ! reprit-il, vous voulez donc me faire faire quelque chose contre ma conscience.

Science, ou contre mon honneur.  
En lui mettant une autre pièce  
d'or dans la main : Dieu garde ,  
reprit Morgiane , que j'exige ri-  
en de vous , que vous ne puissiez  
faire en tout honneur : venez seu-  
lement & ne craignez rien.

Baba Moustafa se laissa mener,  
& Morgiane après lui avoir ban-  
dé les yeux avec un mouchoir à  
l'endroit qu'elle avoit marqué,  
le mena chez le défunt son maî-  
tre, & elle ne lui ôta le mouchoir  
que dans la chambre où elle avoit  
mis le corps, chaque quartier à sa  
place. Quand elle le lui eut ôté :  
Baba Moustafa, dit-elle, c'est  
pour vous faire coudre les pièces  
que voilà, que je vous ai amené.  
Ne perdez pas de tems, & quand  
vous aurez fait, je vous donnerai  
une autre pièce d'or.

Quand Baba Moustafa eut a-  
chevé, Morgiane lui rebanda les  
yeux dans la même chambre, &

100 *Les mille & une Nuit*,  
après lui avoir donné la troisième pièce d'or qu'elle lui avait promise, & lui avoir recommandé le secret, elle le remena jusqu'à l'endroit où elle lui avait bandé les yeux en l'amenant ; & là après lui avoir encore ôté le mouchoir, elle le laissa retourner chez lui, & le conduisit de vue jusqu'à ce qu'elle ne le vit plus, afin de lui ôter la curiosité de revenir sur ses pas pour l'observer elle-même.

Morgiane avait fait chauffer de l'eau pour laver le corps de Cassim : ainsi Ali Baba, qui arriva comme elle venoit de rentrer, le lava, le parfuma d'encens & l'ensevelit avec les cérémonies accoutumées. Le menuisier apporta aussi la bière qu'Ali Baba avait pris le soin de commander.

Afin que le menuisier ne pût s'apercevoir de rien, Morgiane reçut la bière à la porte, & après  
l'a-



l'avoir payé & renvoyé, elle aida Ali Baba à mettre le corps dedans; & quand Ali Baba eut bien cloué les planches par dessus, elle alla à la Mosquée avvertir que tout étoit prêt pour l'enterrement. Les gens de la Mosquée destinés pour laver les corps des morts, s'offrirent pour venir s'aquiter de leur fonction; mais elle leur dit que la chose étoit faite.

Morgiane de retour ne faisoit presque que de rentrer, quand l'Imam & d'autres ministres de la Mosquée arrivèrent. Quatre des voisins assemblés chargèrent la bière sur leurs épaules, & en suivant l'Imam, qui recitoit des prières, ils la portèrent au cimetière. Morgiane en pleurs, comme esclave du défunt, suivit la tête nue, en poussant des cris pitoyables, en se frapant la poitrine de grands coups, & en s'arrachant

102 *Les mille & une Nuits*,  
chant les cheveux, & Ali Baba  
marchoit après, accompagné des  
voisins qui se détachent tour à  
tour, de tems en tems, pour re-  
layer & soulager les autres voi-  
sins qui portoient la bière, jusqu'à  
ce qu'on arrivât au cimetière.

Pour ce qui est de la femme de  
Cassim, elle resta dans sa maison,  
en se desolant, & en poussant des  
cris lamentables, avec les femmes  
du voisinage qui selon la coutu-  
me y acoururent pendant la cere-  
monie de l'enterrement, & qui  
en joignant leurs lamentations  
aux siennes, remplirent tout le  
quartier de tristesse bien loin aux  
environs.

De la sorte la mort funeste de  
Cassim fut cachée & dissimulée  
entre Ali Baba, sa femme, la veu-  
ve de Cassim & Morgiane, a-  
vec un ménagement si grand,  
que personne de la ville, loin d'  
en avoir connoissance, n'en eut  
pas

pas le moindre soupçon.

Trois ou quatre jours après l'enterrement de Cassim, Ali Baba transporte le peu de meubles qu'il avoit, avec l'argent qu'il avoit enlevé du trésor des voleurs, qu'il ne porta que de nuit dans la maison de la veuve de son frère pour s'y établir; ce qui fit connoître son nouveau mariage avec sa belle sœur. Et comme ces sortes de mariages ne sont pas extraordinaires dans notre religion, personne n'en fut surpris.

Quand à la boutique de Cassim, Ali Baba avoit un fils, qui depuis quelque tems avoit achevé son apprentissage chez un autre gros marchand qui avoit toujours rendu témoignage de sa bonne conduite. Il la lui donna avec promesse s'il continuoit de se gouverner sagement, qu'il ne seroit pas long-tems à le marier avantageusement selon son état.

Laiſſons Ali Baba jouir des commencemens de ſa bonne fortune, & parlons des quarante voleurs. Ils revinrent à leur retraite de la forêt dans le tems dont ils étoient convenus; mais ils furent dans un grand étonnement de ne pas trouver le corps de Caſſim, & il augmenta quand ils ſe furent aperçus de la diminution de leurs ſacs d'or. Nous ſommes découverts & perdus, dit le capitaine. Si nous n'y prenions garde & que nous ne cherchions promptement à y apporter le remède, inſenſiblement nous allons perdre tant de richesses que nos ancêtres & nous avons amassées avec tant de peines & de fatigues. Tout ce que nous pouvons juger du dommage qu'on nous a fait, c'est que le voleur que nous avons surpris a eu le ſecret de faire ouvrir la porte, & que nous ſommes arrivés heureuſement à point nommé

mé dans le tems qu'il en alloit fortir. Mais il n'étoit pas le seul; un autre doit l'avoir comme lui. Son corps emporté & notre trésor diminué en sont des marques incontestables. Et comme il n'y a pas d'apparence que plus de deux personnes ayent eu ce secret, après avoir fait perir l'un, il faut que nous fassions périr l'autre de même. Qu'en dites-vous braves gens, n'êtes-vous pas de même avis que moi?

La proposition du capitaine des voleurs fut trouvée si raisonnable par la compagnie, qu'ils l'approuvèrent tous, & qu'ils tombèrent d'accord qu'il falloit abandonner toute autre entreprise, pour ne s'attacher uniquement qu'à celle-ci, & ne s'en départir qu'ils n'y eussent réussi.

Je n'en atendois pas moins de votre courage & de votre bravoure, reprit le Capitaine. Mais

E 5

avant.

avant toute chose, il faut que quelqu'un de vous, hardi, adroit & entreprenant aille à la ville sans armes & en habit de voyageur & d'étranger, & qu'il employe tout son sçavoir faire pour découvrir si on n'y parle pas de la mort étrange de celui que nous avons massacré comme il le meritoit ; qui il étoit, & en quelle maison il demeueroit. C'est ce qui nous est important que nous sçachions d'abord, pour ne rien faire dont nous ayons lieu de nous repentir, en nous découvrant nous-mêmes dans un pais où nous sommes inconnus depuis si long-tems, & où nous avons un si grand intérêt de continuer de l'être. Mais afin de prévenir celui de vous qui s'offrira pour se charger de cette commission, & l'empêcher de se tromper en nous venant faire un rapport faux au lieu d'un véritable, ce qui seroit capable de causer nôtre

tre

tre ruine, je vous demande si vous ne jugez pas à propos qu'en ce cas-la il se foumette à la peine de mort.

Sans attendre que les autres donnassent leurs suffrages, je m'y foumets dit l'un des voleurs, & je fais gloire d'exposer ma vie en me chargeant de la commission. Si je n'y réüffis pas, vous vous souviendrez au moins que je n'aurai manqué ni de bonne volonté, ni de courage pour le bien commun de la troupe.

Ce voleur après avoir reçu de grandes louanges du Capitaine & de ses camarades, se déguisa de manière que personne ne pouvoit le prendre pour ce qu'il étoit. En se separant de la troupe il partit la nuit, & il prit si bien ses mesures qu'il entra dans la ville, dans le tems que le jour ne faisoit que commencer à paroître. Il avança jusqu'à la place; on n'y vit qu'u-

ne seule boutique ouverte, &c' étoit celle de Baba Moustafa.

Baba Moustafa étoit assis sur son siege l'aïcne à la main, déjà prêt de travailler de son métier.

Le voleur alla l'aborder, en lui souhaitant le bon jour, & comme il se fût aperçû de son grand âge: bon homme, dit-il, vous commencez à travailler de grand matin; il n'est pas possible que vous y voyez clair, âgé comme vous l'êtes: & quand il seroit plus clair, je doute que vous ayez d'assez bons yeux pour coudre.

Qui que vous foyez, reprit Baba Moustafa, il faut que vous ne me connoissiez pas Si vieux que vous me voyez, je ne laisse pas d'avoir les yeux excellens; & vous n'en douterez pas quand vous saurez qu'il n'y a pas long-tems que j'ay cousu un mort dans un lieu où il ne faisoit gueres plus clair qu'il fait presentement.

Le



Le voleur eut une grande joie de s'être adressé en arrivant à un homme , qui d'abord comme il n'en douta pas lui donnoit de lui-même nouvelle de ce qui l'avoit amené , sans le lui demander. Un mort, reprit-il avec étonnement; & pour le faire parler : pourquoi coudre un mort ajouta-t-il ? vous voulez dire aparemment que vous avez cousu le linceuil dans lequel il a été enteveli.

Non, non, repartit Baba Moustafa , je fais ce que je veux dire : vous voudriez me faire parler , mais vous n'en ferez pas davantage.

Le voleur n'avoit pas besoin d'un éclaircissement plus ample , pour être persuadé qu'il avoit découvert ce qu'il étoit venu chercher. Il tira une pièce d'or , & en la mettant dans la main de Baba Moustafa , il lui dit : je n'ai garde de vouloir entrer dans votre se-

cret ; quoique je puisse vous assurer que je ne le divulguerois pas, si vous me l'aviez confié. La seule chose dont je vous prie, c'est de me faire la grace de m'enseigner, ou de venir me montrer la maison où vous avez coustu ce mort.

Quand j'aurois la volonté de vous acorder la grace que vous me demandez, reprit Baba Moustafa en retenant la pièce d'or, prêt à la rendre ; je vous assure que je ne pourrois pas le faire, & vous devez m'en croire sur ma parole. En voici la raison : c'est qu'on m'a mené jusqu'à un certain endroit, où l'on m'a bandé les yeux, & de là en me laissant conduire jusques dans la maison, d'où après avoir fait ce que je devois faire, on me ramena de la même manière jusqu'au même endroit. Vous voyez l'impossibilité qu'il y a que je puisse vous ren-

rendre service.

Au moins, repartit le voleur, vous devez vous souvenir à peu-près du chemin qu'on vous a fait faire les yeux bandés. Venez je vous prie avec moi, je vous banderai les yeux en cet endroit là, & nous marcherons ensemble par le même chemin & par les mêmes détours, que vous pourrez vous remettre dans la mémoire d'avoir marché. Et comme toute peine mérite récompense, voici une autre pièce d'or : venez faites moi le plaisir que je vous demande ; & en disant ces paroles, il lui mit une autre pièce dans la main.

Les deux pièces d'or tentèrent Baba Moustafa : il les regarda quelque tems dans sa main sans dire mot, en se consultant sur ce qu'il devoit faire. Il tira enfin sa bourse de son sein, & en les mettant dedans : je ne puis vous assurer,

rer, dit-il au voleur, que je me souviennne précisément du chemin qu'on me fit faire. Mais puisque vous le voulez ainsi, allons, je ferai ce que je pourrai pour m'en souvenir.

Baba Moustafa se leva à la grande satisfaction du voleur, & sans fermer sa boutique où il n'y avoit rien de conséquence à perdre, il mena le voleur avec lui jusqu'à l'endroit où Morgiane lui avoit bandé les yeux. Quand ils y furent arrivés, c'est ici, dit Baba Moustafa qu'on m'a bandé, & j'étois tourné comme vous me voyez. Le voleur qui avoit son mouchoir prêt, lui banda les yeux, & il marcha à côté de lui, en partie en le conduisant, & en partie en se laissant conduire par lui jusqu'à ce qu'ils s'arrêta.

Alors, il me semble, dit Baba Moustafa, que je n'ay point passé plus loin, & il se trouva verita-

tablement devant la maison de Cassim, où Ali Baba demeuroid alors. Avant de lui ôter le mouchoir de devant les yeux, le voleur fit promptement une marque à la porte avec de la craye qu'il tenoit prête, & quand il le lui eut ôté, il demanda s'il favoit à qui appartenoit la maison. Baba Moustafa lui répondit qu'il n'étoit pas du quartier, & ainsi qu'il ne pouvoit lui en rien dire.

Comme le voleur vit qu'il ne pouvoit apprendre rien davantage de Baba Moustafa, il le remercia de la peine qu'il lui avoit fait prendre; & après qu'il l'eut quitté & laissé retourner à sa boutique, il reprit le chemin de la forêt persuadé qu'il seroit bien reçu.

Peu de tems après que le voleur & Baba Moustafa se furent séparés, Morgiane sortit de la maison d'Ali Baba pour quelque affaire, & en revenant elle remarqua la  
mar-

114 *Les mille & une Nuit,*

marque que le voleur y avoit faite: elle s'arrêta pour y faire attention. Que signifie cette marque ? dit-elle en elle-même; quelqu'un voudroit-il du mal à mon maître, où l'a-t-on fait pour se divertir ? à quelque intention qu'on l'ait pû faire, ajouta-t-elle ; il est bon de se précautionner contre tout événement. Elle prend aussi de la cire, & comme les deux ou trois portes au dessus & au dessous étoient semblables, elle les marqua au même endroit, & elle rentra dans la maison sans parler de ce qu'elle venoit de faire, ni à son maître, ni à sa maîtresse.

Le voleur cependant qui continuoit son chemin, arriva à la forêt, réjoignit sa troupe de bonne heure. En arrivant il fit le rapport du succès de son voyage, en exagérant le bonheur qu'il avoit eu d'avoir trouvé d'abord un homme, par lequel il avoit appris le

le

le fait dont il étoit venu s'informer, ce que personne que lui n'eût pû lui apprendre. Il fut écouté avec une grande satisfaction, & le capitaine en prenant la parole, après l'avoir loué de sa diligence ; camarades, dit-il, en s'adressant à tous, nous n'avons pas de tems à perdre : partons bien armés sans qu'il paroisse que nous le foyons, & quand nous serons entrés dans la ville séparément les uns après les autres pour ne pas donner de soupçon ; que le rendez-vous soit dans la grande place, les uns d'un côté, les autres d'un autre, pendant que j'irai reconnoître la maison avec notre camarade qui vient de nous apporter une si bonne nouvelle, afin que là-dessus je juge du parti qui nous conviendra le mieux.

Le discours du capitaine des voleurs fut applaudi, & ils furent bientôt en état de partir. Ils défilè-

116 *Les mille & une Nuits*,  
filèrent deux à deux, trois à trois,  
& en marchant à une distance  
raisonnable les uns des autres, ils  
entrèrent dans la ville sans don-  
ner aucun soupçon. Le capitai-  
ne & celui qui y étoit venu le  
matin, y entrèrent les derniers.  
Celui-ci mena le capitaine dans  
la rue où il avoit marqué la mai-  
son d'Ali Baba ; & quand il fut  
devant une des portes qui avoit  
été marquée par Morgiane, il la  
lui fit remarquer, en lui disant  
que c'étoit celle-là. Mais en con-  
tinuant leur chemin sans s'arrê-  
ter, afin de ne pas se rendre sus-  
pects, comme le capitaine eut  
observé que la porte qui suivoit  
étoit marquée de la même mar-  
que, & au même endroit ; il le fit  
remarquer à son conducteur, &  
il lui demanda si c'étoit celle-ci  
où la première. Le conducteur  
demeura confus, & il ne fût que  
répondre, encore moins quand il  
eût



cût vû avec le capitaine que les quatre ou cinq portes qui suivoient avoient aussi la même marque. Il assura au capitaine avec serment qu'il n'en avoit marqué qu'une. Je ne sai, ajouta-t-il, qui peut avoir marqué les autres avec tant de ressemblance ; mais dans cette confusion j'avoue que je ne puis distinguer laquelle est celle que j'ai marquée.

Le capitaine qui vit son dessein avorté, se rendit à la grande place, où il fit dire à ses gens par le premier qu'il rencontra, qu'ils avoient perdus leur peine & fait un voyage inutile ; & qu'ils n'avoient autre parti à choisir, que de reprendre le chemin de leur retraite commune. Il en donna l'exemple, & ils le suivirent tous dans le même ordre qu'ils étoient venus.

Quand la troupe se fût rassemblée dans la forêt, le capitaine  
leur

leur expliqua la raison pourquoi il les avoit fait revenir. Aussi tôt le conducteur fut déclaré digne de mort tout d'une voix, & ils'y condamna lui-même en reconnoissant qu'il avoit dû prendre mieux sa précaution, & il presenta le col avec fermeté à celui qui fut choisi pour lui couper la tête.

Comme il s'agissoit pour la conservation de la bande, de ne pas laisser sans vengeance le tort qui lui avoit été fait, un autre voleur qui se promit de mieux réussir que celui qui venoit d'être châtié, se presenta & demanda en grace d'être préféré. Il est écouté, il marche, il corrompt Baba Moustafa, comme le premier l'avoit corrompu; & Baba Moustafa lui fait connoître la maison d'Ali Baba les yeux bandés. Il la marqua de rouge dans un endroit moins aparent, en  
comp-

comptant que c'étoit un moyen sûr pour la distinguer d'avec celles qui étoient marquées de blanc.

Mais peu de tems après Morgiane sortit de la maison, comme le jour précédent ; & quand elle revint, la marque rouge n'échapa pas à ses yeux clair-voyans. Elle fit le même raisonnement qu'elle avoit fait, & elle ne manqua pas de faire la même marque de crayon rouge aux autres portes voisines, & au même endroit.

Le voleur à son retour vers sa troupe dans la forêt, ne manqua pas de faire valoir la précaution qu'il avoit prise, comme infailible pour ne pas confondre la maison d'Ali Baba avec les autres. Le capitaine & ses gens croyent avec lui que la chose doit réussir. Ils se rendent à la ville dans le même ordre & avec les mêmes soins

120 *Les mille & une Nuit*,  
soins qu'auparavant, armés aussi  
de même, & prêts à faire le coup  
qu'ils méditoient. Le capitaine  
& le voleur en arrivant vont à la  
rue d'Ali Baba : mais trouvent  
la même difficulté que la première  
fois. Le capitaine en est indi-  
gné, & le voleur dans une con-  
fusion aussi grande que celui qui  
l'avoit précédé avec la même  
commission.

Ainsi le capitaine fut contraint  
de se retirer encore ce jour là a-  
vec ses gens, aussi peu satisfait  
que le jour d'auparavant. Le vo-  
leur comme auteur de la mépri-  
se subit pareillement le châti-  
ment auquel il s'étoit soumis vo-  
lontairement.

Le capitaine qui vit sa troupe  
diminuée de deux braves sujets,  
craignit de la voir diminuer da-  
vantage s'il continuoit de s'en  
raporter à d'autres pour être in-  
formé au vrai de la maison d'Ali  
Baba

Baba. Leur exemple lui fit connoître qu'ils n'étoient propres qu'à des coups de mains, & nullement à agir de tête dans les occasions. Il se charge de la chose lui-même : il vient à la ville, & avec l'aide de Baba Moustafa, qui lui rendit le même service qu'aux deux députés de sa troupe, il ne s'amusa pas à faire aucune marque pour connoître la maison d'Ali Baba. Il l'examina si bien, non seulement en la considérant attentivement, mais même en passant & en repassant à diverses fois par devant, qu'il n'étoit pas possible qu'il s'y méprit.

Le capitaine des voleurs satisfait de son voyage, & instruit de ce qu'il avoit souhaité, retourna à la forêt ; & quand il fut arrivé dans la grotte où toute sa troupe l'atendoit : camarades, dit-il, rien enfin ne peut plus nous empêcher de prendre une pleine ven-

geance du dommage qui nous a été fait. Je connois avec certitude la maison du coupable sur qui elle doit tomber ; & dans le chemin j'ay songé aux moyens de la lui faire sentir si adroitement que personne ne pourra avoir connoissance du lieu de nôtre retraite, non plus que de nôtre trésor. Car c'est le but que nous devons avoir dans nôtre entreprise ; autrement au lieu de nous être utile elle nous feroit funeste.

Pour parvenir à ce but, continua le capitaine, voici ce que j'ay imaginé. Quand je vous l'aurai exposé, si quelqu'un fait un expédient meilleur, il pourra le communiquer. Alors il leur expliqua de quelle manière il prétendoit s'y comporter ; & comme ils lui eurent tous donné leur approbation. Il les chargea, en se partageant dans les bourgs & dans les villages d'alentour, & même dans la vil-

ville, d'acheter des mulets jusqu'au nombre de dix neuf, & trente-huit grands vases de cuir à transporter de l'huile, l'un plein & les autres vuides.

En deux ou trois jours de tems les voleurs eurent fait tout cet amas. Comme les vases vuides étoient un peu étroits par la bouche pour l'exécution de son dessein, le capitaine les fit un peu élargir, & après avoir fait entrer un de ses gens dans chacun avec les armes qu'il avoit jugé nécessaires, en laissant ouvert ce qu'il avoit fait decoudre, afin de leur laisser la respiration libre; il les ferma de manière qu'ils paroissent pleins d'huile, & pour les mieux déguiser, il les frota par le dehors d'huile qu'il prit du vase qui en étoit plein.

Les choses ainsi disposées, quand les mulets furent chargés des trente-sept voleurs sans y

124 *Les mille & une Nuit,*

comprendre le capitaine, chacun caché dans un des vases, & du vase qui étoit plein d'huile; leur capitaine comme conducteur prit le chemin de la ville dans le tems qu'il avoit résolu, & y arriva à la brune, environ une heure après le coucher du soleil, comme il se l'étoit proposé. Il y entra, & il alla droit à la maison d'Ali Baba, dans le dessein de frapper à la porte & de demander à y passer la nuit avec ses mulets sous le bon plaisir du maître. Il n'eut pas la peine de frapper; il trouva Ali Baba à la porte qui prenoit le frais après le souper. Il fit arrêter ses mulets, & ens'adressant à Ali Baba: seigneur, dit-il, j'amène l'huile que vous voyez de bien loin pour la vendre demain au marché; & à l'heure qu'il est je ne sai où aller loger. Si cela ne vous incommode pas, faites moi le plaisir de me recevoir chez vous



vous pour y passer la nuit, je vous en aurai obligation.

Quoi qu'Ali Baba eut vû dans la forêt celui qui lui parloit, & même entendu sa voix, comment eut il pû le reconnoître pour le capitaine des quarante voleurs sous le déguisement d'un marchand d'huile ? Vous êtes le bien venu, lui dit-il, entrez ; & en disant ces paroles il lui fit place pour le laisser entrer avec ses mulets, comme il le fit.

En même tems Ali Baba appela un éclave qu'il avoit, & lui commanda quand les mulets feroient déchargés, de les mettre non-seulement à couvert dans l'écurie ; mais même de leur donner du foin & de l'orge. Il prit aussi la peine d'entrer dans la cuisine & d'ordonner à Morgiane d'apprêter promptement à souper pour l'hôte qui venoit d'arriver, & de lui préparer un lit

126 *Les mille & une Nuit*,  
dans une chambre.

Ali Baba fit plus : pour faire à son hôte tout l'accueil possible, quand il vit que le capitaine des voleurs avoit déchargé ses mulets, que les mulets avoient été menés dans l'écurie comme il l'avoit commandé, & qu'il cherchoit une place pour passer la nuit à l'air, il alla le prendre pour le faire entrer dans la sale où il recevoit son monde, en lui disant qu'il ne souffriroit pas qu'il couchât dans la cour. Le capitaine des voleurs s'en excusa fort, sous prétexte de ne vouloir pas être incommode ; mais dans le vrai pour avoir lieu d'exécuter ce qu'il méditoit avec plus de liberté, & il ne céda aux honnêtetés d'Ali Baba qu'après de fortes instances.

Ali Baba non content de tenir compagnie à celui qui en vouloit à sa vie, jusqu'à ce que Morgia-

giane lui eut servi le soupé, continua de l'entretenir de plusieurs choses qu'il crut pouvoir lui faire plaisir, & il ne le quita que quand il eut achevé le repas dont il l'avoit régale. Je vous laisse le maître, lui dit-il, vous n'avez qu'à demander toutes les choses dont vous pouvez avoir besoin, il n'y a rien chez moi, qui ne soit à votre service.

Le capitaine des voleurs se leva en même tems qu'Ali Baba & l'accompagna jusqu'à la porte; & pendant qu'Ali Baba alla dans la cuisine pour parler à Morgiane, il entra dans la cour sous prétexte d'aller à l'écurie voir si rien ne manquoit à ses mulets.

Ali Baba après avoir recommandé de nouveau à Morgiane de prendre un grand soin de son hôte, & de ne le laisser manquer de rien : Morgiane, ajouta-t-il, je t'avertis que demain je vais au

bain avant le jour ; prends soin que mon linge de bain soit prêt , & de le donner à Abdalla , ( c'étoit le nom de son esclave , ) & fais moi un bon bouillon pour le prendre à mon retour. Après lui avoir donné ces ordres il se retira pour se coucher.

Le capitaine des voleurs cependant à la sortie de l'écurie alla donner à ses gens l'ordre de ce qu'ils devoient faire. En commençant depuis le premier vase jusqu'au dernier , il dit à chacun : quand je jeterai de petites pierres de la chambre où l'on me loge , ne manquez pas de vous faire ouverture en fendant le vase depuis le haut jusqu'au bas avec le couteau dont vous êtes muni , & d'en sortir : aussi-tôt je serai à vous. Et le couteau dont il parloit , étoit pointu & affilé pour cet usage.

Cela fait il revint , & comme il se fut présenté à la porte de la cuisine,

fine, Morgiane prit de la lumière & elle le conduisit à la chambre qu'elle lui avoit préparée, où elle le laissa après lui avoir demandé s'il avoit besoin de quelque autre chose. Pour ne pas donner de soupçon il éteignit la lumière peu de tems après & il se coucha tout habillé, prêt à se lever dès qu'il auroit fait son premier sommeil.

Morgiane n'oublia pas les ordres d'Ali Baba; elle prepare son linge de bain, elle en charge Abdalla qui n'étoit pas encore allé se coucher, elle met le pot au feu pour le bouillon, & pendant qu'elle écume le pot la lampe s'éteint. Il n'y avoit plus d'huile dans la maison, & la chandelle y manquoit aussi. Que faire? elle a besoin cependant de voir clair pour écumer son pot, elle en témoigne sa peine à Abdalla. Te voila bien embarrassée, lui dit Ab-

130 *Les mille & une Nuit,*  
dalla, va prendre de l'huile dans  
un des vases que voilà dans la  
cour.

Morgiane remercia Abdalla  
de l'avis, & pendant qu'il va se  
coucher près de la chambre d'A-  
li Baba, pour le suivre au bain ;  
elle prend la cruche à l'huile, &  
elle va dans la cour. Comme elle  
se fut approchée du premier vase  
qu'elle rencontra. Le voleur qui  
étoit caché dedans demanda en  
parlant bas ; *est il tems ?*

Quoique le voleur eut parlé  
bas, Morgiane néanmoins en fut  
frapée : elle le vit d'autant plus  
facilement, que le capitaine des  
voleurs dès qu'il eut déchargé  
ses mulets, avoit ouvert non seu-  
lement ce vase, mais même tous  
les autres pour donner de l'air à  
ses gens, qui d'ailleurs y étoient  
fort mal à leur aise, sans y être en-  
core privés de la facilité de res-  
pirer.

Tou-

Toute autre esclave que Morgiane, aussi surprise qu'elle le fut, en trouvant un homme dans un vase, au lieu d'y trouver de l'huile qu'elle cherchoit, eut fait un vacarme capable de causer de grands malheurs. Mais Morgiane étoit au dessus de ses semblables. Elle comprit en un instant l'importance de garder le secret, le danger présent où se trouvoient Ali Baba & sa famille, & où elle se trouvoit elle-même avec la nécessité d'y apporter promptement le remède sans faire d'éclat; & par sa capacité elle en pénétra d'abord les moyens. Elle rentra donc en elle-même dans le moment, & sans faire paroître aucune émotion, en prenant la place du capitaine des voleurs : elle répondit à la demande, & elle dit *pas encore, mais bien-tôt*. Elle s'approcha du vase qui suivoit, & la même demande lui fut faite, &

132 *Les mille & une Nuits*,  
ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elle  
arriva au dernier, qui étoit plein  
d'huile; & à la même demande el-  
le donna la même réponse.

Morgiane connut par là que  
son maître Ali Baba, qui avoit  
eu ne donner à loger chez lui  
qu'à un marchand d'huile, y a-  
voit donné entrée à trente-huit  
voleurs, en y comprenant le faux  
marchand leur capitaine. Elle  
emplit en diligence sa cruche d'  
huile qu'elle prit du dernier va-  
se; elle revint dans la cuisine, où  
après avoir mis de l'huile dans la  
lampe & l'avoir rallumée, elle  
prend une grande chaudière, elle  
retourna à la cour où elle l'em-  
plit de l'huile du vase. Elle la ra-  
porte, la met sur le feu, & des-  
sous force de bois, parce que plû-  
tôt l'huile bouillira, plûtôt elle  
aura exécuté ce qui doit contri-  
buer au salut commun de la mai-  
son, qui ne demande pas de retar-  
de.



dément. L'huile bout enfin; elle prend la chaudière, & elle va verser dans chaque vase assez d'huile toute bouillante, depuis le premier jusqu'au dernier, pour les étouffer & leur ôter la vie, comme elle la leur ôta.

Cette action digne du courage de Morgiane, exécutée sans bruit comme elle l'avoit projetée, elle revient dans la cuisine avec la chaudière vuide, & ferme la porte. Elle éteint le grand feu qu'elle avoit allumé, & elle n'en laissa qu'autant qu'il en faut pour achever de faire cuire le pot du bouillon d'Ali Baba: ensuite elle souffle la lampe; & demeure dans un grand silence, résolue de ne pas se coucher, qu'elle n'eut observé ce qui arriveroit par une fenêtre de la cuisine qui donnoit sur la cour, autant que l'obscurité de la nuit pouvoit le permettre.

Il n'y avoit pas encore un quart

134 *Les mille & une Nuit*,  
d'heure que Morgiane atendoit  
quand le capitaine des voleurs s'  
éveilla. Il se lève, il regarde par  
la fenêtre qu'il ouvre, & comme  
il n'aperçoit aucune lumière, &  
qu'il voit regner un grand repos  
& un profond silence dans la mai-  
son, il donne le signal en jettant  
de petites pierres, dont plusieurs  
tombèrent sur les vases, comme  
il n'en douta point par le son qui  
lui en vint aux oreilles. Il prête  
l'oreille, & il n'entend ni n'aper-  
çoit rien qui lui fasse connoître  
que ses gens se mettent en mou-  
vement. Il en est inquiet, il jette  
de petites pierres une seconde &  
une troisième fois. Elles tombent  
sur les vases, & cependant pas un  
des voleurs ne donne le moin-  
dre signe de vie, dont il ne peut  
comprendre la raison. Il descend  
dans la cour tout alarmé, avec le  
moins de bruit qu'il lui est possi-  
ble; il approche de même du pre-  
mier

mier vase , & quand il veut demander au voleur , qu'il croit vivant , s'il dort ; il sent une odeur d'huile chaude & de brulé , qu'exhale le vase , par où il connoît que son entreprise contre Ali Baba pour lui ôter la vie , pour piller sa maison , & pour emporter s'il pouvoit , l'or qu'il avoit enlevé à sa communauté , étoit échouée. Il passe au vase qui suivoit , & ainsi aux autres , l'un après l'autre , & il trouve que tous les gens étoient péris par le même sort. Et par la diminution de l'huile du vase qu'il avoit apporté plein , il connut la manière dont on s'étoit pris pour le priver du secours qu'il en attendoit. Au desespoir d'avoir manqué son coup , il enfile la porte du jardin d'Ali Baba qui donnoit dans la cour , & de jardin en jardin , en passant par dessus les murs , il se sauva.

Quand Morgiane n'entendit plus

136 *Les mille & une Nuit*,  
plus de bruit, & qu'elle ne vit pas  
revenir le capitaine des voleurs,  
après avoir attendu quelque tems,  
elle ne douta pas du parti qu'il a-  
voit pris, plutôt que de chercher  
à se sauver par la porte de la mai-  
son qui étoit fermée à double  
tour. Satisfaite & dans une gran-  
de joie d'avoir si bien réussi à  
mettre toute la maison en sûreté,  
elle se coucha enfin, & elle s'en-  
dormit.

Ali Baba cependant sortit a-  
vant le jour, & alla au bain suivi  
de son esclave, sans rien savoir de  
l'évènement étonnant qui étoit  
arrivé chez lui pendant qu'il dor-  
moit, & au sujet duquel Morgi-  
ane n'avoit pas jugé à propos de  
l'éveiller, avec d'autant plus de  
raison qu'elle n'avoit pas de tems  
à perdre dans le tems du danger,  
& qu'il étoit inutile de troubler  
son repos après qu'elle l'eut dé-  
bottiné.

En

En revenant des bains, & en rentrant chez lui, que le soleil étoit levé, Ali Baba fut si surpris de voir encore les vases d'huile dans leur place, & que le marchand ne se fut pas rendu au marché avec les mulets, qu'il en demande la raison à Morgiane, qui lui étoit venu ouvrir, & qui avoit laissé toutes choses dans l'état où il les voyoit, pour lui en donner le spectacle & lui expliquer plus sensiblement ce qu'elle avoit fait pour sa conservation.

Mon bon maître, dit Morgiane, en répondant à Ali Baba, Dieu vous conserve, vous & toute votre maison. Vous apprendrez mieux ce que vous désirez de savoir, quand vous aurez vu ce que j'ai à vous faire voir : prenez la peine de venir avec moi.

Ali Baba suivit Morgiane, & quand elle eut fermé la porte ; elle le mena au premier vase :  
re-

138 *Les mille & une Nuit*,  
regardez dans le vase, lui dit-elle & voyez s'il y a d'huile.

Ali Baba regarda, & comme il eut vû un homme dans le vase, il se retira en arrière tout éfrayé avec un grand cri. Ne craignez rien, lui dit Morgiane: l'homme que vous voyez ne vous fera pas de mal. Il en a fait, mais il n'est plus en état d'en faire, ni à vous ni à personne, il n'a plus de vie.

Morgiane, s'écria Ali Baba, que veut dire ce que tu viens de me faire voir? explique le moi.

Je vous l'expliquerai, dit Morgiane; mais moderez votre étonnement, & n'éveillez pas la curiosité des voisins d'avoir connoissance d'une chose, qu'il est très important que vous teniez cachée. Voyez auparavant tous les autres vases.

Ali Baba regarda dans les autres vases l'un après l'autre, depuis

puis le premier jusqu'au dernier, où il y avoit de l'huile, & dont il remarqua que l'huile étoit notablement diminué. Quand il eut fait, il demeura comme immobile, tantôt en jettant les yeux sur les vases, tantôt en regardant Morgiane sans dire mot, tant la surprise où il étoit, étoit grande. A la fin, comme si la parole lui fût revenue; & le marchand, demanda-t-il, qu'est-il devenu ?

Le marchand, répondit Morgiane, est aussi peu marchand que je suis marchande. Je vous dirai aussi qui il est, & ce qu'il est devenu : mais vous apprendrez toute l'histoire plus commodément dans votre chambre, car il est tems pour le bien de votre santé, que vous preniez un bouillon après être sorti du bain.

Pendant qu'Ali Baba se rendit dans sa chambre, Morgiane alla  
à

à la cuisine prendre le bouillon : elle le lui apporta , & avant de le prendre , Ali Baba lui dit : commence toujours à satisfaire l'impatience où je suis , & raconte moi une histoire si étrange avec toutes les circonstances. Morgiane pour obeïr à Ali Baba , lui dit : Seigneur , hier au soir quand vous vous futes retiré pour vous coucher , je preparai votre linge de bain comme vous veniez de me le commander , & j'en chargeai Abdalla. Ensuite je mis le pot au feu pour le bouillon , & comme je l'écumois , la lampe faute d'huile s'éteignit tout à coup & il n'y en avoit pas une goutte dans la cruche. Je cherchai quelque bout de chandelle , & je n'en trouvai pas un. Abdalla qui me vit embarrassé , me fit souvenir des vases pleins d'huile qui étoient dans la cour , comme il n'en doutoit pas non plus que moi , & com-



comme vous l'avez cru vous même. Je pris la cruche & je courus au vase le plus voisin. Mais comme je fus près du vase, il en sortit une voix, qui me demanda : *est-il tems ?* Je ne m'éfrayai pas ; mais en comprenant sur le champ la malice du faux marchand, je répondis sans hesiter : *pas encore , mais bien-tôt.* Je passai au vase qui suivoit, & une autre voix me fit la même demande, à laquelle je répondis de même. J'allai aux autres vases l'un après l'autre ; à pareille demande, pareille réponse : & je ne trouvai de l'huile que dans le dernier vase dont j'emplis la cruche.

Quand j'eus considéré qu'il y avoit trente-sept voleurs au milieu de votre cour, qui n'attendoient que le signal ou le commandement de leur chef, que vous aviez pris pour un marchand, & à qui vous aviez fait un  
fi

si bon accueil pour mettre toute la maison en combustion, je ne perdis pas de tems. Je rapportai la cruche, j'allumai la lampe, & après avoir pris la chaudière la plus grande de la cuisine, j'allai l'emplir d'huile. Je la mis sur le feu, & quand elle fut bien bouillante, j'en allai verser dans chaque vase où étoient les voleurs, autant qu'il en falut pour les empêcher tous d'exécuter le pernicieux dessein qui les avoit amenés.

La chose ainsi terminée de la manière que je l'avois méditée, je revins dans la cuisine, j'éteignis la lampe, & avant que je me couchasse, je me mis à examiner tranquillement par la fenêtre quel parti prendroit le faux marchand d'huile.

Au bout de quelque tems j'entendis que pour signal il jeta de sa fenêtre de petites pierres, qui  
tom-

tombèrent sur les vases. Il en jeta une seconde & troisième fois, & comme il n'aperçut ou n'entendit aucun mouvement, il descendit, & je le vis aller de vase en vase jusqu'au dernier; après quoi l'obscurité de la nuit fit que je le perdis de vue. J'observai encore quelque tems, & comme je vis qu'il ne revenoit pas, je ne doutai pas qu'il ne se fut sauvé par le jardin, désespéré d'avoir si mal réussi: ainsi persuadée que la maison étoit en sûreté, je me couchai.

En achevant Morgiane ajouta : voilà quelle est l'histoire que vous m'avez demandée, & je suis convaincue que c'est la suite d'une observation que j'avois faite depuis deux ou trois jours, dont je n'avois pas cru devoir vous entretenir; qui est qu'une fois en revenant de la ville de bon matin, j'aperçus que la porte de la rue étoit

144 *Les mille & une Nuit* ,  
étoit marquée de blanc, & le jour  
d'après de rouge ; & que chaque  
fois, sans savoir à quel dessein ce-  
la pouvoit avoir été fait, j'avois  
marqué de même & au même en-  
droit deux ou trois portes de nos  
voisins au dessus & au dessous.  
Si vous joignez cela avec ce qui  
vient d'arriver, vous trouverez  
que le tout a été machiné par les  
voleurs de la forêt, dont je ne sai  
pourquoi la troupe est diminuée  
de deux: quoiqu'il en soit, la voi-  
là réduite à trois au plus. Cela  
fait voir qu'ils avoient juré votre  
perte, & qu'il est bon que vous  
vous teniez sur vos gardes, tant  
qu'il sera certain qu'il en restera  
quelqu'un au monde. Quand à  
moi je n'oublierai rien pour veil-  
ler à votre conservation comme  
j'y suis obligée.

Quand Morgiane eut achevé,  
Ali Baba pénétré de la grande  
obligation qu'il lui avoit, lui dit,  
je

je ne mourrai pas que je ne t'aye recompensée comme tu le mérites. Je te dois la vie, & pour commencer à t'en donner une marque de reconnoissance, je te donne la liberté dès-à-présent, en attendant que j'y mette le comble de la manière que je me le propose. Je suis persuadé avec toi, que les quarante voleurs m'ont dressé ces embuches, Dieu m'a délivré par ton moyen : j'espère qu'il continuera de me préserver de leur méchanceté, & qu'en achevant de la détourner de dessus ma tête, il délivrera le monde de leur persécution & de leur engeance maudite. Ce que nous avons à faire, c'est d'enterrer incessamment les corps de ces pestes du genre humain avec un si grand secret que personne ne puisse rien soupçonner de leur destinée : & c'est à quoi je vai travailler avec Abdalla.

Le jardin d'Ali Baba étoit d'une grande longueur, terminé par de grands arbres. Sans diférer, il alla fous ces arbres avec fon efclave creufer une foffe longue & large à proportion des corps qu'ils avoient à y enterrer. Le terrain étoit aifé à remuer, & ils ne mirent pas un long-tems à l'achever. Ils tirèrent les corps hors des vafes, & ils mirent à part les armes dont les voleurs s'étoient munis. Ils transportèrent ces corps au bout du jardin, les arrangèrent dans la foffe; & après les avoir couvert de la terre qu'ils en avoient tirée, ils difperfèrent ce qui en reftoit aux environs, de manière que le terrain parut égal comme auparavant. Ali Baba fit cacher foigneufement les vafes à l'huile & les armes; & quant aux mulets dont il n'avoit pas befoin pour lors, il les envoya au marché à différentes fois, où il les fit vendre

dre par son esclave.

Pendant qu'Ali Baba prenoit toutes ces mesures pour ôter à la connoissance du public, par quel moyen il étoit devenu si riche en si peu de tems, le capitaine des quarante voleurs étoit retourné à la forêt avec une mortification inconcevable. Et dans l'agitation, ou plutôt dans la confusion où il étoit d'un succès si malheureux & si contraire à ce qu'ils'étoit promis, il étoit rentré dans la grotte sans avoir pû s'arrêter à aucune résolution dans le chemin sur ce qu'il devoit faire, ou ne pas faire à Ali Baba.

La solitude où il se trouva dans cette sombre demeure, lui parut affreuse. Braves gens, s'écria-t-il; compagnons de mes veilles, de mes courses, & de mes travaux, où êtes-vous ? que puis-je faire sans vous ? vous avois-je assemblés & choisis pour vous voir perir

148 *Les mille & une Nuit*,  
tous à la fois par une destinée si  
fatale & si indigne de votre cou-  
rage. Je vous regretterois moins  
si vous étiez morts le sabre à la  
main en vaillans hommes. Quand  
aurai-je fait une autre troupe de  
gens de main comme vous ? &  
quand je le voudrois, pourrois-je  
l'entreprendre & ne pas exposer  
tant d'or, tant d'argent, tant de  
richesses à la proie de celui qui s'  
est déjà enrichi d'une partie. Je  
ne puis & je ne dois y songer, qu'  
auparavant je ne lui aie ôté la vie.  
Ce que je n'ay pû faire avec un  
secours si puissant, je le ferai moi  
seul ; & quand j'aurai pourvû de  
la sorte à ce que ce trésor ne soit  
plus exposé au pillage, je travail-  
lerai à faire en sorte qu'il ne de-  
meure ni sans successeurs, ni sans  
maîtres après moi ; qu'il se conser-  
ve & qu'il s'augmente dans toute  
la posterité. Cette résolution pri-  
se, il ne fut pas embarrassé à cher-  
cher



cher les moyens de l'exécuter, & alors plein d'espérance & l'esprit tranquille, ils s'endormit & il passa la nuit assez paisiblement.

Le lendemain le capitaine des voleurs éveillé de grand matin, comme il se l'étoit proposé, prit un habit fort propre conformément au dessein qu'il avoit médité, & il vint à la ville, où il prit un logement dans un Khan: & comme il s'atendoit que ce qui s'étoit passé chez Ali Baba, pouvoit avoir fait de l'éclat, il demanda au concierge par manière d'entretien, s'il y avoit quelque chose de nouveau dans la ville: surquoi le concierge parla de toute autre chose que de ce qu'il lui importoit de savoir. Il jugea delà, que la raison pourquoi Ali Baba gardoit un si grand secret, venoit de ce qu'il ne vouloit pas que la connoissance qu'il avoit du trésor & du moyen d'y entrer, fut di-

150 *Les mille & une Nuit*,  
vulguée; & de ce qu'il n'ignoroit  
pas que c'étoit pour ce sujet qu'  
on en vouloit à sa vie. Cela l'ani-  
ma davantage à ne rien négliger  
pour se défaire de lui par la même  
voye du secret.

Le capitaine des voleurs se  
pouvut d'un cheval, dont il se  
servit pour transporter à son lo-  
gement plusieurs sortes de riches  
étoffes & de toiles fines, en fai-  
sant plusieurs voyages à la forêt  
avec les précautions nécessaires  
pour cacher le lieu où il les alloit  
prendre. Pour débiter ces mar-  
chandises, quand il en eut amas-  
sé ce qu'il avoit jugé à propos,  
il chercha une boutique. Il en  
trouva une, & après l'avoir prise  
à louage du propriétaire, il la  
garnit, & il s'y établit. La bou-  
tique qui se trouva vis-à-vis de  
la fienne, étoit celle qui avoit ap-  
partenu à Cassim & qui étoit oc-  
cupé par le fils d'AliBaba, il n'y  
avoit

avoit pas long-tems.

Le capitaine des voleurs qui avoit pris le nom de CogiaHouf-fain, comme nouveau venu, ne manqua de faire civilité aux marchands ses voisins selon la coutume. Mais comme le fils d'Ali Baba étoit jeune, bien-fait, & qu'il ne manquoit pas d'esprit, & qu'il avoit occasion plus souvent de lui parler & de s'entretenir avec lui qu'avec les autres, il eut bientôt fait amitié avec lui. Il s'attacha même à le cultiver plus fortement & plus assidument, quand trois ou quatre jours après son établissement il eut reconnu Ali Baba, qui vint voir son fils & qui s'arrêta à s'entretenir avec lui comme il avoit coutume de le faire de tems en tems, & qu'il eut appris du fils, après qu'Ali Baba l'eut quitté, que c'étoit son père. Il augmenta ses empressements auprès de lui, il le caressa, il lui

152 *Les mille & une Nuit*,  
fit de petits présens ; il le regala  
même, & il lui donna plusieurs  
fois à manger.

Le fils d'Ali Baba ne voulut  
pas avoir tant d'obligation à Co-  
gia Houffain sans lui rendre la pa-  
reille. Mais il étoit logé étroite-  
ment, & il n'avoit pas la même  
commodité que lui pour le re-  
galer comme il le souhaitoit. Il  
parla de son dessein à Ali Baba  
son père, en lui faisant remarquer  
qu'il ne seroit pas bien séant, qu'  
il demeurât plus long-tems sans  
reconoître les honnêtetés de Co-  
gia Houffain.

Ali Baba se chargea du régal  
avec plaisir : mon fils, dit-il, il  
est demain vendredi ; comme c'  
est un jour que les gros mar-  
chands, comme Cogia Houffain  
& comme vous, tiennent leurs  
boutiques fermées, faites avec  
lui une partie de promenade pour  
l'après dîné, & en revenant ta-  
chez

chez à le faire entrer chez moi. Il sera mieux que la chose se fasse de la sorte, que si vous l'invitiez dans les formes. Je vai ordonner à Morgiane de faire le souper, & de le tenir prêt.

Le vendredi le fils d'Ali Baba & Cogia Houssain se trouvèrent l'après dîné au rendez vous qu'ils s'étoient donné, & ils firent leur promenade. En revenant, comme le fils d'Ali Baba avoit affecté de faire passer Cogia Houssain par la rue où demeuroit son père : quand ils furent arrivés devant la porte de la maison, il l'arrêta, & en frappant : c'est lui dit-il, la maison de mon père, lequel sur le récit que je lui ai fait de l'amitié dont vous m'honorez, m'a chargé de lui procurer l'honneur de votre connoissance. Je vous prie d'ajouter ce plaisir à tous les autres dont je vous suis redevable.

Quoique Cogia Houssain fut

154 *Les milie & une Nuit,*

arrivé au but qu'il s'étoit proposé, qui étoit d'avoir entrée chez Ali Baba & de lui ôter la vie sans hazarder la sienne, en ne faisant pas d'éclat; il ne laissa pas néanmoins de s'excuser, & de faire semblant de prendre congé du fils. Mais comme l'esclave d'Ali Baba venoit d'ouvrir, le fils le prit obligeamment par la main, & en entrant le premier, il le tira & le força en quelque manière d'entrer comme malgré lui.

Ali Babareçut Cogia Houffain avec un visage ouvert, & avec le bon accueil qu'il pouvoit souhaiter. Il le remercia des bontés qu'il avoit pour son fils: l'obligation qu'il vous en a, & que je vous en ai moi-même, ajouta-t-il, est d'autant plus grande, que c'est un jeune homme qui n'a pas encore l'usage du monde, & que vous ne dédaignez pas de contribuer à le former.

Co-

Cogia Houssain rendit compliment pour compliment à Ali Baba en lui assurant que si son fils n'avoit pas encore acquis l'expérience de certains vieillards, il avoit un bon sens qui lui tenoit lieu de l'expérience d'une infinité d'autres.

Après un entretien de peu de durée sur d'autres sujets indifférens, Cogia Houssain voulut prendre congé. Ali Baba l'arrêta : seigneur, dit-il, où voulez-vous aller ? je vous prie de me faire l'honneur de souper avec moi. Le repas que je veux vous donner est beaucoup au-dessous de ce que vous méritez ; mais tel qu'il est j'espère que vous l'agréerez d'aussi bon cœur que j'ai intention de vous le donner.

Seigneur Ali Baba, reprit Cogia Houssain, je suis très persuadé de votre bon cœur, & si je vous demande en grace de ne pas

trouver mauvais que je me retire sans accepter l'offre obligeante que vous me faites, je vous supplie de croire que je ne le fais ni par mépris, ni par incivilité ; mais parce que j'en ai une raison que vous aprouveriez si elle vous étoit connue.

Et quelle peut être cette raison, seigneur ? repartit Ali Baba ; peut-on vous la demander ? Je puis vous la dire, repliqua Cogia Houssain ; c'est que je ne mange ni viande, ni ragoût où il y ait du sel : jugez vous même de la contenance que je ferois à votre table. Si vous n'avez que cette raison, insista Ali Baba, elle ne doit pas me priver de l'honneur de vous posséder à souper, à moins que vous ne le vouliez autrement. Premièrement, il n'y a pas du sel dans le pain que l'on mange chez moi, & quand à la viande & aux ragouts, je vous promets qu'il



qu'il n'y en aura pas dans ce qui fera servi devant vous ; je vais y donner ordre : ainsi faites-moi la grace de demeurer, je reviens à vous dans un moment.

Ali Baba alla à la cuisine, & il ordonna à Morgiane de ne pas mettre du sel sur la viande qu'elle avoit à servir, & de préparer promptement deux ou trois ragoûts, entre ceux qu'il lui avoit commandé, où il n'y eût pas de sel.

Morgiane, qui étoit prête à servir, ne put s'empêcher de témoigner son mécontentement sur ce nouvel ordre, & de s'en expliquer à Ali Baba : qui est donc, dit-elle, cet homme si difficile qui ne mange pas de sel ? votre soupé ne sera plus bon à manger si je le sers plus tard. Ne te fâche pas, Morgiane, reprit Ali Baba ; c'est un honnête homme, fais ce que je te dis.

Morgiane obéit ; mais à contre cœur , & elle eut la curiosité de connoître cet homme qui ne mangeoit pas de sel. Quand elle eut achevé , & qu' Abdalla eut préparé la table , elle l'aida à porter les plats. En regardant Cogia Houffain , elle le reconnut d'abord pour le capitaine des voleurs malgré son déguisement , & en l'examinant avec attention elle s'aperçût qu'il avoit un poignard caché sous son habit. Je ne m'étonne plus , dit-elle en elle-même , que le scelerat ne veuille pas manger du sel avec mon maître ; c'est son plus fier ennemi , il veut l'assassiner , mais je l'en empêcherai.

Quand Morgiane eut achevé de servir , où de faire servir par Abdalla , elle prit le tems pendant que l'on soupoit , en faisant les préparatifs nécessaires pour l'exécution d'un coup des plus har-

hardis, & elle venoit d'achever lorsqu'Abdalla vint l'avertir qu'il étoit tems de servir le fruit. Elle porta le fruit & dès qu'Abdalla eut levé ce qui étoit sur la table elle le servit. Ensuite elle posa près d'Ali Baba une petite table sur laquelle elle mit le vin avec trois tasses, & en sortant elle emmena Abdalla avec elle comme pour aller souper ensemble, & donner à Ali Baba selon la coutume la liberté de s'entretenir & de se réjouir agréablement avec son hôte, & de le faire bien boire.

Alors le faux Cogia Houffain ou plutôt le capitaine des quarante voleurs crut que l'occasion favorable pour ôter la vie à Ali Baba étoit venue. Je vai, dit-il, faire enyvrer le père & le fils ; & le fils à qui je veux bien donner la vie, ne m'empêchera pas d'enfoncer le poignard dans le cœur du père, après quoi je me sauverai par le  
jar-

jardin comme je l'ai déjà fait pendant que la cuisinière & l'esclave n'auront pas encore achevé de souper, ou seront endormis dans la cuisine.

Au lieu de souper, Morgiane qui avoit pénétré dans l'intention du faux Cogia Houssain, ne lui donna pas le temps de venir à l'exécution de sa méchanceté. Elle s'habilla d'un habit de danseuse fort propre, prit une coiffure convenable, & se seignit d'une ceinture d'argent dorée où elle atacha un poignard dont la gaine & la poignée étoient de même métal; & avec cela elle appliqua un fort beau masque sur son visage. Quand elle se fut déguisée de la sorte, elle dit à Abdalla: Abdalla, prends ton tambour de basque, & allons donner à l'hôte de notre maître & ami de son fils le divertissement que nous lui donnons quelquefois le soir.

Ab-

Abdalla prend le tambour de basque, il commence à en jouer en marchant devant Morgiane, & il entre dans la sale. Morgiane en entrant après lui fait une profonde reverance d'un air délibéré & à se faire regarder, comme en demandant la permission de faire voir ce qu'elle savoit faire.

Comme Abdalla vit qu'Ali Baba vouloit parler, il cessa de toucher le tambour de basque. Entre Morgiane, entre, dit Ali Baba; Cogia Houffain jugera de quoi tu es capable, & il nous dira ce qu'il en pensera. Au moins, seigneur, dit-il à Cogia Houffain en se tournant de son côté, ne croyez pas que je me mette en dépense pour vous donner ce divertissement. Je le trouve chez moi, & vous voyez que ce sont mon éclave & ma cuisinière qui me le donnent. J'espère que vous ne le trouverez pas desagréable.

Co-

Cogia Houffain ne s'atendoit pas qu'Ali Baba dût ajoûter ce divertissement au soupé qu'il lui donnoit. Cela lui fit craindre de ne pouvoir pas profiter de l'occasion qu'il croyoit avoir trouvée. Au cas que cela arrivât, il se consola par l'espérance de la retrouver en continuant de ménager l'amitié du père & du fils. Ainsi, quoi qu'il eût mieux aimé qu'Ali Baba eût bien voulu ne le lui pas donner il fit semblant néanmoins de lui en avoir obligation, & il eut la complaisance de témoigner que ce qui lui faisoit plaisir, ne pouvoit pas manquer d'en faire aussi à lui même.

Quand Abdalla vit qu'Ali Baba & Cogia Houffain avoient cessé de parler, il recommença à toucher son tambour de balque, & l'accompagna de sa voix, sur un air à danser; & Morgiane qui ne cedeoit pas à aucun danseur ou dan-

danseuse de profession, dansa d'une manière à se faire admirer, même de toute autre compagnie que celle à laquelle elle donnoit ce spectacle, dont il n'y avoit peut-être que le faux Cogia Houf-fain qui y donna le moins d'attention.

Après avoir dansé plusieurs danses avec le même agrément & de la même force, elle tira enfin le poignard, & en le tenant à la main, elle en dansa une dans laquelle elle se surpassa par les figures différentes, par les mouvemens légers, par les sauts surprenans, & par les efforts merveilleux dont elle l'accompagna, tantôt en présentant le poignard en avant comme pour fraper, tantôt en faisant semblant de s'en fraper elle même dans le sein.

Comme hors d'haleine enfin, elle arracha le tambour de basse des mains d'Abdalla de la main.

main gauche, & en tenant le poignard de la droite, elle alla présenter le tambour de basque par le creux à Ali Baba, à l'imitation des danseurs & des danseuses de profession, qui en usent ainsi pour solliciter la libéralité de leurs spectateurs.

Ali Baba jetta une pièce d'or dans le tambour de basque de Morgiane : Morgiane s'adressa ensuite au fils d'Ali Baba, qui suivit l'exemple de son père. Cogia Houssain qui vit qu'elle alloit venir aussi à lui, avoit déjà tiré sa bourse de son sein pour lui faire son présent, & il y mettoit la main dans le moment que Morgiane avec un courage digne de sa fermeté & de sa résolution, lui enfonça le poignard au milieu du cœur si avant qu'elle ne le retira qu'après lui avoir ôté la vie.

Ali Baba & son fils épouvantés de cette action, poussèrent un  
grand



grand cri. Ah malheureuse ! s'écria Ali Baba ; qu'as-tu fait ? est-ce pour nous perdre moi & ma famille ?

Ce n'est pas vous perdre , répondit Morgiane, je l'ai fait pour votre conservation. Alors en ouvrant la robe de Cogia Houffain, & en montrant à Ali Baba le poignard dont il étoit armé : voyez , dit-elle , à quel fier ennemi vous aviez à faire , & regardez le bien au visage. Vous y reconnoîtrez le faux marchand d'huile & le capitaine des quarante voleurs. Ne considérez vous pas aussi qu'il n'a pas voulu manger de sel avec vous ? En voulez vous davantage pour vous persuader de son dessein pernicieux. Avant que je l'eusse vû , le soupçon m'en étoit venu du moment que vous m'aviez fait connoître que vous aviez un tel convive. Je l'ai vû , & vous voyez que mon soupçon n'étoit pas

166 *Les mille & une Nuit*,  
pas mal fondé.

AliBaba qui connut la nouvelle obligation qu'il avoit à Morgiane de lui avoir sauvé la vie une seconde fois, l'embrassa: Morgiane, dit-il, je t'ai donné la liberté & alors je te promis que ma reconnaissance n'en demeureroit pas là, & que bien-tôt j'y mettrois le comble. Ce tems est venu, & je te fais ma belle fille.

En s'adressant à son fils: mon fils, ajouta Ali Baba, je vous crois assez bon fils pour ne pas trouver étrange que je vous donne Morgiane pour femme sans vous consulter. Vous ne lui avez pas moins d'obligation que moi. Vous voyez que Cogia Houffain n'avoit recherché votre amitié que dans le dessein de mieux réussir à m'arracher la vie par sa trahison: & s'il y eut réussi, vous ne devez pas douter qu'il ne vous eut sacrifié aussi à la vengeance-

geance. Considérez de plus qu'en épousant Morgiane, vous épousez le soutien de ma famille tant que je vivrai, & l'appui de la votre, jusqu'à la fin de vos jours.

Le fils, bien loin de témoigner aucun mécontentement, marqua qu'il consentoit à ce mariage non seulement parce qu'il ne vouloit pas désobéir à son père, mais même parce qu'il y étoit porté par sa propre inclination.

On songea ensuite dans la maison d'Ali Baba à enterrer le corps du capitaine auprès de ceux des quarante voleurs, & cela se fit si secrètement, qu'on n'en eut connoissance qu'après de longues années lorsque personne ne se trouvoit plus intéressé dans la publication de cette histoire mémorable.

Peu de jours après, Ali Baba célébra les nœces de son fils & de Morgiane avec grande solennité,

té, & par un festin somptueux accompagné de danses, de spectacles & des divertissemens acoutumés. Et il eut la satisfaction de voir que ses amis & ses voisins, qu'il avoit invité, sans avoir connoissance des vrais motifs du mariage; mais qui d'ailleurs n'ignoroient pas les belles & bonnes qualités de Morgiane, le louèrent hautement de sa générosité & de son bon cœur.

Après le mariage Ali Baba, qui s'étoit abstenu de retourner à la grotte des voleurs depuis qu'il en avoit tiré & rapporté le corps de son frère Cassim sur un de ses trois ânes, avec l'or dont il les avoit chargé, s'en abstint encore après la mort des trente huit voleurs en y comprenant leur capitaine; parce qu'il suposa que les deux autres dont le destin ne lui étoit pas connu, étoient encore vivans.

Mais

Mais au bout d'un an , comme il eut vû qu'il ne s'étoit fait aucune entreprise pour l'inquieter; la curiosité le prit d'y faire un voyage en prenant les précautions nécessaires pour sa sûreté. Il monta à cheval , & quand il fut arrivé près de la grotte , il prit un bon augure de ce qu'il n'aperçut aucun vestige ni d'hommes ni de chevaux. Il mit pied à terre , il atacha son cheval , & en se présentant devant la porte , il prononça ces paroles : *Sesame ouvre-toi* , qu'il n'avoit pas oubliées. La porte s'ouvrit , il entra , & l'état où il trouva toutes choses dans la grotte lui fit juger que personne n'y étoit entrée depuis environ le tems que le faux Cogia Houfsain étoit venu lever boutique dans la ville ; & ainsi que la troupe des quarante voleurs étoit entièrement dissipée & exterminée depuis ce tems-là. Il ne douta

170 *Les mille & une Nuits* ,  
donc plus qu'il ne fut le seul au  
monde qui eut le secret de faire  
ouvrir la grotte; & que le trésor  
qu'elle enfermoit étoit à sa dispo-  
sition. Il s'étoit muni d'une vali-  
se, il la remplit d'autant d'or que  
son cheval en put porter, & il re-  
vint à la ville.

Depuis ce tems là, Ali Baba son  
fils, qu'il mena à la grotte & à qui  
il enseigna le secret pour y entrer,  
& après eux leur posterité, à la-  
quelle ils firent passer le même  
secret en profitant de leur fortune  
avec modération; vécurent  
dans une grande splendeur, &  
honorés des premières dignités  
de la ville.

Après avoir achevé de raconter  
cette histoire au Sultan Schari-  
ar, Scheherazade qui vit qu'il  
n'étoit pas encore jour, commen-  
ça de lui faire le recit de celle que  
nous allons voir.



## HISTOIRE

*D'Ali Cogia Marchand de  
Bagdad.*

**S**ous le regne de Calife Haroun Alraschid, dit la Sultane, il y avoit à Bagdad un marchand nommé Ali Cogia qui n'etoit ni des riches ni aussi du dernier ordre, lequel demeuroit dans sa maison paternelle sans femme & sans enfans. Dans le temps que libre de ses actions il vivoit content de ce que son négoce lui produisoit, il eut trois jours de suite un songe dans lequel un vieillard vénérable lui aparut, qui le reprimandoit avec une grande severité de ce qu'il ne s'étoit pas encore acquité du pèlerinage de la Mecque.

Ce songe troubla Ali Cogia,

& le mit dans un grand embarras. Comme bon Musulman, il n'ignoroit pas l'obligation où il étoit de faire ce pèlerinage ; mais comme il étoit chargé d'une maison, de meubles, & d'une boutique, il avoit toujours cru que c'étoient de motifs assez puissans pour s'en dispenser, en tâchant d'y suppléer par des aumônes & par d'autres bonnes œuvres. Mais depuis le songe sa conscience le pressoit si vivement, que la crainte qu'il ne lui en arrivât quelque malheur, le fit résoudre de ne pas différer davantage à s'en acquitter.

Pour se mettre en état d'y satisfaire dans l'année qui couroit, Ali Cogia commença par la vente de ses meubles ; il vendit ensuite la boutique, & la plus grande partie des marchandises dont elle étoit garnie, en réservant celles qui pouvoient être du débit à la  
la



la Mecque ; & pour ce qui est de la maison , il trouva un locataire , à qui il en fit un bail. Les choses ainsi disposées il se trouva prêt à partir dans le tems que la caravane de Bagdad pour la Mecque se mettoit en chemin. La seule chose qui lui restoit à faire , étoit de mettre en sûreté une somme de mille pièces d'or qui l'eut embarrassé dans le pèlerinage , après avoir mis à part l'argent qu'il jugea à propos d'emporter avec lui pour sa dépense & pour d'autres besoins.

Ali Cogia choisit un vase d'une capacité convenable ; il y mit les mille pièces d'or , & il acheva de le remplir d'olives. Après avoir bien bouché le vase , il le porta chez un marchand de ses amis. Il lui dit : mon frère , vous n'ignorez pas que dans peu de jours je pars comme pèlerin de la Mecque avec la caravane. Je vous de-

174 *Les mille & une Nuit*,  
mande en grace de vouloir bien  
vous charger d'un vase d'olives  
que voici, & de me le conserver  
jusqu'à mon retour. Le marchand  
lui dit obligeamment: tenez, voi-  
là la clef de mon magasin, por-  
tez-y vous-même votre vase, &  
mettez-le où il vous plaira ; je  
vous promets que vous l'y re-  
trouverez.

Le jour du départ de la cara-  
vane de Bagdad arriyé, Ali Co-  
gia, avec un chameau chargé des  
marchandises dont il avoit fait  
choix, & qui lui servit de montu-  
re dans le chemin, s'y joignit &  
il arriva heureusement à la Mec-  
que. Il y visita avec tous les au-  
tres pélerins, le temple si célè-  
bre & si fréquenté chaque année  
par toutes les nations Musulman-  
nes, qui y abordent de tous les  
endroits de la terre, où elles sont  
répandues, en observant très ré-  
ligieusement les cérémonies qui  
leur

leur sont prescrites. Quand il se fut acquité des devoirs de son pèlerinage, il exposa les marchandises qu'il avoit aportées pour les vendre ou pour les échanger.

Deux marchands qui passaient & qui virent les marchandises d'Ali Cogia, les trouvèrent si belles qu'ils s'arrêtèrent pour les considérer, quoi qu'ils n'en eussent pas besoin. Quand ils eurent satisfait leur curiosité, l'un dit à l'autre en se retirant : si ce marchand savoit le gain qu'il feroit au Caire sur ses marchandises, il les y porteroit plutôt que de les vendre ici où elles sont à bon marché.

Ali Cogia entendit ces paroles, & comme il avoit entendu parler mille fois des beautés de l'Egypte, il résolut sur le champ de profiter de l'occasion & d'en faire le voyage. Ainsi après avoir rempaqueté & remballé ses marchandi-

176 *Les mille & une Nuit*,  
ses, au lieu de retourner à Bagdad, il prit le chemin de l'Egypte en se joignant à la caravane du Caire. Quand il fut arrivé au Caire, il n'eut pas lieu de se repentir du parti qu'il avoit pris: il y trouva si bien son compte, qu'en très-peu de jours il eut achevé de vendre toutes ses marchandises avec un avantage beaucoup plus grand qu'il n'avoit espéré. Il en acheta d'autres dans le dessein de passer à Damas, & en attendant la commodité d'une caravane qui devoit partir dans six semaines, il ne se contenta pas de voir tout ce qui étoit digne de sa curiosité dans le Caire, il alla aussi admirer les pyramides, & il remonta le Nil jusqu'à une certaine distance, & vit les villes les plus célèbres situées sur l'un & sur l'autre bord.

Dans le voyage de Damas, comme le chemin de la caravane étoit de passer par Jerusalem, notre  
tre

tre marchand de Bagdad profita de l'ocasion de visiter le temple regardé par tous les Musulmans, comme le plus saint après celui de la Mecque, d'où cette ville prend le titre de noble sainteté.

Ali Cogia trouva la ville de Damas un lieu si délicieux, par l'abondance de ses eaux, par ses prairies & par ses jardins enchantés, que tout ce qu'il avoit lû de ses agrémens dans nos histoires lui parut beaucoup au dessous la vérité, & qu'il y fit un long séjour. Comme néanmoins il n'oublioit pas qu'il étoit de Bagdad, il en partit enfin, & il arriva à Halép, où il fit encore quelque séjour; & de là, après avoir passé l'Euphrate, il prit le chemin de Moussoul, dans l'intention d'abrèger son retour en descendant le Tigre.

Mais quand Ali Cogia fut arrivé à Moussoul, des marchands

178 *Les mille & une Nuit,*  
de Perse avec lesquels il étoit ve-  
nu d'Halep, & avec qui il avoit  
contracté une grande amitié, a-  
voient pris un si grand ascendant  
sur son esprit par leurs honnête-  
tés & par leurs entretiens agréa-  
bles, qu'ils n'eurent pas de peine  
à lui persuader de ne pas aban-  
donner leur compagnie jusqu'à  
Schiraz, d'où il lui seroit aisé de  
retourner à Bagdad avec un gain  
considérable. Ils le menèrent par  
les villes de Sultanie, de Rei, de  
Coam, de Caschan, d'Ispahan, &  
de là à Shiraz, d'où il eut enco-  
re la complaisance de les acom-  
pagner aux Indes, & de revenir à  
Schiraz avec eux.

De la sorte en comptant le sé-  
jour qu'il avoit fait dans chaque  
ville, il y avoit bien-tôt sept ans  
qu'Ali-Cogia étoit parti de Bag-  
dad, quand enfin il résolut d'en-  
prendre le chemin. Jusqu'alors  
l'ami auquel il avoit confié le va-  
se

se d'olives avant son départ pour le lui garder, n'avoit songé à lui ni au vase. Dans le tems qu'il étoit en chemin avec une caravane partie de Schiraz, un soir que cet ami soupoit en famille, on vint à parler d'olives; & sa femme témoigna quelque désir d'en manger, en disant qu'il y avoit long-tems qu'on n'en avoit vû dans la maison.

A propos d'olives, dit le mari, vous me faites souvenir qu'Ali Cogia m'en laissa un vase en allant à la Mecque il y a sept ans, & qu'il mit lui-même dans mon magasin pour le reprendre à son retour. Mais où est Ali Cogia depuis qu'il est parti? Il est vrai qu'au retour de la caravane, quelqu'un me dit qu'il avoit passé en Égypte. Il faut qu'il soit mort, puis qu'il n'est pas revenu depuis tant d'années: nous pouvons désormais manger les olives si elles

180 *Les mille & une Nuits*,  
sont bonnes. Qu'on me donne un  
plat & de la lumière, j'en irai  
prendre & nous en goûterons.

Mon mari, reprit la femme,  
gardez-vous bien au nom de Dieu  
de commettre une action si noi-  
re : vous savez que rien n'est plus  
sacré qu'un dépôt. Il y a sept ans,  
dites vous, qu'Ali Cogia est allé  
à la Mecque, & qu'il n'est pas  
revenu ; mais on vous a dit qu'il  
étoit allé en Egypte, & d'Egyp-  
te que savez vous s'il n'est pas al-  
lé plus loin. Il suffit que vous n'a-  
yez pas des nouvelles de sa mort ;  
il peut revenir demain, après de-  
main. Quelle infamie ne seroit-  
ce pas pour vous & pour votre  
famille, s'il revient & que vous  
ne lui rendissiez pas son vase dans  
le même état & tel qu'il vous l'a  
confié ? Je vous déclare que je n'  
ai pas envie de ces olives, & que  
je n'en mangerai pas. Si j'en ai  
parlé, je ne l'ai fait que par ma-  
nière.



nière d'entretien. De plus, croyez vous qu'après tant de tems les olives soient encore bonnes ? elles sont pourries & gâtées. Et si Ali Cogia revient, comme un pressentiment me le dit, & qu'il s'aperçoive que vous y ayez touché, quel jugement fera t-il de votre amitié & de votre fidélité ? abandonnez votre dessein je vous en conjure.

La femme ne tint un si long discours à son mari, que parce qu'elle lisoit son obstination sur son visage. En éfet, il n'écoula pas un si bon conseil, il se leva, & il alla à son magasin avec de la lumière & un plat. Alors, souvenez vous au moins, lui dit sa femme, que je ne prens pas de part à ce que vous allez faire, afin que vous ne m'en attribuiez pas la faute, s'il vous arrive de vous en repentir.

Le marchand eut encore les o-

reilles fermées, & il persista dans son dessein. Quand il fut dans le magasin, il prend le vase, le découvre, & il voit les olives toutes pourries. Pour s'éclaircir si le dessous étoit aussi gâté que le dessus, il en verse dans le plat, & de la secousse avec laquelle il les y versa, quelques pièces d'or y tombèrent avec bruit.

A la vue de ces pièces, le marchand naturellement avide & attentif, regarde dans le vase & aperçoit qu'il avoit versé presque toutes les olives dans le plat, & que le reste étoit tout or en belle monnoye. Il remet dans le vase ce qu'il avoit versé d'olives, il le recouvre & il revient.

Ma femme, dit-il en rentrant, vous aviez raison, les olives sont pourries, & j'ai rebouché le vase de manière qu'Ali Cogia ne s'apercevra pas que j'y ai touché, si jamais il revient. Vous euf-

eussiez mieux fait de me croire, reprit la femme, & de n'y pas toucher. Dieu veuille qu'il n'en arrive pas de mal.

Le marchand fut aussi peu touché de ces dernières paroles de sa femme que de la remontrance qu'elle lui avoit faite. Il passa la nuit presque entière à songer au moyen de s'approprier l'or d'Ali Cogia, & à faire en sorte qu'il lui demeurât au cas qu'il revint, & qu'il lui demandât le vase. Le lendemain de grand matin il va acheter des olives de l'année, il revient, il jette les vieilles du vase d'Ali Cogia, il en prend l'or, il le met en fureté; & après l'avoir rempli des olives qu'il venoit d'acheter, il le recouvre du même couvercle & le remet à la même place où Ali Cogia l'avoit mis.

Environ un mois après que le marchand eut commis une action

184 *Les mille & une Nuit,*  
on si lâche & qui devoit lui cour-  
ter cher, Ali Cogia arriva à Bag-  
dad de son long voyage. Com-  
me il avoit loué sa maison avant  
son départ, il mit pied à terre  
dans un Khan, où il prit un loge-  
ment en attendant qu'il eut signi-  
fié son arrivée à son locataire, &  
que le locataire se fut pourvû  
ailleurs d'un logement.

Le lendemain Ali Cogia alla  
trouver le marchand son ami, qui  
le reçut l'embrassant, & en lui  
témoignant la joie qu'il avoit de  
son retour après une absence de  
tant d'années, qui disoit-il, avoit  
commencé de lui faire perdre l'  
espérance de jamais le revoir.

Après les complimens de part  
& d'autre acoutumés dans une  
semblable rencontre, Ali Cogia  
pria le marchand de vouloir bien  
lui rendre le vase d'olives qu'il  
avoit confié à sa garde, & de l'ex-  
euser de la liberté qu'il avoit pri-  
se

se de l'en embarrasser.

Ali Cogia mon cher ami, reprit le marchand, vous avez tort de me faire excuses, je n'ai été nullement embarrassé de votre vase; & dans une pareille occasion j'en eusse usé avec vous de la même manière que vous en avez usé avec moi. Tenez voilà la clef de mon magasin, allez le prendre, vous le trouverez à la même place où vous l'avez mis.

Ali Cogia alla au magasin du marchand, il en apporte son vase, & après lui avoir rendu la clef, l'avoir bien remercié du plaisir qu'il en avoit reçu, il retourne au Khan où il avoit pris logement. Il découvre le vase, & en y mettant la main à la hauteur où les mille pièces d'or qu'il y avoit caché devoient être, il est dans une grande surprise de ne les y pas trouver. Il crut se tromper, & pour se tirer de peine promptement

tement, il prend une partie des plats & autres vases de sa cuisine de voyage, & il verse tout le vase d'olives sans y trouver une seule pièce d'or. Il demeura immobile d'étonnement, & en élevant les mains & les yeux au ciel : est-il possible, s'écria-t-il, qu'un homme que je regardois comme mon bon ami, m'ait fait une infidélité si insigne.

Ali Cogia sensiblement alarmé par la crainte d'avoir fait une perte si considérable, revint chez le marchand : mon ami, lui dit-il, ne soyez pas surpris de ce que je reviens sur mes pas. J'avoue que j'ai reconnu le vase d'olives que j'ai repris dans votre magasin pour celui que j'y avois mis : avec les olives j'y avois mis mille pièces d'or que je n'y retrouve pas ; peut-être en avez vous eu besoin, & que vous vous en êtes servi pour votre négoce. Si cela est,

est, elles sont à votre service; je vous prie seulement de me tirer hors de peine, & de m'en donner une reconnoissance, après quoi vous me les rendrez à votre commodité.

Le marchand qui s'étoit attendu qu'Ali Cogia viendrait lui faire ce compliment, avoit médité aussi ce qu'il devoit lui répondre. Ali Cogia mon ami, dit-il, quand vous m'avez aporté votre vase d'olives, y ai-je touché? ne vous ai je pas donné la clef de mon magasin? ne l'y avez vous pas porté vous-même, & ne l'avez vous pas retrouvé à la même place où vous l'aviez mis, dans le même état, & couvert de même: si vous y avez mis de l'or, vous devez l'y avoir trouvé. Vous m'avez dit qu'il y avoit des olives, je l'ai cru; voilà tout ce que j'en sai, vous m'en croirez si vous voulez, mais je n'y ai pas touché.

Ali

Ali Cogia prit toutes les voyes de douceur pour faire enforte que le marchand se rendit justice à lui-même. Je n'aime, dit-il, que la paix, & je ferois fâché d'en venir à des extrémités qui ne vous feroient pas honneur dans le monde, & dont je ne me servirois qu'avec un regret extrême. Songez que des marchands comme nous doivent abandonner tout intérêt pour conserver leur bonne réputation. Encore une fois, je ferois au désespoir si votre opiniâtreté m'obligeoit de prendre les voyes de la justice, moi qui ai toujours mieux aimé perdre quelque chose de mon droit qu'en d'y recourir.

Ali Cogia, reprit le marchand, vous convenez que vous avez mis chez moi un vase d'olives en dépôt: vous l'avez repris, vous l'avez emporté, & vous venez me demander mille pièces d'or. M'avez



avez vous dit qu'elles fussent dans le vase? j'ignore même qu'il y ait des olives, vous ne me les avez pas montrées. Je m'étonne que vous ne me demandiez des perles ou des diamans plutôt que de l'or. Croyez moi, retirez-vous, & ne faites pas assembler le monde devant ma boutique.

Quelques-uns s'y étoient déjà arrêtés, & ces dernières paroles du marchand prononcées du ton d'un homme qui sortoit hors des bornes de la modération, firent que non seulement il s'y en arrêta un plus grand nombre, mais même que les marchands voisins sortirent de leurs boutiques, & vinrent pour prendre connoissance de la dispute qui étoit entre lui & Ali Cogia, & tâcher de les mettre d'acord. Quand Ali Cogia leur eut exposé le sujet: les plus aparens demandèrent au marchand ce qu'il avoit

190 *Les mille & une Nuits,*  
avoit à répondre.

Le marchand avoua qu'il avoit gardé le vase d'Ali Cogia dans son magasin ; mais il nia qu'il y eut touché , & il fit serment qu'il ne favoit qu'il y eut des olives , que parce qu'Ali Cogia le lui avoit dit , & qu'il les prenoit tous à témoins de l'afront & de l'insulte qu'il venoit lui faire jusques chez lui.

Vous vous l'atirez vous-même l'afront , dit alors Ali Cogia , en prenant le marchand par le bras ; mais puisque vous en usez si méchamment , je vous cite à la loi de Dieu. Voyons si vous aurez le front de dire la même chose devant le Cadis.

A cette sommation à laquelle tout bon Musulman doit obéir , à moins de se rendre rebelle à sa religion , le marchand n'eut pas la hardiesse de faire résistance : allons dit-il , c'est ce que je de-  
man-

mande nous verrons qui a tort vous ou moi.

Ali Cogia mena le marchand devant le tribunal du Cadis, où il l'acusa de lui avoir volé un dépôt de mille pièces d'or, en exposant le fait de la manière que nous venons de voir. Le Cadis lui demanda s'il avoit des témoins. Il répondit que c'étoit une précaution qu'il n'avoit pas prise, parce qu'il avoit cru que celui à qui il confioit son dépôt étoit son ami & que jusqu'alors il l'avoit reconnu pour honnête homme.

Le marchand ne dit autre chose pour sa défense que ce qu'il avoit déjà dit à Ali Cogia en présence de ses voisins, & il acheva en disant qu'il étoit prêt d'affirmer par serment, non seulement qu'il étoit faux qu'il eut pris les mille pièces d'or, comme on l'en acusoit; mais même qu'il  
n'en

102 *Les mille & une Nuit*,  
n'en avoit aucune connoissance.  
Le Cadis exigea de lui le serment,  
après quoi il le renvoya absous.

Ali Cogia extrêmement mortifié de se voir condamné à une perte si considérable protesta contre le jugement en déclarant au Cadis qu'il en porteroit sa plainte au Calife Haroun Alraschid qui lui feroit justice ; mais le Cadis ne s'étonna point de la protestation, il la regarda comme l'effet du ressentiment ordinaire à tous ceux qui perdent leurs procès , & il crut avoir fait son devoir en renvoyant absous un accusé contre lequel on ne lui avoit pas produit de témoins.

Pendant que le marchand retournoit chez lui en triomphant d'Ali Cogia , avec la joie d'avoir ses mille pièces d'or à si bon marché ; Ali Cogia alla dresser un placet , & dès le lendemain après avoir pris son tems que le Calife de-

devoit retourner de la Mosquée après la prière du midi, il se mit dans une rue sur le chemin, & dans le tems qu'il passoit il éleva le bras en tenant le placet à la main, & un officier chargé de cette fonction, qui marchoit devant le Calife, & qui se détacha de son rang, vint le prendre pour le lui donner.

Comme Ali Cogia savoit que la contume du Calife Haroun Alraschid en rentrant dans son palais étoit de lire lui même les placets qu'on lui présentait de la sorte, il suivit la marche, entra dans le palais, & attendit que l'officier qui avoit pris le placet sortit de l'appartement du Calife. En sortant l'officier lui dit que le Calife avoit lû son placet, lui marqua l'heure qu'il lui donneroit audience le lendemain, & après avoir appris de lui la demeure du marchand, il envoya lui signifier de

194 *Les mille & une Nuit*,  
s'y trouver aussi le lendemain à  
la même heure.

Le soir du même jour le Calife  
avec le grand Visir Giafar & Mes-  
rour le chef des eunuques l'un &  
l'autre déguisés comme lui, al-  
la faire sa tournée dans la ville,  
comme j'ai déjà fait remarquer à  
votre Majesté qu'il avoit coutu-  
me de faire de tems en tems.

En passant par une rue le Calife  
entendit du bruit, il pressa le pas,  
& il arriva à une porte qui don-  
noit entrée dans une cour, où dix  
ou douze enfans, qui n'étoient  
pas encore retirés, jouoient au  
clair de la lune, de quoi il s'aper-  
çut en regardant par une fente.

Le Calife curieux de savoir à  
quel jeu ces enfans jouoient, s'as-  
sit sur un banc de pierre qui se  
trouva à propos à côté de la por-  
te. Et comme il continuoit de re-  
garder par la fente, il entendit qu'  
un des enfans le plus vif & le plus  
éveil-

éveillé de tous, dit aux autres : jouons au Cadis : je suis le Cadis, amenez moi Ali Cogia & le marchand qui lui a volé mille pièces d'or.

A ces paroles de l'enfant, le Calife se souvint du placet qui lui avoit été présenté le même jour, & qu'il avoit lû; & cela lui fit redoubler son attention, pour voir quel seroit le succès du jugement.

Comme l'affaire d'Ali Cogia & du marchand étoit nouvelle & qu'elle faisoit grand bruit dans la ville de Bagdad jusques parmi les enfans même, les autres acceptèrent la proposition avec joie; & ils convinrent entr'eux du personnage que chacun devoit jouer. Personne ne refusa à celui qui s'étoit offert de faire le Cadis, d'en représenter le rôle. Quand il eut pris séance avec le semblant & la gravité d'un Cadis, un autre

196 *Les mille & une Nuit*,  
comme officier dépendant du tribunal, lui présenta deux enfans, dont il apella l'un Ali Cogia, & l'autre le marchand contre qui Ali Cogia portoit sa plainte.

Alors le feint Cadis prit la parole en interrogeant gravement le feint Ali Cogia. Ali Cogia lui dit - il, que demandez vous au marchand que voila?

Le feint Ali Cogia après une profonde révérence, informa le feint Cadis du fait de point en point, & il conclut en le suppliant qu'il lui plut interposer l'autorité de son jugement pour empêcher qu'il ne fit une perte si considérable.

Le feint Cadis après avoir écouté le feint Ali Cogia, se tourna du côté du feint marchand, & lui demanda pourquoi il ne rendoit pas à Ali Cogia la somme qu'il lui demandoit.

Le feint marchand aporta les  
mê-



mêmes raisons que le véritable avoit alleguées devant le Cadis de Bagdad, & il demanda de même à afirmer par serment, que ce qu'il disoit étoit vrai.

N'allons pas si vite, reprit le feint Cadis; avant que nous en venions à votre serment, je serois bien aise de voir le vase d'olives. Ali Cogia, ajouta-t-il en s'adressant au feint marchand de ce nom, l'avez vous apporté? comme il eut répondu qu'il ne l'avoit pas fait: Allez le prendre, reprit il, & apportez le moi.

Le feint Ali Cogia disparut pour un moment, & en revenant il feignit de poser un vase devant le feint Cadis, en disant que c'étoit le même vase qu'il avoit mis chez l'accusé & qu'il avoit retiré de chez lui. Pour ne rien omettre de la formalité, le feint Cadis demanda au feint marchand s'il le reconnoissoit aussi pour le

198 *Les mille & une Nuit*,  
même vase, & comme le feint  
marchand eut témoigné par son  
silence qu'il ne pouvoit le nier,  
il commanda qu'on le découvrit.  
Le feint Ali Cogia fit semblant  
d'ôter le couvercle, & le feint  
Cadis faisant comme s'il regar-  
doit dans le vase, dit: voila de bel-  
les olives que j'en goûte. Il fit  
semblant d'en prendre une & d'  
en goûter, & il ajouta: elles sont  
excellentes.

Mais, continua le feint Cadis,  
il me semble que des olives gar-  
dées pendant sept ans, ne devro-  
ient pas être si bonnes. Qu'on  
fasse venir des marchands d'oli-  
ves & qu'ils voyent ce qui en est.  
Deux enfans lui furent présen-  
tés en qualité de marchands d'o-  
lives. Etes vous marchands d'o-  
lives, leur demanda le feint Ca-  
dis, & comme ils eurent répondu  
que c'étoit leur profession. Di-  
tes moi, reprit-il, savés vous  
com-

combien de tems des olives accommodées par des gens qui s'y entendent, peuvent se conserver bonnes à manger.

Seigneur, repondirent les feints marchands, quelque peine que l'on prenne pour les garder, elles ne valent plus rien la troisième année; elles ne sont bonnes qu'à jetter, elles n'ont plus ni faveur ni couleur. Si cela est, reprit le feint Cadis; voyez le vase que voila, & dites moi combien il y a de tems qu'on y a mis les olives qui y sont.

Les feints marchands firent semblant d'examiner les olives & d'en goûter, & témoignèrent au Cadis qu'elles étoient récentes & bonnes. Vous vous trompez, reprit le feint Cadis: voila Ali Cogia qui dit qu'il les a mis dans le vase il y a sept ans.

Seigneur, repartirent les marchands apellés comme experts:

ce que nous pouvons assurer, c'est que les olives sont de cette année, & nous maintenons que de tous les marchands de Bagdad, il n'y en a pas un seul qui ne rende le même témoignage que nous.

Le feint marchand accusé par le feint Ali Cogia, voulut ouvrir la bouche contre le témoignage des marchands experts; mais le feint Cadis ne lui en donna pas le tems. Tais toi, dit-il: tu es un voleur, qu'on le pende. De cette manière les enfans mirent fin à leur jeu avec grande joie, en frappant des mains & en se jettant sur le feint criminel, comme pour le conduire au suplice.

On ne peut exprimer combien le Calife Haroun Alraschid admira la sagesse & l'esprit de l'enfant qui venoit de rendre un jugement si sage sur l'affaire qui devoit être plaidée devant lui le  
len-

lendemain. En cessant de regarder par la fente, & en se levant il demanda à son grand Visir qui avoit été attentif aussi à ce qui venoit de se passer, s'il avoit entendu le jugement que l'enfant venoit de rendre, & ce qu'il en pensoit. Commandeur des croians, répondit le grand Visir Giafar, on ne peut être plus surpris que je le suis d'une si grande sagesse dans un âge si peu avancé.

Mais, reprit le Calife, sai tu une chose, qui est que j'ai à prononcer demain sur la même affaire, & que le véritable Ali Cogiam'en a présenté le placet aujourd'hui. Je l'apprens de votre Majesté, répondit le grand Visir. Crois tu, reprit encore le Calife, que je puisse en rendre un autre jugement que celui que nous venons d'entendre? Si l'affaire est la même, répartit le grand Visir, il ne me paroît pas que votre Ma-

I 5

jesté.

jefté puiſſe y procéder d'une autre manière, ni prononcer autrement. Remarque donc bien cette maifon, lui dit le Calife, & amène moi demain l'enfant afin qu'il juge la même affaire en ma préſence. Mande auffi le Cadis qui a renvoyé abſous le marchand voleur de s'y trouver, afin qu'il aprenne ſon devoir de l'exemple d'un enfant & qu'il ſe corrige. Je veux auffi que tu prennes ſoin de faire avertir Ali Cogia d'apporter ſon vaſe d'olives; & que deux marchands d'olives ſe trouvent à mon audience. Le Calife lui donna cet ordre en continuant ſa tournée, qu'il acheva ſans rencontrer autre choſe qui méritât ſon attention.

Le lendemain le grand Viſir Giafar vint à la maifon, où le Calife avoit été témoin du jeu des enfans, & demanda à parler au maître : au défaut du maître qui étoit

étoit sorti on lui fit parler à la maîtresse. Il lui demanda si elle avoit des enfans? elle répondit qu'elle en avoit trois, & elle les fit venir devant lui. Mes enfans, leur demanda le grand Visir, qui de vous faisoit le Cadis hier au soir quand vous jouiez ensemble? le plus grand qui étoit l'aîné, répondit que c'étoit lui; & comme il ignoroit pourquoi on lui faisoit cette demande il changea de couleur. Mon fils, lui dit le grand Visir, venez avec moi; le Commandeur des croians veut vous voir.

La mère fut dans une grande alarme, quand elle vit que le grand Visir vouloit emmener son fils. Elle lui demanda: seigneur, est ce pour enlever mon fils que le Commandeur des croians le demande? le grand Visir la rassura en lui promettant que son fils lui seroit renvoyé en moins d'une

heure, & qu'elle apprendroit à son retour le sujet pourquoi il étoit appelé, dont elle seroit contente. Si cela est ainsi seigneur, reprit la mère; permettez qu'auparavant je lui fasse prendre un habit plus propre, qui le rende plus digne de paroître devant le Commandeur des croians: & elle le lui fit prendre sans perte de tems.

Le grand Visir emmena l'enfant, & le présenta au Calife, à l'heure qu'il avoit donnée à Ali Cogia & au marchand pour les entendre.

Le Calife qui vit l'enfant un peu interdit, & qui vouloit le préparer à ce qu'il atendoit de lui: lui dit, venez mon fils aprochez vous; est ce vous qui jugiez hier l'affaire d'Ali Cogia & du marchand qui lui a volé son or? je vous ai entendu & je suis bien content de vous. L'enfant ne se décontenança pas, il répondit  
mo-



modestement que c'étoit lui. Mon fils, reprit le Calife, je veux vous faire voir aujourd'hui le véritable Ali Cogia, & le véritable marchand: venés vous asseoir auprès de moi.

Alors le Calife prit l'enfant par la main, monta & s'assit sur son trône, & quand il l'eut fait asseoir près de lui, il demanda où étoient les parties. On les fit avancer & on les lui nomma pendant qu'ils se prosternoient & qu'ils frapoyent de leur front le tapis qui couvroit le trône. Quand ils se furent relevés, le Calife leur dit: plaidez chacun votre cause; l'enfant que voici vous écoutera & vous fera justice: & s'il manque en quelque chose j'y suppléerai.

Ali Cogia & le marchand parlèrent l'un après l'autre, & quand le marchand vint à demander à faire le même serment qu'il avoit fait dans son premier jugement,

206 *Les mille & une Nuit,*  
l'enfant dit qu'il n'en étoit pas  
encore tems, & qu'auparavant il  
étoit à propos de voir le vase d'  
olives.

A ces paroles Ali Cogia pré-  
senta le vase, le posa au pieds du  
Calife & le découvrit : le Calife  
regarda les olives & en prit une  
dont il gouta. Le vase fut donné  
à examiner aux marchands ex-  
perts, qui avoient été apellés, &  
leur rapport fut que les olives é-  
toient bonnes & de l'année. L'en-  
fant leur dit qu'Ali Cogia assu-  
roit qu'elles y avoient été mises  
il y avoit sept ans, à quoi ils firent  
la même réponse que les enfans,  
feints marchands experts com-  
me nous l'avons vû.

Quoique le marchand aculé vit  
bien que les deux marchands ex-  
perts venoient de prononcer sa  
condemnation, il ne laissa pas né-  
anmoins de vouloir alléguer quel-  
que chose pour se justifier ; mais  
l'en-

l'enfant se garda bien de l'envoyer pendre ; il regarda le Calife, Commandeur des croians dit-il, ceci n'est pas un jeu : c'est à votre Majesté de condamner à mort sérieusement, & non pas à moi qui ne le fis hier que pour rire.

Le Calife instruit pleinement de la mauvaise foi du marchand, l'abandonna aux ministres de la justice pour le faire pendre ; ce qui fut exécuté après qu'il eut déclaré où il avoit caché les mille pièces d'or qui furent rendues à Ali Cogia. Ce monarque enfin plein de justice & d'équité, après avoir averti le Cadis qui avoit rendu le premier jugement, & qui y étoit présent, d'apprendre d'un enfant à être plus exact dans sa fonction, embrassa l'enfant & le renvoya avec une bourse de cent pièces d'or qu'il lui fit donner pour marque de sa libéralité.

## HISTOIRE

*du Cheval enchanté.*




 cheherazade en conti-  
 nuant de raconter au  
 S Sultan des Indes des  



 histoires si agréables,  
 & aux quelles il prenoit un si  
 grand plaisir, l'entretint de celle  
 du cheval enchanté: Sire, dit-el-  
 le, comme votre Majesté ne l'i-  
 gnora pas, le Nevrouz, c'est-à-  
 dire le nouveau jour, qui est le  
 premier de l'année & du prin-  
 tems, ainsi nommé par excellen-  
 ce, est une fête si solennelle & si  
 ancienne dans toute l'étendue de  
 la Perse, dès les premiers tems  
 même de l'idolatrie, que la reli-  
 gion de notre prophète toute pu-  
 re qu'elle est, & que nous tenons  
 pour la véritable, en s'y introdui-  
 sant, n'a pu jusqu'à nos jours ve-  
 nir à bout d'abolir cette coutu-  
 me,

me ; quoique l'on puisse dire elle est toute payenne, & les cérémonies qu'on y observe sont très superstitieuses. Sans parler des grandes villes, il n'y en a ni petite, ni bourg, ni village, ni hameau, où elle ne soit célébrée avec des réjouissances extraordinaires.

Mais les réjouissances qui se font à la cour les surpassent toutes infiniment par la variété des spectacles surprenans & nouveaux, que représentent les étrangers des états voisins & même des plus éloignés, attirés par les récompenses & par la libéralité des Rois envers ceux qui excellent par leurs inventions & par leur industrie : de manière qu'on ne voit rien dans les autres parties du monde qui approche de cette magnificence.

Dans une de ces fêtes, après que les plus habiles & les plus ingénieux du país, avec les étrangers

gers qui s'étoient rendus à Schiraz, où la cour étoit alors, eurent donné au Roi & à toute sa cour le divertissement de leurs spectacles, & que le Roi leur eut fait ses largesses à chacun, selon ce qu'il avoit mérité & ce qu'il avoit fait paroître de plus extraordinaire, de plus merveilleux & de plus satisfaisant, ménagées avec une égalité qu'il n'y en avoit pas un qui ne s'estimât dignement récompensé ; dans le tems qu'il se préparoit à se retirer & à congédier la grande assemblée, un Indien parut au pied de son trône, en faisant avancer un cheval sellé, bridé & richement harnaché, représenté avec tant d'art, qu'à le voir on l'eut pris d'abord pour un véritable cheval.

L'Indien se prosterna devant le trône, & quand il se fut relevé, en montrant le cheval au Roi: *Sire*, dit-il, quoique je me présente  
le

le dernier devant votre Majesté pour entrer en lice, je puis l'assurer néanmoins que dans ce jour de fête Elle n'a rien vu d'aussi merveilleux & d'aussi surprenant que le cheval sur lequel je la supplie de jeter les yeux. Je ne vois dans ce cheval, lui dit le roi, autre chose que l'art & l'industrie de l'ouvrier, à lui donner le plus de ressemblance au naturel qu'il lui a été possible ; mais un autre ouvrier pourroit en faire un semblable, qui le surpasseroit même en perfection.

Sire, reprit l'Indien, ce n'est pas aussi par sa construction, ni parce qu'il paroît à l'extérieur, que j'ai dessein de faire regarder mon cheval par votre Majesté comme une merveille. C'est par l'usage que j'en fai faire, & que tout homme en peut faire comme moi, par le secret que je puis lui communiquer. Quand je le monte en quel-

quelque endroit de la terre, si éloigné qu'il puisse être, que je veuille me transporter par la région de l'air, je puis l'exécuter en très peu de tems: en peu de mots, Sire, voila en quoi consiste la merveille de mon cheval. Merveille dont personne n'a jamais entendu parler, & dont je m'offre de faire voir l'expérience à votre Majesté, si elle me le commande.

Le Roi de Perse, qui étoit curieux de tout ce qui tenoit du merveilleux, & qui après tant de choses de cette nature qu'il avoit vues & qu'il avoit cherché & désiré de voir, n'avoit rien vu qui aprochât, ni entendu dire qu'on eut vu rien de semblable, dit à l'Indien, qu'il n'y avoit que l'expérience qu'il venoit de lui proposer qui pouvoit le convaincre de la prééminence de son cheval, & qu'il étoit prêt d'en  
voir



voir la vérité.

L'Indien mit aussi-tôt le pied à l'étrier, se jetta sur le cheval avec une grande légèreté, & quand il eut mis le pied dans l'autre étrier, & qu'il se fut bien assuré sur la selle, il demanda au Roi de Perse, où il lui plaisoit de l'envoyer.

Environ à trois lieues de Schiraz, il y avoit une haute montagne qu'on découvroit à plein de la grande place où le Roi de Perse étoit devant son palais remplie de tout le peuple qui s'y étoit rendu. Vois tu cette montagne, dit le Roi en la montrant à l'Indien; c'est là où je fouhaite que tu ailles : la distance n'est pas longue, mais elle suffit pour faire juger de la diligence que tu feras pour aller & pour revenir, & parce qu'il n'est pas possible de te conduire des yeux jusques là, pour marque certaine que tu y  
se-

feras allé, j'entens que tu m'apportes une palme d'un palmier qui est au pied de la montagne.

A peine le Roi de Perse eut achevé de déclarer sa volonté par ses paroles, que l'Indien ne fit que tourner une cheville, qui s'élevoit un peu au défaut du cou du cheval en aprochant du pommeau de la selle. Dans l'instant le cheval s'éleva de terre, & enleva le cavalier en l'air, si haut qu'en peu de momens ceux qui avoient les yeux les plus perçans le perdirent de vûe; cela se fit avec une grande admiration du Roi & de ses courtisans, & de grands cris d'étonnement de la part de tous les spectateurs assemblés.

Il n'y avoit presque pas un quart d'heure que l'Indien étoit parti, quand on l'aperçut au haut de l'air, qu'il revenoit la palme à la main. On le vit enfin arriver  
au

au-dessus de la place où il fit plusieurs caracolles aux acclamations de joie du peuple qui lui applaudissoit jusqu'à ce qu'il vint se poser devant le trône du Roi, à la même place d'où il étoit parti, sans aucune secousse du cheval qui pût l'incommoder. Il mit pied à terre, & en s'aprochant du trône il se prosterna & il posa la palme aux pieds du Roi.

Le Roi de Perse qui fut témoin avec un étonnement extrême du spectacle inouï que l'Indien venoit de lui donner, conçut en même tems une forte envie de posséder le cheval. Et comme il se persuadoit qu'il ne trouveroit pas de difficulté à en traiter avec l'Indien quelque somme qu'il lui en demandât, résolu de la lui accorder, il le regardoit déjà comme la pièce la plus précieuse qu'il auroit dans son trésor dont il comptoit de l'enrichir. A juger  
de

216 *Les mille & une Nuits*,  
de ton cheval par son aparence  
extérieure, dit-il à l'Indien, je  
ne comprenois pas qu'il dût être  
considéré autant que tu viens de  
me faire voir qu'il le mérite. Je  
t'ai obligation de m'avoir defa-  
busé, & pour te marquer com-  
bien j'en fais d'estime je suis prêt  
de l'acheter s'il est à vendre.

Sire, reprit l'Indien, je n'ai  
pas douté que votre Majesté qui  
passe entre tous les Rois qui rè-  
gnent aujourd'hui sur la terre,  
pour celui qui fait juger le mieux  
de toutes choses, & les estimer  
selon leur juste valeur, rendroit  
à mon cheval la justice qu'elle  
lui rend, dès que je lui aurois fait  
connoître par où il étoit digne  
de son attention. J'avois même  
prévû qu'elle ne se contenteroit  
pas de l'admirer & de le louer;  
mais même qu'elle désireroit d'  
abord d'en être possesseur com-  
me elle vient de me le témoigner.

De

De mon côté, Sire, quoique j'en connoisse le prix autant qu'on peut le connoître, & que sa possession me donne un relief pour rendre mon nom immortel dans le monde, je n'y ai pas néanmoins une atache si forte, que je ne veuille bien m'en priver pour satisfaire la noble passion de votre Majesté. Mais en lui faisant cette déclaration, j'en ai une autre à lui faire touchant la condition sans laquelle je ne puis me résoudre à le laisser passer en d'autres mains, qu'elle ne prendra peut-être pas en bonne part.

Votre Majesté aura donc pour agréable, continua l'Indien, que je lui marque que je n'ai pas acheté ce cheval. Je ne l'ai obtenu de l'inventeur & du fabricant qu'en lui donnant en mariage ma fille unique qu'il me demanda. En même tems il exigea de moi que je ne le vendrois pas, & si j'

avois à lui donner un autre possesseur, ce seroit par un échange tel que je le jugerois à propos.

L'Indien vouloit poursuivre ; mais au mot d'échange le Roi de Perse l'interrompit : je suis prêt, repartit-il, de t'accorder tel échange que tu me demanderas. Tu sais que mon royaume est grand, & qu'il est rempli de grandes villes, puissantes, riches, & peuplées. Je laisse à ton choix celle qu'il te plaira de choisir, en pleine puissance & souveraineté pour le reste de tes jours.

Cet échange parût véritablement royal à toute la cour de Perse ; mais il étoit fort au-dessous de ce que l'Indien s'étoit proposé. Il avoit porté ses vœux à quelque chose de beaucoup plus relevé. Il répondit au Roi : Sire, je suis infiniment obligé à votre Majesté de l'offre qu'elle me fait, & je ne puis assez la remercier de  
fa

sa générosité. Je la supplie néanmoins de ne pas s'offenser si je prends la hardiesse de lui témoigner que je ne puis mettre mon cheval en sa possession, qu'en recevant de sa main la princesse sa fille pour épouse. Je suis résolu de n'en perdre la propriété qu'à ce prix.

Les courtisans qui environnoient le Roi de Perse, ne pûrent s'empêcher de faire un grand éclat de rire à la demande extravagante de l'Indien : mais le prince Firouz Schah, fils aîné du Roi & héritier présomptif du royaume ne l'entendit qu'avec indignation. Le Roi pensa tout autrement, & il crut qu'il pouvoit sacrifier la princesse de Perse à l'Indien, pour satisfaire sa curiosité. Il balança néanmoins savoir s'il devoit prendre ce parti.

Le prince Firouz Schah qui vit que le Roi son père hésitoit

sur la réponse qu'il devoit faire à l'Indien, craignit qu'il ne lui accordât ce qu'il demandoit, chose qu'il eut regardée comme également injurieuse à la dignité royale, à la princesse sa sœur, & à sa propre personne. Il prit donc la parole, & en le prévenant : Sire, dit-il, que votre Majesté me pardonne si j'ose lui demander s'il est possible qu'elle balance un moment sur le refus qu'elle doit faire à la demande insolente d'un homme de rien, d'un bateleur infâme ? & qu'elle lui donne lieu de se flater un moment qu'il va entrer dans l'alliance d'un des plus puissans monarques de la terre ? je la supplie de considérer ce qu'elle se doit non-seulement à soi-même ; mais même à son sang, & à la haute noblesse de ses ayeuls.

Mon fils, reprit le Roi de Perse, je prens votre remontrance en bonne part, & je vous sai bon gré  
du



du zèle que vous témoignez pour conserver l'éclat de votre naissance dans le même état que vous l'avez reçue; mais vous ne considérez pas assez l'excellence de ce cheval, ni que l'Indien qui me propose cette voye pour l'acquérir, peut, si je le rebute aller faire la même proposition ailleurs, où l'on passera par dessus le point d'honneur, & que je serois au désespoir si un autre monarque pouvoit se vanter de m'avoir surpassé en générosité, & de m'avoir privé de la gloire de posséder le cheval que j'estime la chose la plus singulière, & la plus digne d'admiration qu'il y ait au monde. Je ne veux pas dire néanmoins que je consens à lui acorder ce qu'il demande. Peut-être n'est il pas bien d'accord avec lui même sur l'exorbitance de sa prétention, & que la princesse ma fille à part, je ferai telle autre convention avec lui

qu'il en fera content. Mais avant que je vienne à la dernière discussion du marché, je suis bien aise que vous examiniez le cheval, & que vous en fassiez l'essai vous même, afin que vous m'en disiez votre sentiment. Je ne doute pas qu'il ne veuille bien le permettre.

Comme il est naturel de se flatter dans ce que l'on souhaite, l'Indien qui crut entrevoir dans le discours qu'il venoit d'entendre, que le Roi de Perse n'étoit pas absolument éloigné de le recevoir dans son alliance en acceptant le cheval à ce prix, & que le prince au lieu de lui être contraire, comme il venoit de le faire paroître, pourroit lui devenir favorable, loin de s'oposer au désir du Roi, en témoigna de la joie; & pour marque qu'il y consentoit avec plaisir, il prévint le prince en s'approchant du cheval, prêt à l'aider à le monter, & l'avertir en-  
sui-

fuite de ce qu'il falloit qu'il fit pour le bien gouverner.

Le prince Firouz Schah avec une adresse merveilleuse monta le cheval sans le secours de l'Indien, & il n'eut pas plutôt le pied assuré dans l'un & l'autre étrier, que sans attendre aucun avis de l'Indien il tourna la cheville qu'il lui avoit vû tourner peu de tems auparavant lorsqu'il l'avoit monté. Du moment qu'il l'eut tournée le cheval l'enleva avec la même vitesse qu'une flèche tirée par l'archer le plus fort & le plus adroit ; de manière qu'en peu de momens le Roi, toute la cour, & toute la nombreuse assemblée le perdirent de vûe.

Le cheval ni le prince Firouz Schah ne paroissoient plus dans l'air, & le Roi de Perse faisoit des efforts inutilement pour l'apercevoir, quand l'Indien allarmé de ce qu'il venoit d'arriver, se prof-

terna devant le trône, & obligea le Roi de jeter les yeux sur lui & de faire attention au discours qu'il lui tint en ces termes: Sire, dit-il, votre Majesté elle-même a vû que le prince ne m'a pas permis par sa promptitude de lui donner l'instruction nécessaire pour gouverner mon cheval. Sur ce qu'il m'a vû faire, il a voulu marquer qu'il n'avoit pas besoin de mon avis pour partir & s'élever en l'air. Mais il ignore l'avis que j'avois à lui donner pour faire détourner le cheval en arrière, & pour le faire revenir au lieu d'où il est parti. Ainsi, Sire, la grâce que je demande à votre Majesté, c'est de ne me pas rendre garant de ce qui pourra arriver de sa personne. Elle est trop équitable pour m'imputer le malheur qui peut en arriver.

Le discours de l'Indien affligea fort le Roi de Perse, qui comprit  
que

que le danger où étoit le prince son fils étoit inévitable, s'il étoit vrai, comme l'Indien le disoit, qu'il y eut un secret pour faire revenir le cheval, différent de celui qui le faisoit partir & élever en l'air. Il lui demanda en colère pourquoi il ne l'avoit pas rapellé dans le moment qu'il l'avoit vû partir.

Sire, répondit l'Indien, votre Majesté elle-même a été témoin de la rapidité avec laquelle le cheval & le prince ont été enlevés : la surprise où j'en ai été, & où j'en suis encore, m'a d'abord ôté la parole, & quand j'ai été en état de m'en servir, il étoit déjà si éloigné qu'il n'eut pas entendu ma voix. Quand même il l'eut entendue, il n'eut pu gouverner le cheval pour le faire revenir, puisqu'il n'en savoit pas le secret qu'il ne s'est pas donné la patience d'apprendre de moi. Mais, Sire, ajouta-t-il, il y a lieu d'espérer néanmoins que

le prince dans l'embaras où il se trouvera, s'apercevra d'une autre cheville, & qu'en la tournant le cheval aussi-tôt cessera de s'élever & descendra du côté de la terre, où il pourra se poser en tel lieu convenable qu'il jugera à propos, en le gouvernant avec la bride.

Nonobstant le raisonnement de l'Indien qui avoit toute l'apparence possible, le Roi de Perse alarmé du péril évident où étoit le prince son fils: je suppose, reprit-il, chose néanmoins très incertaine, que le prince mon fils s'aperçoive de l'autre cheville, & qu'il en fasse l'usage que tu dis; le cheval au lieu de descendre jusqu'en terre, ne peut-il pas tomber sur des rochers, où se précipiter avec lui jusqu'au fond de la mer?

Sire, repartit l'Indien, je puis délivrer votre Majesté de cette crainte, en l'assurant que le cheval

val passe les mers sans jamais y tomber, & qu'il porte toujours le cavalier où il a intention de se rendre. Et votre Majesté peut s'assurer que pour peu que le prince s'aperçoive de l'autre cheville que j'ai dit, le cheval ne le portera qu'où il voudra se rendre, & il n'est pas croyable qu'il se rende ailleurs, que dans un lieu où il pourra trouver du secours & se faire connoître.

A ces paroles de l'Indien, quoiqu'il en soit, repliqua le Roi de Perse, comme je ne puis me fier à l'assurance que tu me donnes, ta tête me repondra de la vie de mon fils si dans trois mois je ne le vois revenir sain & sauf, ou que je n'apprenne certainement qu'il soit vivant. Il commanda qu'on s'assurat de sa personne, & qu'on le resserrat dans une prison étroite : après quoi il se retira dans son palais extrêmement affligé de ce

228 *Les mille & une Nuit*,  
que la fête du Nevrouz, si solem-  
nelle dans toute la Perse, se fût  
terminée d'une manière si triste  
pour lui & pour sa cour.

Le prince Firouz Schah ce-  
pendant fut enlevé dans l'air, a-  
vec la rapidité que nous avons  
dit, & en moins d'une heure il se  
vit si haut qu'il ne distinguoit  
plus rien sur la terre ; où les mon-  
tagnes & les vallées lui paroïsso-  
ient confondues avec les plaines.  
Ce fut alors qu'il songea à revenir  
au lieu d'où il étoit parti. Pour  
cela il s'imagina qu'en tournant  
la même cheville à contre sens,  
& la bride en même tems, il y  
réüssiroit ; mais son étonnement  
fut extrême, quand il vit que le  
cheval l'enlevoit toujours avec  
la même rapidité. Il la tourna  
& retourna plusieurs fois ; mais  
inutilement : ce fut alors qu'il re-  
connut la grande faute qu'il a-  
voit commise de ne pas prendre  
de



de l'Indien tous les enseignemens nécessaires pour bien gouverner le cheval, avant d'entreprendre de le monter. Il comprit dans le moment la grandeur du péril où il étoit ; mais cette connoissance ne lui fit pas perdre le jugement : il se recueillit en lui-même avec tout le bon sens dont il étoit capable ; & en examinant la tête & le cou du cheval avec attention, il aperçut une autre cheville plus petite, & moins aparente que la première, à côté de l'oreille droite du cheval. Il tourna la cheville, & dans le moment il remarqua qu'il descendoit vers la terre, par une ligne semblable à celle par où il avoit monté, mais moins rapidement.

Il y avoit une demi-heure que les ténèbres de la nuit couvroient la terre à l'endroit où le prince FirouzSchah se trouvoit perpendiculairement quand il tourna la

230 *Les mille & une Nuit,*  
cheville. Mais comme le cheval continua de descendre, le soleil se coucha aussi pour lui en peu de tems, jusqu'à ce qu'il se trouva entièrement dans les ténèbres de la nuit. De sorte que loin de choisir un lieu où aller mettre pied à terre à sa commodité, il fut contraint de lâcher la bride sur le col du cheval, en attendant avec patience qu'il achevât de descendre, non sans inquiétude du lieu où ils s'arrêteroient, savoir si ce seroit un lieu habité, un désert, un fleuve ou la mer.

Le cheval enfin s'arrêta & se posa, qu'il étoit plus de minuit; & le prince Firouz Schah mit pied à terre avec une grande foiblesse, qui venoit de ce qu'il n'avoit rien pris depuis le matin du jour qui venoit de finir, avant qu'il sortit du palais avec le Roi son père pour assister au spectacles de la fête. La première chose

se qu'il fit dans l'obscurité de la nuit, fut de reconnoître le lieu où il étoit : & il se trouva sur le toit en terrasse d'un palais magnifique, couronné d'une balustrade de marbre à hauteur d'appui. En examinant la terrasse, il rencontra l'escalier par où on y montoit du palais, dont la porte n'étoit pas fermée, mais entr'ouverte.

Tout autre que le prince Firouz Schah, n'eut peut-être pas hasardé de descendre dans la grande obscurité qui régnoit alors sur cet escalier, outre la difficulté qui se présentait s'il trouveroit amis ou ennemis, considération qui ne fut pas capable de l'arrêter. Je ne viens pas pour faire mal à personne, se dit-il à lui-même ; & aparemment ceux qui me verront les premiers, & qui ne me verront pas les armes à la main, auront l'humanité de m'é-

m'écouter avant qu'ils atentent à ma vie. Il ouvrit la porte davantage sans faire de bruit, & il descendit de même avec grande précaution, pour s'empêcher de faire quelque faux pas dont le bruit eut pû éveiller quelqu'un. Il réussit, & dans un entrepos de l'escalier il trouva la porte ouverte d'une grande sale, où il y avoit de la lumière.

Le prince Firouz Schah s'arrêta à la porte, & en prêtant l'oreille il n'entendit d'autre bruit que des gens qui dormoient profondement & qui ronfloient en différentes manières. Il avança un peu dans la sale, & à la lumière d'une lanterne, il vit que ceux qui dormoient étoient des eunuques noirs, chacun avec le sabre nud près de soi : & cela lui fit connoître que c'étoit la garde de l'appartement d'une reine, ou d'une princesse ; & il se trouva que c'étoit

toit celui d'une princesse.

La chambre où couchoit la princesse suivoit après cette salle, & la porte qui étoit ouverte le faisoit connoître à la grande lumière, dont elle étoit éclairée, qui se laissoit voir au travers d'une portière d'une étoffe de soie fort légère.

Le prince Firouz Schah s'avança jusqu'à la portière, le pied en l'air, sans éveiller les eunuques. Il l'ouvrit, & quand il fut entré, sans s'arrêter à considérer la magnificence de la chambre, qui étoit toute royale, circonstance qui lui importoit peu dans l'état où il étoit; il ne fit attention qu'à ce qui lui importoit d'avantage. Il vit plusieurs lits, un seul sur le sofa, & les autres au bas. Des femmes de la princesse étoient couchées dans ceux-ci pour lui tenir compagnie, & l'assister dans ses besoins; & la princesse

234 *Les mille & une Nuit*,  
cesse dans le premier.

A cette distinction le prince Firouz Schah ne se trompa pas dans le choix qu'il avoit à faire, pour s'adresser à la princesse elle-même. Il s'aprocha de son lit sans l'éveiller, ni pas une de ses femmes. Quand il fut assez près, il vit une beauté si extraordinaire & si surprenante, qu'il en fut charmé & enflammé d'amour dès la première vûe. Ciel ! s'écria-t-il en lui-même : ma destinée m'a-t-elle amené en ce lieu pour me faire perdre ma liberté, que j'ai conservé entière jusqu'à présent. Ne dois-je pas m'attendre à un esclavage certain dès qu'elle aura ouvert les yeux ; si ces yeux, comme je dois m'y attendre achèvent de donner le lustre & la perfection à un assemblage d'atraits & de charmes si merveilleux ? Il faut bien m'y résoudre, puisque je ne puis reculer sans me rendre  
ho-

homicide de moi-même, & que la nécessité l'ordonne ainsi.

En achevant ces réflexions, par rapport à l'état où il se trouvoit, & à la beauté de la princesse, le prince Firouz Schah se mit sur les deux genoux, & en prenant l'extrémité de la manche pendante de la chemise de la princesse, d'où sortoit un bras blanc comme de la neige & fait au tour, il la tira fort légèrement.

La princesse ouvrit les yeux, & dans la surprise où elle fut de voir devant elle un homme bien fait, bien mis & de bonne mine : elle demeura interdite sans donner néanmoins aucun signe de frayeur ou d'épouvante.

Le prince profita de ce moment favorable ; il baissa la tête presque jusques sur le tapis de pied, & en la relevant : respectable princesse, dit-il, par une aventure la plus extraordinaire & la

la plus merveilleuse qu'on puisse imaginer, vous voyez à vos pieds un prince suppliant, fils du Roi de Perse, qui se trouvoit hier au matin près du Roi son père au milieu des réjouissances d'une fête solennelle, & qui se trouve à l'heure qu'il est dans un pays inconnu où il est en danger de périr, si vous n'avez la bonté & la générosité de l'assister de votre secours & de votre protection. Je l'implore cette protection adorable princesse avec une confiance que vous ne me la refuserez pas. J'ose me le persuader avec d'autant plus de fondement, qu'il n'est pas possible que l'inhumanité se rencontre avec tant de beauté, tant de charmes & tant de Majesté.

La princesse à qui le prince Firouz Schah s'étoit adressé si heureusement, étoit la princesse de Bengale, fille aînée du Roi du royaume.



yaume de ce nom , qui lui avoit fait bâtir ce palais peu éloigné de la capitale , où elle venoit souvent prendre le divertissement de la campagne. Après qu'elle l'eut écouté avec toute la bonté qu'il pouvoit désirer , elle lui répondit avec la même bonté : prince , dit-elle , rassurez-vous ; vous n'êtes pas dans un pays barbare. L'hospitalité , l'humanité & la politesse ne règnent pas moins dans le royaume de Bengale , que dans le royaume de Perse. Ce n'est pas moi qui vous acorde la protection que vous me demandez : vous l'avez trouvée toute acquise , non seulement dans mon palais , mais même dans tout le royaume. Vous pouvez m'en croire & vous fier à ma parole.

Le prince de Perse vouloit remercier la princesse de Bengale de son honnêteté , & de la grace qu'elle venoit de lui acorder si obli-

238 *Les mille & une Nuit,*  
obligeamment, & il avoit déjà  
baissé la tête fort bas pour lui en  
faire son compliment ; mais elle  
ne lui donna pas le tems de par-  
ler. Quelque forte envie, ajouta-  
t-elle, que j'aye d'apprendre de  
vous par quelle merveille vous  
avez mis si peu de tems à venir de  
la capitale de Perse, & par quel en-  
chantement vous avez pû péné-  
trer jusqu'à vous présenter de-  
vant moi si secrètement, que vous  
avez trompé la vigilance de ma  
garde. Comme néanmoins il n'est  
pas possible que vous n'ayez be-  
soin de nourriture, & qu'en vous  
regardant en qualité d'un hôte  
qui est le bien venu ; j'aime mi-  
eux remettre ma curiosité à de-  
main matin, & donner ordre à  
mes femmes de vous loger dans u-  
ne de mes chambres, de vous y bi-  
en régaler, & de vous laisser repo-  
ser & délasser jusqu'à ce que vous  
soyez en état de satisfaire ma curi-  
osité,

osité, & moi de vous entendre.

Les femmes de la princesse qui s'étoient éveillées dès les premières paroles que le prince Firouz Schah avoit adressées à la princesse leur maîtresse, furent dans un étonnement d'autant plus grand de le voir au chevet de son lit, qu'elles ne concevoient pas comment il avoit pû y venir sans les éveiller ni elles ni les eunuques. Ces femmes, dis-je, n'eurent pas plutôt compris l'intention de la princesse, qu'elles s'habillèrent en diligence, & qu'elles furent prêtes d'exécuter ses ordres dans le moment qu'elle les leur eut donné. Elles prirent chacune une des bougies qui éclairaient en grand nombre la chambre de la princesse; & quand le prince eut pris congé en se retirant très respectueusement, elles marchèrent devant lui & le conduisirent dans une très belle cham-

240 *Les mille & une Nuit*,  
chambre, où les unes lui préparèrent un lit, pendant que les autres allèrent à la cuisine & à l'office.

Quoiqu'à une heure indue, ces dernières femmes néanmoins de la princesse de Bengale ne firent pas attendre long-tems le prince Firouz Schah. Elles apportèrent plusieurs sortes de mets en grande affluence. Il choisit ce qu'il lui plut, & quand il eut mangé suffisamment, selon le besoin qu'il en avoit, elles desservirent, & le laissèrent en liberté de se coucher, après lui avoir montré plusieurs armoires où il trouveroit toutes les choses qui pouvoient lui être nécessaires.

La princesse de Bengale remplie des charmes, de l'esprit, de la politesse & de toutes les autres belles qualités du prince de Perse dont elle avoit été frappée dans le peu d'entretien qu'elle venoit  
d'a-

d'avoir avec lui, n'avoit encore pu se rendormir, quand ses femmes rentrèrent dans sa chambre pour se coucher. Elle leur demanda, si elles avoient eu bien soin de lui, si elles l'avoient laissé content, si rien ne lui manquoit, & sur toute chose, ce qu'elles pensoient de ce prince.

Les femmes de la princesse, après l'avoir satisfaite sur les premiers articles, répondirent sur le dernier: princesse; nous ne savons pas ce que vous en pensez vous même. Pour nous; nous vous estimerions très heureuse, si le Roi votre père vous donnoit pour époux un prince si aimable. Il n'y en a pas un à la cour de Bengale qui puisse lui être comparé, & nous n'apprenons pas aussi qu'il y en ait dans les états voisins qui soient dignes de vous.

Ce discours flatteur ne déplut pas à la princesse de Bengale;

mais comme elle ne vouloit pas déclarer son sentiment, elle leur imposa silence : vous êtes des conteuses, dit-elle, recouchez-vous & laissez-moi me rendormir.

Le lendemain, la première chose que fit la princesse quand elle fut levée, fut de se mettre à sa toilette. Jusqu'alors elle n'avoit pas encore pris autant de peine qu'elle en prit ce jour-là pour se coëfer & s'ajuster en consultant son miroir. Jamais les femmes n'avoient eu besoin de plus de patience pour faire & défaire plusieurs fois la même chose jusqu'à ce qu'elle fut contente. Je n'ai pas déplu au prince de Perse en deshabillé, je m'en suis bien aperçue, disoit elle en elle-même, il verra autre chose quand je serai dans mes atours. Elle s'orna la tête de diamans les plus gros & les plus brillans, avec un collier,  
des

des brasselets, & une ceinture de pierreries semblables, le tout d'un prix inestimable: & l'habit qu'elle prit étoit d'une étoffe la plus riche de toutes les Indes, qu'on ne travailloit que pour les rois, les princes & les princesses, & d'une couleur qui achevoit de la parer avec tous ses avantages.

Après qu'elle eut encore consulté son miroir plusieurs fois, & qu'elle eut demandé à ses femmes l'une après l'autre s'il manquoit quelque chose à son ajustement, elle envoya savoir si le prince de Perse étoit éveillé; & au cas qu'il le fût & habillé, de lui marquer qu'elle alloit venir elle-même, & qu'elle avoit ses raisons pour en user de la sorte.

Le prince de Perse qui avoit gagné sur le jour ce qu'il avoit perdu de la nuit, & qui s'étoit remis parfaitement de son voyage pénible, venoit d'achever de

244 *Les mille & une Nuit,*  
s'habiller quand il reçut le bon-  
jour de la princesse de Bengale  
par une de ses femmes.

Le prince sans donner à la fem-  
me de la princesse le tems de lui  
faire part de ce qu'elle avoit à  
lui dire, lui demanda si la prin-  
cesse étoit en état qu'il put lui  
rendre son devoir & ses respects.  
Mais quand la femme se fut acqui-  
sée auprès de lui de l'ordre qu'  
elle avoit, la princesse, dit-il, est  
la maîtresse, & je ne suis chez el-  
le que pour exécuter ses com-  
mandemens.

La princesse de Bengale n'eut  
pas plutôt appris que le prince de  
Perse l'atendoit, qu'elle vint le  
trouver. Après les complimens  
réciproques de la part du prince,  
sur ce qu'il avoit éveillé la prin-  
cesse au plus fort de son sommeil,  
dont il lui demanda mille par-  
dons: & de la part de la princesse,  
qui lui demanda comment il a-  
voit



voit passé la nuit, & en quel état il se trouvoit ; la princesse s'assit sur le sofa, & le prince fit la même chose en se plaçant à quelque distance par respect.

Alors la princesse en prenant la parole : prince, dit-elle, j'eusse pu vous recevoir dans la chambre où vous m'avez trouvé couchée cette nuit ; mais comme le chef de mes eunuques à la liberté d'y entrer, & que jamais il ne pénètre jusqu'ici sans ma permission ; dans l'impatience où je suis d'apprendre de vous l'aventure surprenante qui me procure le bonheur de vous voir, j'ai mieux aimé venir vous en somner ici, comme dans un lieu où ni vous ni moi ne serons pas interrompus. Obligez moi donc je vous en conjure, de me donner la satisfaction que je vous demande.

Pour satisfaire la princesse de Bengale, le prince Firouz Schah

commença son discours par la fête solennelle & annuelle du Nevrouz , dans tout le royaume de Perse , avec le recit de tous les spectacles dignes de sa curiosité , qui avoient fait le divertissement de la cour de Perse , & presque généralement de la ville de Schiraz. Il vint ensuite au cheval enchanté dont la description avec le recit des merveilles que l'Indien monté dessus avoit fait voir devant une assemblée si célèbre , convainquit la princesse , qu'on ne pouvoit rien imaginer au monde de plus surprenant en ce genre. Princesse continua le prince de Perse , vous jugez bien que le Roi mon père qui n'épargne aucune dépense pour augmenter ses trésors des choses les plus rares & les plus curieuses , dont il peut avoir connoissance , doit avoir été enflammé d'un grand désir d'y ajouter un cheval de  
cette

cette nature. Il le fut en effet, & il n'hésita pas à demander à l'Indien ce qu'il l'estimoit.

La réponse de l'Indien fut des plus extravagantes. Il dit qu'il n'avoit pas acheté le cheval ; mais qu'il l'avoit acquis en échange d'une fille unique qu'il avoit, & que comme il ne pouvoit s'engager à s'en priver que sous une condition semblable, il ne pouvoit le lui céder qu'en épousant avec son consentement la princesse ma sœur.

La foule des courtisans qui environnoient le trône du Roi mon père, qui entendirent l'extravagance de cette proposition, s'en moquèrent hautement ; & en mon particulier j'en conçus une indignation si grande qu'il ne me fut pas possible de la dissimuler, d'autant plus que je m'aperçus que le Roi mon père balançoit sur ce qu'il devoit répondre. En effet,

je crus de voir le moment qu'il alloit lui acorder ce qu'il demandoit, si je ne lui eusse représenté vivement le tort qu'il alloit faire à sa gloire. Ma remontrance néanmoins ne fut pas capable de lui faire abandonner entièrement le dessein de sacrifier la princesse ma sœur à un homme si méprisable. Il crut que je pourrois entrer dans son sentiment, si une fois je pouvois comprendre comme lui, à ce qu'il s'imaginoit, combien ce cheval étoit estimable par sa singularité. Dans cette vûe, il voulut que je l'examinasse, que je le montasse, & que j'en fisse l'essai moi-même.

Pour complaire au Roi mon père, je montai le cheval, & dès que je fus dessus, comme j'avois vû l'Indien mettre la main à une cheville & la tourner, pour se faire enlever avec le cheval, (sans prendre autre enseignement de lui,)

lui,) je fis la même chose, & dans l'instant je fus enlevé en l'air d'une vitesse beaucoup plus grande que d'une flèche décochée par l'archer le plus robuste & le plus expérimenté.

En peu de tems je fus si fort éloigné de la terre, que je n'y distinguois plus aucun objet, & il me sembloit que j'aprochois si fort de la voute du ciel, que je craignois d'aller m'y briser la tête. Dans le mouvement rapide dont j'étois emporté, je fus long-tems comme hors de moi-même, & hors d'état de faire attention au danger présent auquel j'étois exposé en plusieurs manières. Je voulus tourner à contre-sens la cheville que j'avois tournée d'abord, mais je n'en expérimentai pas l'effet que je m'étois attendu. Le cheval continua de m'emporter vers le ciel, & ainsi de m'éloigner de la terre de plus en plus.

250 *Les mille & une Nuit*,

Je m'aperçus enfin d'une autre cheville ; je la tournai, & le cheval au lieu de s'élever d'avantage, commença à décliner vers la terre : & comme je me trouvais bien-tôt dans les ténèbres de la nuit, & qu'il n'étoit pas possible de gouverner le cheval pour me faire poser dans un lieu où je ne courusse pas de danger, je tins la bride en un même état, & je me remis à la volonté de Dieu sur ce qui pourroit arriver de mon sort.

Le cheval enfin se posa, je mis pied à terre, & en examinant le lieu, je me trouvais sur la terrasse de ce palais. Je trouvai la porte de l'escalier entrouverte, je descendis sans bruit, & une porte ouverte avec un peu de lumière se présenta devant moi. J'avançai la tête, & comme j'eus vû des eunuques endormis & une grande lumière au travers d'une portière,

re,

re, la nécessité pressante où j'étois, nonobstant le danger inévitable dont j'étois menacé si les eunuques se fussent éveillés, m'inspira la hardiesse, pour ne pas dire la témérité, d'avancer légèrement & d'ouvrir la portière.

Il n'est pas besoin princesse, ajouta le prince, de vous dire le reste, vous le savez. Il ne me reste qu'à vous remercier de votre bonté & de votre générosité, & vous supplier de me marquer par quel endroit je puis vous témoigner ma reconnoissance d'un si grand bienfait. Comme selon le droit des gens, je suis déjà votre esclave, & que je ne puis plus vous offrir ma personne, il ne me reste plus que mon cœur. Que dis-je? princesse, il n'est plus à moi ce cœur, vous me l'avez ravi par vos charmes, & d'une manière que bien loin de vous le redemander, je vous l'abandonne.

252 *Les mille & une Nuit*,  
Ainsi permettez moi de vous déclarer que je ne vous connois pas moins pour maîtresse de mon cœur que de mes volontés.

Ces dernières paroles du prince Firouz Schah furent prononcées d'un ton & d'un air qui ne laissèrent pas douter la princesse de Bengale un seul moment de l'effet qu'elle avoit attendu de ses attraits. Elle ne fut pas scandalisée de la déclaration du prince de Perse, comme trop précipitée. Le rouge qui lui en monta au visage ne servit qu'à la rendre plus belle & plus aimable au yeux du prince.

Quand le prince Firouz Schah eut achevé de parler : prince, reprit la princesse de Bengale ; si vous m'avez fait un plaisir des plus sensibles en me racontant les choses surprenantes & merveilleuses que je viens d'entendre ; d'un autre côté je n'ai pû vous  
re-



regarder sans frayeur dans la plus haute région de l'air : & quoique j'eusse le plaisir de vous voir devant moi sain & sauf, je n'ai cessé néanmoins de craindre, que dans le moment que vous m'avez appris que le cheval de l'Indien étoit venu se poser si heureusement sur la terrasse de mon palais, la même chose pouvoit arriver en mille autres endroits. Mais je suis ravie de ce que le hazard m'a donné la préférence & l'occasion de vous faire connoître que le même hazard pouvoit vous adresser ailleurs ; mais non pas où vous pussiez être reçu plus agréablement & avec plus de plaisir.

Ainsi prince, je me tiendrois offensée très sensiblement, si je voulois croire que la pensée que vous m'avez témoignée d'être mon esclave fut sérieuse, & que je ne l'attribuasse pas à votre honnêteté, plutôt qu'à un sentiment

254 *Les mille & une Nuit,*  
sincère : & la réception que je  
vous fis hier , doit vous faire con-  
noître suffisamment que vous n'  
êtes pas moins libre qu'au milieu  
de la cour de Perse.

Quand à votre cœur , ajouta  
la princesse de Bengale , d'un ton  
qui ne marquoit rien moins qu'  
un refus : comme je suis bien per-  
suadée que vous n'avez pas aten-  
du jusqu'à présent à en disposer ,  
& que vous ne devez avoir fait  
choix que d'une princesse qui le  
mérite , je serois fort fâchée de  
vous donner lieu de lui faire une  
infidélité.

Le prince Firouz Schah vou-  
lut protester à la princesse de  
Bengale qu'il étoit venu de Per-  
se maître de son cœur ; mais dans  
le moment qu'il alloit prendre la  
parole , une des femmes de la prin-  
cesse , qui en avoit l'ordre , vint  
avertir que le diné étoit servi.

Cette interruption délivra le  
prin-

prince & la princesse d'une explication qui les eut embarrassé également, dont il n'avoient pas besoin. La princesse de Bengale demeura pleinement convaincue de la sincérité du prince de Perse; & quant au prince, quoique la princesse ne se fut pas expliquée, il jugea néanmoins par ses paroles & à la manière favorable dont il avoit été écouté, qu'il avoit lieu d'être content de son bonheur.

Comme la femme de la princesse tenoit la portière ouverte, la princesse de Bengale en se levant, dit au prince de Perse, qui fit la même chose, qu'elle n'avoit pas coutume de dîner de si bonne heure; mais comme elle ne doutoit pas qu'on ne lui eut fait faire un méchant soupé, qu'elle avoit donné ordre qu'on servit le dîner plutôt qu'à l'ordinaire; & en disant ces paroles, elle le condui-  
fit

fit dans un salon magnifique où la table étoit préparée & chargée d'une grande abondance d'excellents mets. Ils se mirent à table, & dès qu'ils eurent pris place, des femmes esclaves de la princesse en grand nombre, belles & richement habillées, commencèrent un concert agréable d'instrumens & de voix, qui dura pendant tout le repas.

Comme le concert étoit des plus doux & menagé de manière qu'il n'empêchoit pas le prince & la princesse de s'entretenir, ils passèrent une grande partie du repas, la princesse à servir le prince & à l'inviter de manger; & le Prince de son côté à servir la princesse de ce qui lui paroïssoit le meilleur, afin de la prévenir avec des manières & des paroles qui lui atiroient de nouvelles honnêtetés & de nouveaux complimens de la part de la princesse.

Et

Et dans ce commerce réciproque de civilités & d'attention l'un pour l'autre, l'amour fit plus de progrès de part & d'autre, qu'un tête à tête prémédité.

Le prince & la princesse se levèrent enfin de table; la princesse mena le prince de Perse dans un cabinet grand & magnifique par sa structure, & par l'or & l'azur qui l'embellissoient avec symétrie, & richement meublé. Ils s'affirent sur le sofa, qui avoit une vue très agréable sur le jardin du palais, qui fut admiré par le prince Firouz Schah, par la variété des fleurs, des arbustes & des arbres, tout différens de ceux de Perse, auxquels ils ne cédoient pas en beauté. En prenant occasion de lier la conversation avec la princesse par cet endroit: princesse, dit-il, j'avois cru qu'il n'y avoit au monde que la Perse où il y eut des palais superbes & des jardins  
ad-

258 *Les mille & une Nuits*,  
admirables, dignes de la majesté  
des Rois; mais je vois bien que par  
tout où il y a de grands Rois, les  
Rois favent se faire bâtir des de-  
meures convenables à leur gran-  
deur & à leur puissance; & s'il y a  
de la différence dans la manière de  
bâtir & dans les accompagnemens,  
elles se ressembtent dans la gran-  
deur & dans la magnificence.

Prince, reprit la princesse de  
Bengale, comme je n'ai aucune  
idée des palais de Perse, je ne puis  
porter mon jugement sur la com-  
paraison que vous en faites avec  
le mien, pour vous en dire mon  
sentiment; mais quelque sincè-  
re que vous puissiez être, j'ai de  
la peine à me persuader qu'elle  
soit juste. Vous voudrez bien que  
je croie que la complaisance y a  
beaucoup de part. Je ne veux  
pourtant pas mépriser mon pa-  
lais devant vous : vous avez de  
trop bons yeux, & vous êtes d'un  
trop

trop bon gout, pour n'en pas juger sainement : mais je vous assure que je le trouve très médiocre, quand je le mets en parallele avec celui du Roi mon père, qui le surpasse infiniment en grandeur, en beauté, & en richesses : vous m'en direz vous même ce que vous en penserez quand vous l'aurez vû. Puisque le hazard vous a amené jusqu'à la capitale de ce royaume, je ne doute pas que vous ne vouliez bien la voir, & y saluer le Roi mon père, afin qu'il vous rende les honneurs dus à un prince de votre rang & de votre mérite.

En faisant naître au prince de Perse la curiosité de voir le palais de Bengale & d'y saluer le Roi son père ; la princesse se flattoit que si elle pouvoit y réussir, son père en voyant un prince si bien fait, si sage, & si accompli en toutes sortes de belles qualités,  
pour

pourroit peut-être se résoudre à lui proposer une alliance, en offrant de la lui donner pour épouse. Et par là comme si elle étoit bien persuadée qu'elle n'étoit pas indifférente au prince, & que le prince ne refuseroit pas d'entrer dans cette alliance; elle espéroit de parvenir à l'accomplissement de ses souhaits, en gardant la bienséance convenable à une princesse qui vouloit paroître être soumise aux volontés du Roi son père. Mais le prince de Perse ne lui répondit pas sur cet article conformément à ce qu'elle en avoit pensé.

Princesse, reprit le prince, le rapport que vous venez de me faire de la préférence que vous donnez au palais du Roi de Bengale, sur le votre, me suffit pour ne pas faire difficulté de croire qu'il est sincère. Quand à la proposition que vous me faites de rendre mes  
res-



respects au Roi votre père, je me ferois non seulement un plaisir, mais même un grand honneur de m'en acquiter. Mais princesse, ajouta-t-il, je vous en fais juge vous-même; me conseillerez-vous de me présenter devant la majesté d'un si grand monarque, comme un aventurier sans suite, & sans un train convenable à mon rang ?

Prince, repartit la princesse, que cela ne vous fasse pas de peine : vous n'avez qu'à vouloir, l'argent ne vous manquera pas pour vous faire tel train qu'il vous plaira, je vous en fournirai. Nous avons ici des négocians de votre nation en grand nombre; vous pouvez en choisir autant que vous le jugerez à propos, pour vous faire une maison qui vous fera honneur.

Le prince Firouz Schah pénétra l'intention de la princesse de Ben-

Bengale ; & la marque sensible qu'elle lui donnoit de son amour par cet endroit, augmenta la passion qu'il avoit conçue pour elle ; mais quelque forte qu'elle fut, elle ne lui fit pas oublier son devoir. Il lui repliqua sans hésiter : princesse, dit-il, j'accepterois de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites, dont je ne puis assez vous marquer ma reconnaissance, si l'inquiétude où le Roi mon père doit être de mon éloignement, ne m'en empêchoit absolument. Je serois indigne des bontés & de la tendresse qu'il a toujours eu pour moi, si je ne retournois au plutôt, & ne me rendois auprès de lui pour les faire cesser. Je le connois, & pendant que j'ai le bonheur de jouir de l'entretien d'une princesse si aimable, je suis persuadé qu'il est plongé dans des douleurs mortelles, & qu'il a perdu l'espérance

ce

ce de me revoir. J'espère que vous me ferez la justice de comprendre, que je ne puis sans ingratitude, & même sans crime, me dispenser d'aller lui rendre la vie, dont un retour diferé trop long-tems pourroit lui causer la perte.

Après cela princesse, continua le prince de Perse, si vous me le permettez & que vous me jugiez digne d'aspirer au bonheur de devenir votre époux : comme le Roi mon père m'a toujours témoigné qu'il ne vouloit pas me contraindre dans le choix d'une épouse, je n'aurez pas de peine à obtenir de lui de revenir, non pas en inconnu ; mais en prince, demander de sa part au Roi de Bengale de contracter alliance avec lui par notre mariage. Je suis persuadé qu'ils'y portera de lui-même, dès que je l'aurai informé de la générosité avec laquelle vous m'a-

264 *Les mille & une Nuit*,  
m'avez acueilli dans ma disgrâce.

De la manière que le prince de Perse venoit de s'expliquer, la princesse de Bengale étoit trop raisonnable pour insister à lui persuader de se faire voir au Roi de Bengale & d'exiger de lui de rien faire contre son devoir & contre son honneur. Mais elle fut alarmée du prompt départ qu'il méditoit, à ce qu'il lui parut : & elle craignit s'il prenoit congé d'elle si tôt, que bien loin de tenir la promesse qu'il lui faisoit, il ne l'oubliât dès qu'il auroit cessé de la voir. Pour l'en détourner, elle lui dit : prince, en vous faisant la proposition de contribuer à vous mettre en état de voir le Roi mon père, mon intention n'a pas été de m'opposer à une excuse aussi légitime que celle que vous m'apportez & que je n'avois pas prévue. Je me rendrois complice moi-même de la faute  
que

que vous commettriez, si j'en avois la pensée. Mais je ne puis à prouver que vous songiez à partir aussi promptement que vous semblez vous le proposer. Accordez au moins à mes prières la grâce que je vous demande, de vous donner le tems de vous reconnoître un peu; puisque mon bonheur a voulu que vous soyez arrivé dans le royaume de Bengale, plutôt qu'au milieu d'un désert, ou bien sur le sommet d'une montagne escarpée, d'où il vous eut été impossible de descendre pour en porter des nouvelles un peu détaillées à la cour de Perse.

Ce discours de la princesse de Bengale avoit pour but, que le prince Firouz Schah en faisant avec elle un séjour de quelque durée, devint insensiblement plus passionné pour ses charmes, dans l'espérance que par ce moyen l'ardent désir qu'elle apercevoit

266 *Les mille & une Nuit*,  
en lui de retourner en Perse se ralentiroit, & qu'alors il pourroit se déterminer à paroître en public, & à se faire voir au Roi de Bengale. Le Prince de Perse ne put honnêtement lui refuser la grace qu'elle lui demandoit après la réception & l'acueil favorable qu'il en avoit reçu. Il eut la complaisance d'y condescendre, & la princesse ne songea plus qu'à lui rendre son séjour agréable par tous les divertissemens qu'elle put imaginer.

Pendant plusieurs jours ce ne furent que fêtes, que bals, que concerts, que festins, ou collations magnifiques; que promenades dans le jardin, & que chasses dans le parc du palais, où il y avoit toute sorte de bêtes fauves, de cerfs, biches, dains, chevreuils, & d'autres semblables, particuliers au royaume de Bengale, dont la chasse non dange-  
reu-

reuse pouvoit convenir à la princesse.

A la fin de ces chasses, le prince & la princesse se rejoignoient dans quelque bel endroit du parc, où on leur étendoit un grand tapis avec des coussins, afin qu'ils fussent assis plus commodément. Là en reprenant leurs esprits, & se remettant de l'exercice violent qu'ils venoient de se donner, ils s'entretenoient sur divers sujets. Sur toute chose la princesse de Bengale prenoit un grand soin de faire tomber la conversation sur la grandeur, la puissance, les richesses & le gouvernement de la Perse; afin que du discours du prince Firouz Schah elle put à son tour prendre occasion de lui parler du royaume de Bengale & de ses avantages, & par là gagner sur son esprit de le faire résoudre à s'y arrêter; mais il arriva le contraire de ce qu'elle

268 *Les mille & une Nuits,*  
s'étoit proposé.

En éfet le Prince de Perse sans rien exagérer lui fit un détail si avantageux de la grandeur du royaume de Perse, de la magnificence & de l'opulence qui y régnoient, de ses forces militaires, de son commerce par terre & par mer jusqu'aux pais les plus éloignés, dont quelques uns lui étoient inconnus, & de la multitude de ses grandes villes, presque toutes aussi peuplées que celle qu'il avoit choisi pour sa résidence, où il avoit même des palais tous meublés, prêts à le recevoir selon les différentes saisons; de manière qu'il étoit à son choix de jouir d'un printems perpétuel. Avant qu'il eut achevé, la princesse regarda le royaume de Bengale, comme de beaucoup inférieur à celui de Perse par plusieurs endroits. Il arriva même que quand il eut fini son discours, & qu'il



qu'il l'eut prié de l'entretenir à son tour des avantages du royaume de Bengale, elle ne put s'y résoudre qu'après plusieurs instances de la part du prince.

La princesse de Bengale donna donc cette satisfaction au prince Firouz Schah; mais en diminuant plusieurs avantages, par où il étoit constant que le royaume de Bengale surpassoit le royaume de Perse: elle lui fit si bien connoître la disposition où elle étoit de l'y accompagner, qu'il jugea qu'elle pourroit y consentir à la première proposition qu'il lui en feroit. Mais il crut qu'il ne seroit à propos de la lui faire, que quand il auroit eu la complaisance de demeurer avec elle assez de tems pour la mettre dans son tort, au cas qu'elle voulut le retenir plus long tems, & l'empêcher de satisfaire au devoir indispensable de se rendre auprès du Roi son père.

Pendant deux mois entiers le prince Firouz Schah s'abandonna entièrement aux volontés de la princesse de Bengale, en se présentant à tous les divertissemens qu'elle put imaginer, & qu'elle voulut bien lui donner, comme si jamais il n'eut dû faire autre chose que de passer sa vie avec elle de la sorte. Mais dès que ce terme fut écoulé, il lui déclara sérieusement qu'il n'y avoit que trop long-tems qu'il manquoit à son devoir; & il la pria de lui accorder enfin la liberté de s'en acquitter, en lui répétant la promesse qu'il lui avoit déjà faite de revenir incessamment & dans un équipage digne d'elle & digne de lui, la demander en mariage dans les formes du Roi de Bengale.

Princesse, ajouta le prince, mes paroles peut-être vous seront suspectes; & que sur la permission que je vous demande, vous m'avez

vez déjà mis au rang de ces faux amans, qui mettent l'objet de leur amour en oubli dès qu'ils s'en sont éloignés. Mais pour marque de la passion non feinte ou dissimulée avec laquelle je suis persuadé que la vie ne me sauroit être agréable, qu'avec une princesse aussi aimable que vous l'êtes & qui m'aime comme je ne veux pas en douter ; j'oserois vous demander la grace de vous emmener avec moi, si je ne craignois que vous ne prissiez ma demande pour une offense.

Comme le prince Firouz Schah se fut aperçu que la princesse avoit rougi à ces dernières paroles, & que sans aucune marque de colère elle hésitoit sur le parti qu'elle devoit prendre : princesse, continua-t-il, pour ce qui est du consentement du Roi mon père, & de l'acueil avec lequel il vous recevra dans son alliance, je puis vous en assurer. Quant à ce

qui regarde le Roi de Bengale, après les marques de tendresse, d'amitié, & de considération qu'il a toujours eu & qu'il conserve encore pour vous ; il faudroit qu'il fut tout autre que vous ne me l'avez dépeint, c'est-à-dire, ennemi de votre repos & de votre bonheur, s'il ne recevoit avec bienveillance l'ambassade que le Roi mon père lui envoyeroit pour obtenir de lui l'aprobation de notre mariage.

La princesse de Bengale ne répondit rien à ce discours du prince de Perse ; mais son silence & ses yeux baissés lui firent connoître mieux qu'aucune autre déclaration, qu'elle n'avoit pas de répugnance à l'accompagner en Perse, & qu'elle y consentoit. La seule difficulté qu'elle parut trouver, fut que le prince de Perse ne fut pas assez expérimenté pour gouverner le cheval, & qu'elle  
crai-

craignoit de se trouver avec lui dans le même embarras , que du tems qu'il en avoit fait l'essai : mais le prince Firouz Schah la délivra si bien de cette crainte, en lui persuadant qu'elle pouvoit s'en fier à lui, & qu'après ce qui lui étoit arrivé, il pouvoit défier l'Indien même de le gouverner avec plus d'adresse que lui, qu'elle ne songea plus qu'à prendre avec lui les mesures pour partir si secrètement , que personne de son palais ne put avoir le moindre soupçon de leur dessein.

Elle réussit, & des le lendemain matin un peu avant la pointe du jour, que tout son palais étoit encore enseveli dans un profond sommeil, comme elle se fut rendue sur la terrasse avec le prince : le prince tourna le cheval du côté de la Perse, dans un endroit où la princesse pouvoit elle même monter en croupe aisément. Il

M s mon-

monta le premier, & quand la princesse se fut assise derrière lui à sa commodité, qu'elle l'eut embrassé de la main pour plus grande sûreté, & qu'elle lui eut marqué qu'il pouvoit partir; il tourna la même cheville qu'il avoit tournée dans la capitale de Perse, & le cheval les enleva en l'air.

Le cheval fit sa diligence ordinaire, & le prince FirouzSchah gouverna de manière, qu'environ en deux heures & demie il découvrit la capitale de la Perse. Il n'alla pas descendre dans la grande place d'où il étoit parti, ni dans le palais du Sultan, mais dans un palais de plaifance, peu éloigné de la ville. Il mena là princesse dans le plus bel appartement, où il lui dit que pour lui faire rendre les honneurs qui lui étoient dûs, il alloit avertir le Sultan son père de leur arrivée, & qu'elle le reverroit incessamment.

ment. En même tems il donnoit ordre au concierge du palais qui étoit présent, de ne lui laisser manquer de rien de toutes les choses dont elle pouvoit avoir besoin.

Après avoir laissé la princesse dans l'appartement, le prince Firouz Schah commanda au concierge de lui faire seller un cheval. Le cheval lui fut amené, il le monta; & après avoir renvoyé le concierge auprès de la princesse, avec ordre sur toute chose de la faire déjeuner de ce qui pouvoit lui être servi le plus promptement, il partit, & dans le chemin & dans les rues de la ville par où il passa pour se rendre au palais, il fut reçu aux acclamations du peuple, qui changea sa tristesse en joie, après avoir désespéré de le revoir jamais depuis qu'il avoit disparu. Le Sultan son père donnoit audience quand il se présenta devant

lui au milieu de son conseil, qui étoit tout en habit de deuil, comme le Sultan, depuis le jour que le cheval l'avoit emporté. Il le reçut en l'embrassant avec des larmes de joie & de tendresse : il lui demanda avec empressement ce que le cheval de l'Indien étoit devenu.

Cette demande donna lieu au prince de prendre l'occasion de raconter au Sultan son père, l'embarras & le danger où il s'étoit trouvé, après que le cheval l'eut enlevé dans l'air, de quelle manière il s'en étoit tiré, & comment il étoit arrivé ensuite au palais de la princesse de Bengale ; la bonne réception qu'elle lui avoit fait, le motif qui l'avoit obligé de faire avec elle un plus long séjour qu'il ne devoit, & la complaisance qu'il avoit eue de ne la pas desobliger, jusqu'à obtenir d'elle enfin de venir en Perse avec lui, après lui avoir promis



mis de l'épouser.

Et Sire, ajouta le prince en achevant, après lui avoir promis en même tems que vous ne me refuseriez pas votre consentement, je viens de l'amener avec moi sur le cheval de l'Indien : elle attend dans un des palais de plaisance de votre Majesté où je l'ai laissée, jusqu'au tems que j'aille lui anoncer que je ne lui en ai pas fait la promesse en vain.

A ces paroles le prince se prosterna devant le Sultan son père pour le fléchir, mais le Sultan l'en empêcha : il le retint, & en l'embrassant une seconde fois : mon fils, dit-il, non seulement je consens à votre mariage avec la princesse de Bengale, je veux même aller au devant d'elle en personne, la remercier de l'obligation que je lui ai en mon particulier, l'amener dans mon palais, & célébrer ses nôtces dès aujourd'hui.

Ainsi le Sultan après avoir donné les ordres pour l'entrée qu'il vouloit faire à la princesse de Bengale, ordonna que l'on quittât l'habit de deuil, & que les réjouissances commençassent par le concert des timbales, des trompettes & des tambours, avec les autres instrumens guerriers : il commanda de plus qu'on allât faire sortir l'Indien de prison, & qu'on le lui amenât.

L'Indien lui fut amené, & quand on le lui eut présenté : je m'étois assuré de ta personne, lui dit le Sultan, afin que ta vie, qui cependant n'eut pas été une victime suffisante, ni à ma colère, ni à ma douleur, me répondit de celle du prince mon fils. Rends grace à Dieu de ce que je l'ai retrouvé. Va, reprends ton cheval, & ne paroïs plus devant moi.

Quand l'Indien fut hors de la présence du Sultan de Perse ;

comme il avoit appris de ceux qui étoient venu le délivrer de prison, que le prince Firouz Schah étoit de retour avec la princesse qu'il avoit aménée avec lui sur le cheval enchanté, le lieu où il avoit mis pied à terre, & où il l'avoit laissée; & que le Sultan se dispoſoit à aller la prendre & l'amener à son palais; il n'hésita pas à le devancer lui & le prince de Perse, & sans perdre de tems il se rendit en diligence au palais de plaisance. En s'adressant au concierge, il dit qu'il venoit de la part du Sultan & du prince de Perse pour prendre la princesse de Bengale en croupe sur le cheval & la mener en l'air au Sultan, qui l'atendoit, disoit-il, dans la place de son palais pour la recevoir & donner ce spectacle à sa cour & à la ville de Schiraz.

L'Indien étoit connu du concierge, qui savoit que le Sultan  
l'a-

l'avoit fait arrêter; & le concierge fit d'autant moins de difficulté à ajouter foi à sa parole, qu'il le voyoit en liberté. Il se présenta à la princesse de Bengale, & la princesse n'eut pas plutôt appris qu'il venoit particulièrement de la part du prince de Perse, qu'elle consentit à ce que le prince fouhaitoit, comme elle se le persuadoit.

L'Indien ravi en lui-même de la facilité qu'il trouvoit à faire réussir sa méchanceté, monta le cheval, prit la princesse en croupe avec l'aide du concierge; après quoi il tourna la cheville, & aussi-tôt le cheval les enleva lui & la princesse au plus haut de l'air.

Comme l'Indien affecta de passer au dessus de la ville avec sa proie pour braver le Sultan & le prince, & pour se vanger du traitement injuste qui lui avoit été  
fait

fait comme il le prétendoit , le Sultan de Perse suivi de sa cour , sortoit de son palais pour se rendre au palais de plaisance , & le prince de Perse venoit de prendre le devant pour préparer la princesse de Bengale à le recevoir.

Quand le Sultan de Perse eut aperçu le ravisseur qu'il ne méconnut pas , il s'arrêta avec un étonnement d'autant plus sensible & plus affligeant , qu'il n'étoit pas possible de le faire repentir de l'afront insigne qu'il lui faisoit avec un si grand éclat. Il le chargea de mille imprécations avec ses courtisans & avec tous ceux qui furent témoins d'une insolence si signalée , & de cette méchanceté sans égale.

L'Indien peu touché de ces malédictions , dont le bruit arriva jusqu'à lui , continua sa route pendant que le Sultan de Perse  
ren-

retra dans son palais extrêmement mortifié de recevoir une injure aussi atroce, & de se voir dans l'impuissance d'en punir l'auteur.

Mais quelle fut la douleur du prince Firouz Schah, quand il vit qu'à ses propres yeux, sans pouvoir y apporter empêchement, l'Indien lui enlevait la princesse de Bengale qu'il aimait si passionnément, qu'il ne pouvoit plus vivre sans elle. A cet objet auquel il ne s'étoit pas attendu, il demeura comme immobile : & avant qu'il eut délibéré s'il se déchaîneroit en injures contre l'Indien, où s'il plaindroit le sort déplorable de la princesse, & s'il lui demanderoit pardon du peu de précaution qu'il avoit pris pour se la conserver ; elle qui s'étoit livrée à lui d'une manière qui marquoit combien il en étoit aimé, le cheval qui emportoit l'

un

un & l'autre avec une rapidité incroyable, les avoit dérobé à sa vûe. Quel parti prendre ? retournera-t-il au palais du Sultan son père se renfermer dans son appartement pour se plonger dans l'affliction, sans se donner aucun mouvement à la poursuite du ravisseur pour délivrer sa princesse de ses mains, & le punir comme il le méritoit. Sa générosité, son amour, son courage ne le permettent pas : il continue son chemin jusqu'au palais de plaisance.

A l'arrivée du prince, le concierge qui s'étoit aperçû de sa crédulité, & qu'il s'étoit laissé tromper par l'Indien, se présente devant lui les larmes aux yeux, se jette à ses pieds, s'accuse lui-même du crime qu'il croit avoir commis, & se condamne à la mort qu'il attend de sa main.

Lève toi, lui dit le prince, ce n'est pas à toi que j'impute l'enlève

lèvement de ma princesse, je ne l'impute qu'à moi même & qu'à ma simplicité. Sans perdre de tems, va moi chercher un habillement de Derviche, & prends garde de dire que c'est pour moi.

Peu loin du palais de plaisance il y avoit un couvent de Derviches, dont le Scheikh, ou supérieur étoit ami du concierge. Le concierge alla le trouver, & en lui faisant une fausse confidence de la disgrâce d'un officier de considération de la cour, auquel il avoit de grandes obligations, & qu'il étoit bien aise de favoriser pour lui donner lieu de se soustraire à la colère du Sultan, il n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit : il apporta l'habillement complet de Derviche au prince Firouz Schah. Le prince s'en revêtit après s'être dépouillé du sien. Déguisé de la sorte, & muni pour la dépense & pour  
le



le besoin du voyage qu'il alloit entreprendre d'une boîte de perles & de diamans qu'il avoit apporté pour en faire présent à la princesse de Bengale , il sortit du palais de plaisance à l'entrée de la nuit , incertain de la route qu'il devoit prendre ; mais résolu de ne pas revenir qu'il n'eut retrouvé la princesse , & qu'il ne la ramenât , il se mit en chemin. :

Revenons à l'Indien ; il gouverna le cheval enchanté de manière que le même jour il arriva de bonne heure dans un bois près de la capitale du royaume de Kachmir. Comme il avoit besoin de manger , & qu'il jugea que la princesse de Bengale pouvoit être dans le même besoin , il mit pied à terre dans ce bois en un endroit où il laissa la princesse sur un gazon près d'un ruisseau d'une eau très fraîche & très claire.

Pendant l'absence de l'Indien  
la

la princesse de Bengale qui se voyoit sous la puissance d'un indigne ravisseur dont elle redoutoit la violence, avoit songé à se dérober & à chercher un lieu d'asile; mais comme elle avoit mangé fort légèrement le matin à son arrivée au palais de plaisance, elle se trouva dans une foiblesse si grande quand elle voulut exécuter son dessein, qu'elle fut contrainte de l'abandonner & de demeurer sans autre ressource que dans son courage, avec une ferme résolution de souffrir plutôt la mort que de manquer de fidélité au prince de Perse. Ainsi elle n'attendit pas que l'Indien l'invitât une seconde fois à manger. Elle mangea, & elle reprit assez de force pour répondre courageusement aux discours insolens qu'il commença de lui tenir à la fin du repas. Après plusieurs menaces, comme elle vit que l'Indien

dien se préparoit à lui faire violence, elle se leva pour lui résister, en poussant de grands cris. Ces cris attirèrent en un moment une troupe de cavaliers qui les environnèrent, elle & l'Indien.

C'étoit le Sultan du royaume de Kaschmir, lequel en revenant de la chasse avec sa suite, passoit par cet endroit là heureusement pour la princesse de Bengale, & qui étoit acouru au bruit qu'il avoit entendu. Ils'adressa à l'Indien, & il lui demanda qui il étoit, & ce qu'il prétendoit de la dame qu'il voyoit. L'Indien répondit avec impudence que c'étoit sa femme, & qu'il n'apartenoit à personne d'entrer en connoissance du démêlé qu'il avoit avec elle.

La princesse qui ne connoissoit ni la qualité ni la dignité de celui qui se présentoit si à propos pour la délivrer, démentit  
l'In-

288 *Les mille & une Nuit* ,  
l'Indien. Seigneur, qui que vous  
soyez, reprit-elle, que le Ciel  
envoie à mon secours, ayez  
compassion d'une princesse, &  
n'ajoutez pas foi à un imposteur.  
Dieu me garde d'être femme  
d'un Indien aussi vil & aussi mé-  
prisable. C'est un magicien abo-  
minable, qui m'a enlevée aujour-  
d'hui du prince de Perse, auquel  
j'étois destinée pour épouse, &  
qui m'a amené ici sur le cheval  
enchanté que vous voyez.

La princesse de Bengale n'eut  
pas besoin d'un plus long dis-  
cours pour persuader au Sultan  
de Kaschmir qu'elle disoit la ve-  
rité. Sa beauté, son air de princef-  
se & ses larmes parloient pour el-  
le : elle voulut poursuivre ; mais  
au lieu de l'écouter, le Sultan  
de Kaschmir justement indigné  
de l'insolence de l'Indien, le fit  
environner sur le champ, & com-  
manda qu'on lui coupât la tête.

Cet

Cet ordre fut exécuté avec d'autant plus de facilité, que l'Indien qui avoit commis ce rapt à la sortie de sa prison, n'avoit aucune arme pour se défendre.

La princesse de Bengale délivrée de la persécution de l'Indien, tomba dans une autre, qui ne lui fut pas moins douloureuse. Le Sultan après lui avoir fait donner un cheval, l'emmena à son palais, où il la logea dans l'appartement le plus magnifique après le sien, & il lui donna un grand nombre de femmes esclaves pour être auprès d'elle, & pour la servir avec des eunuques pour sa garde. Il la mena lui-même jusques dans cet appartement, où sans lui donner le tems de le remercier de la grande obligation qu'elle lui avoit de la manière qu'elle l'avoit médité : Princefse, dit-il, je ne doute pas que vous n'ayez besoin de repos ; je vous

290 *Les mille & une Nuit,*  
se en liberté de le prendre. De-  
main vous ferez plus en état de  
m'entretenir des circonstances  
de l'étrange aventure qui vous  
est arrivée ; & en achevant ces  
paroles il se retira.

La princesse de Bengale étoit  
dans une joie inexprimable de se  
voir en si peu de tems délivrée de  
la persécution d'un homme qu'  
elle ne pouvoit regarder qu'avec  
horreur, & elle se flata que le  
Sultan de Kaschmir voudroit bi-  
en mettre le comble à sa généro-  
sité, en la renvoyant au prince de  
Perse, quand elle lui auroit appris  
de quelle manière elle étoit à lui,  
& qu'elle l'auroit supplié de lui  
faire cette grace ; mais elle étoit  
bien éloignée de voir l'acom-  
plissement de l'espérance qu'el-  
le avoit conçûe.

En éfet, le Roi de Kaschmir  
avoit résolu de l'épouser le len-  
demain, & il en avoit fait anon-  
cer

cer les réjouissances dès la pointe du jour par le son des timbales, des tambours, des trompettes, & d'autres instrumens propres à inspirer la joie, qui rétentissoient non seulement dans le palais; mais même par toute la ville. La princesse de Bengale fut éveillée par le bruit de ces concerts tumultueux, & elle en atribua la cause à tout autre motif que celui pour lequel il se faisoit entendre. Mais quand le Sultan de Kaschmir, qui avoit donné ordre qu'on l'avertit lorsqu'elle seroit en état de recevoir visite, fut venu la lui rendre; & qu'après s'être informé de sa santé, il lui eut fait connoître que les fanfares qu'elle entendoit étoient pour rendre leur nôces plus solennelles, & l'eut priée en même tems d'y prendre part, elle en fut dans une consternation si grande, qu'elle tomba évanouie.

Les femmes de la princesse qui étoient présentes, acoururent à son secours, & le Sultan lui-même s'employa pour la faire revenir ; mais elle demeura long-tems dans cet état avant qu'elle reprit ses esprits. Elle les reprit enfin, & alors plutôt que de manquer à la foi qu'elle avoit promise au prince Firouz Schah, en consentant aux nûces que le Sultan de Kaschmir avoit résolus sans la consulter, elle prit le parti de feindre que l'esprit venoit de lui tourner dans l'évanouissement. Dès lors elle commença à dire des extravagances en présence du Sultan, elle se leva même comme pour se jeter sur lui, de manière que le Sultan fut fort surpris & fort affligé de ce contre-tems fâcheux. Comme il vit qu'elle ne revenoit pas en son bon sens, il la laissa avec ses femmes, auxquelles il recommanda  
de



de ne la pas abandonner, & de prendre un grand soin de sa personne. Pendant la journée il prit celui d'envoyer souvent s'informer de l'état où elle se trouvoit, & chaque fois on lui rapporta, ou qu'elle étoit au même état, ou que le mal augmentoit plutôt que de diminuer. Le mal parut même plus violent sur le soir que pendant le jour, & de la sorte le Sultan de Kaschmir ne fut pas cette nuit là aussi heureux qu'il se l'étoit promis.

La princesse de Bengale ne continua pas seulement le lendemain ses discours extravagans, & d'autres marques d'une grande aliénation d'esprit. Ce fut la même chose les jours suivans, jusqu'à ce que le Sultan de Kaschmir fut contraint d'assembler les médecins de sa cour, de leur parler de cette maladie, & de leur demander s'ils ne savoient pas de

294 *Les mille & une Nuit,*  
remède pour la guérir.

Les médecins après une consultation entr'eux, répondirent d'un commun acord, qu'il y avoit plusieurs sortes & plusieurs degrés de cette maladie, dont les unes selon leurs natures pouvoient se guérir, & les autres étoient incurables, & qu'ils ne pouvoient juger de quelle nature étoit celle de la princesse de Bengale, qu'ils ne la vissent. Le Sultan ordonna aux eunuques de les introduire dans la chambre de la princesse, l'un après l'autre, chacun selon son rang.

La princesse qui avoit prévu ce qui arrivoit, & qui craignoit que si elle laissoit aprocher les médecins de sa personne, & qu'ils vinssent à lui tâter le poux, le moins expérimenté ne vint à connoître qu'elle étoit en bonne santé, & que sa maladie n'étoit qu'une feinte, à mesure qu'il

qu'il en paroïssoit, elle entroit dans des transports d'aversion si grands, prête à les dévisager, s'ils aprochoient, que pas un n'eut la hardiesse de s'y exposer.

Quelques-uns de ceux qui se prétendoient plus habiles que les autres, & qui se vantoient de juger des maladies à la seule vûe des malades, lui ordonnèrent de certaines potions, qu'elle faisoit d'autant moins de difficulté de prendre, qu'elle étoit sûre qu'il étoit en son pouvoir d'être malade autant qu'il lui plairoit, ou qu'elle le jugeroit à propos, & que ces potions ne pouvoient pas lui faire de mal.

Quand le Sultan de Kasc̄hmir vit que les médecins de la cour n'avoient rien opéré pour la guérison de la princesse, il apella ceux de sa capitale, dont la science, l'habileté, & l'expérience n'eurent pas un meilleur succès.

Ensuite il fit appeler les médecins des autres villes de son royaume; ceux particulièrement les plus renommés dans la pratique de leur profession. La princesse ne leur fit pas un meilleur accueil qu'aux premiers, & tout ce qu'ils ordonnèrent ne fit aucun effet. Il dépêcha enfin dans ses états, dans les royaumes & dans les cours des princes ses voisins, des exprès avec des consultations en forme pour être distribuées aux médecins les plus fameux, avec promesse de bien payer le voyage de ceux qui viendroient se rendre à la capitale de Kaschmir, & d'une récompense magnifique à celui qui guériroit la malade.

Plusieurs de ces médecins entreprirent le voyage, mais pas un ne put se vanter d'avoir été plus heureux que ceux de la cour, & de son royaume, & lui remettre l'esprit dans son assiette: chose  
qui

qui ne dépendoit ni d'eux , ni de leur art , mais de la volonté de la princesse elle-même.

Dans cet intervalle le prince Firouz Schah déguisé sous l'habit de Derviche , avoit parcouru plusieurs provinces , & les principales villes de ces provinces , avec d'autant plus de peine d'esprit , sans mettre les fatigues du chemin en compte , qu'il ignoroit s'il ne tenoit pas un chemin opposé à celui qu'il eut dû prendre pour avoir des nouvelles de ce qu'il cherchoit.

Atentif aux nouvelles que l'on débitoit dans chaque lieu par où il passoit , il arriva enfin dans une grande ville des Indes où l'on s'entretenoit fort d'une princesse de Bengale , à qui l'esprit avoit tourné le même jour que le Sultan de Kaschmir avoit destiné pour la célébration de ses nœces avec elle. Au nom de prin-

298 *Les mille & une Nuit,*

cesse de Bengale, en supposant que c'étoit celle qui faisoit le sujet de son voyage avec d'autant plus de vraisemblance, qu'il n'avoit pas appris qu'il y eut à la cour de Bengale une autre princesse que la sienne; sur la foi du bruit commun qui s'en étoit répandu, il prit la route du royaume & de la capitale de Kaïchmir. A son arrivée dans cette capitale, il se logea dans un Khan, où il aprit dès le même jour l'histoire de la princesse de Bengale, & la malheureuse fin de l'Indien telle qu'il la méritoit, qui l'avoit amenée sur le cheval enchanté; circonstance qui lui fit connoître à ne pouvoir pas s'y tromper, que la princesse étoit celle qu'il venoit chercher, & enfin la dépense inutile que le Sultan avoit fait en médecins, qui n'avoient pû la guérir.

Le prince de Perse bien informé

mé de toutes ces particularités, se fit faire un habit de médecin dès le lendemain, & avec cet habit & la longue barbe qu'il s'étoit laissé croître dans le voyage, il se fit connoître pour médecin en marchant par les rues. Dans l'impatience où il étoit de voir sa princesse, il ne diféra pas d'aller au palais du Sultan, où il demanda à parler à un officier: on l'adressa au chef des huissiers, auquel il marqua qu'on pourroit peut-être regarder en lui comme une témérité, qu'en qualité de médecin il vint se présenter pour tenter la guérison de la princesse, après que tant d'autres avant lui n'avoient pû y réussir; mais qu'il espéroit par la vertu de quelques remèdes spécifiques qui lui étoient connus & dont il avoit l'expérience, de lui procurer la guérison qu'ils n'avoient pû lui donner. Le chef des huissiers

300 *Les mille & une Nuits*,  
fiers lui dit qu'il étoit le bien venu, que le Sultan le verroit avec plaisir, & s'il réussiroit à lui donner la satisfaction de voir la princesse dans sa première santé, qu'il pouvoit s'attendre à une récompense convenable à la libéralité du Sultan son seigneur & maître. Attendez moi, ajouta-t-il, je serai à vous dans un moment.

Il y avoit du tems qu'aucun médecin ne s'étoit présenté, & le Sultan de Kaschmir non fans une extrême douleur, avoit comme perdu l'espérance de revoir la princesse de Bengale dans l'état de santé où il l'avoit vûe, & en même tems dans celui de lui témoigner en l'épousant, jusqu'à quel point il l'aimoit. Cela fit qu'il commanda au chef des huissiers de lui amener promptement le médecin qu'il venoit de lui annoncer.

Le prince de Perse fut présenté



senté au Sultan de Kaschmir, sous l'habit & le déguisement de médecin: & le Sultan sans perdre le tems en des discours superflus, après lui avoir marqué que la princesse de Bengale ne pouvoit supporter la vue d'un médecin sans entrer dans des transports qui ne faisoient qu'augmenter son mal, le fit monter dans un cabinet en sous-pente, d'où il pouvoit la voir par une jaloufie sans être vû.

Le prince Firouz Schah monta, & il aperçut son aimable princesse, assise négligemment, qui chantoit les larmes aux yeux une chanson, par laquelle elle déplorait sa malheureuse destinée qui la privait peut-être pour toujours de l'objet qu'elle aimoit si tendrement.

Le prince attendri de la triste situation où il vit sa chère princesse, n'eut pas besoin d'autres

302 *Les mille & une Nuit,*

marques pour comprendre que sa maladie étoit feinte, & que c'étoit pour l'amour de lui qu'elle se trouvoit dans une contrainte si affligeante. Il descendit du cabinet, & après avoir rapporté au Sultan qu'il venoit de découvrir de quelle nature étoit la maladie de la princesse, & qu'elle n'étoit pas incurable; il lui dit que pour parvenir à sa guérison, il étoit nécessaire qu'il lui parlât en particulier, & seul à seul; & quant aux emportemens où elle entroit à la vue des médecins, il espéroit qu'elle le recevroit & l'écouterait favorablement.

Le Sultan fit ouvrir la porte de la chambre de la princesse, & le prince Firouz Schah entra. Dès que la princesse le vit paroître, comme elle le prenoit pour un médecin dont il avoit l'habit, elle se leva comme en furie, en le menaçant & en le chargeant

geant d'injures. Cela ne l'empêcha pas d'aprocher, & quand il fut assez près pour se faire entendre, comme il ne vouloit être entendu que d'elle seule, il lui dit d'un ton bas & d'un air respectueux à se rendre croyable: princesse, je ne suis pas médecin, reconnoissez je vous en supplie le prince de Perse, qui vient vous mettre en liberté.

Au ton de voix & aux traits du haut du visage qu'elle reconnut en même tems, nonobstant la longue barbe que le prince s'étoit laissé croître, la princesse de Bengale se calma, & en un instant elle fit paroître sur son visage la joie, que ce que l'on désire le plus & à quoi l'on s'attend le moins, est capable de causer quand il arrive. La surprise agréable où elle se trouva, lui ôta la parole pour un tems, & donna lieu au prince Firouz Schah de  
lui

lui raconter le désespoir dans lequel il s'étoit trouvé plongé dans le moment qu'il avoit vû l'Indien la ravir & l'enlever à ses yeux; la résolution qu'il avoit prise dès-lors d'abandonner toute chose pour la chercher en quelque endroit de la terre qu'elle put être, & de ne pas cesser qu'il ne l'eut trouvé & arraché des mains du perfide: & de quel bonheur enfin après un voyage ennuyeux & fatigant, il jouissoit de la trouver dans le palais du Sultan de Kaschmir. Quand il eut achevé en moins de paroles qu'il lui fut possible, il pria la princesse de l'informe de ce qui lui étoit arrivé depuis son enlèvement jusqu'au moment qu'il avoit le bonheur de lui parler, en lui marquant qu'il étoit important qu'il eut cette connoissance, afin de prendre des mesures justes pour ne la pas laisser plus long-tems sous

sous la tyrannie du Sultan de Kaschmir.

La princesse de Bengale n'avoit pas un long discours à tenir au prince de Perse, puisqu'elle n'avoit qu'à lui raconter de quelle manière elle avoit été délivrée de la violence de l'Indien, par le Sultan de Kaschmir en revenant de la chasse; mais traitée cruellement le lendemain par la déclaration qu'il étoit venu lui faire du dessein précipité qu'il avoit pris de l'épouser le même jour, sans lui avoir fait la moindre honnêteté pour prendre son consentement. Conduite violente & tyrannique, qui lui avoit causé un évanouissement, après lequel elle n'avoit vû de parti à prendre que celui qu'elle avoit pris comme le meilleur pour se conserver un prince auquel elle avoit donné son cœur & sa foi, ou mourir plutôt que de se livrer à un Sultan

306 *Les mille & une Nuit*,  
tan qu'elle n'aimoit pas, & qu'  
elle ne pouvoit aimer.

Le prince de Perse à qui la princesse n'avoit autre chose à dire, lui demanda si elle savoit ce que le cheval enchanté étoit devenu après la mort de l'Indien. J'ignore, répondit elle, quel ordre le Sultan peut avoir donné la dessus. Mais après ce que je lui en ai dit, il est à croire qu'il ne l'a pas négligé.

Comme le prince Firouz Schah ne douta pas que le Sultan de Kaschmir n'eut fait garder le cheval soigneusement, il communiqua à la princesse le dessein qu'il avoit de s'en servir pour la ramener en Perse : & après être convenu avec elle des moyens qu'ils devoient prendre pour y réussir, afin que rien n'en empêchât l'exécution, & particulièrement qu'au lieu d'être en deshabillé comme elle l'étoit alors, elle

elle s'habilleroit le lendemain pour recevoir le Sultan avec civilité, quand il le lui amèneroit, sans l'obliger néanmoins de lui parler.

Le Sultan de Kaschmir fut dans une grande joie, quand le prince de Perse lui eut appris ce qu'il avoit opéré dès la première visite pour l'avancement de la guérison de la princesse de Bengale. Le lendemain il le regarda comme le premier médecin du monde, quand la princesse l'eut reçu d'une manière qui lui persuada que véritablement sa guérison étoit bien avancée, comme il le lui avoit fait entendre.

En la voyant en cet état, il se contenta de lui marquer combien il étoit ravi de la voir en disposition de recouvrir bientôt sa santé parfaite; & après qu'il l'eut exhorté à concourir avec un médecin si habile, pour achever  
ce

308 *Les mille & une Nuits,*

ce qu'il avoit si bien commencé en lui donnant toute sa confiance, il se retira sans attendre d'elle aucune parole.

Le prince de Perse qui avoit accompagné le Sultan de Kaschmir, sortit avec lui de la chambre de la princesse, & en l'accompagnant il lui demanda, si sans marquer au respect qui lui étoit dû il pouvoit lui faire cette demande; par quelle aventure une princesse de Bengale se trouvoit seule dans le royaume de Kaschmir si fort éloignée de son pays, comme s'il l'eut ignoré, & que la princesse ne lui en eut rien dit: mais il le fit pour le faire tomber sur le discours du cheval enchanté, & apprendre de sa bouche ce qu'il en avoit fait.

Le Sultan de Kaschmir qui ne pouvoit pénétrer par quel motif le prince de Perse lui faisoit cette demande, ne lui en fit pas



un mystère, il lui dit à peu-près la même chose que ce qu'il avoit appris de la princesse de Bengale : & quant au cheval enchanté, qu'il l'avoit fait porter dans son trésor comme une grande rareté, quoi qu'il ignorât comment on pouvoit s'en servir.

Sire, reprit le feint médecin, la connoissance que votre Majesté vient de me donner, me fournit le moyen d'achever la guérison de la princesse. Comme elle a été portée sur ce cheval, & que le cheval est enchanté, elle a contracté quelque chose de l'enchantement, qui ne peut être dissipé que par de certains parfums qui me sont connus. Si votre Majesté veut en avoir le plaisir, & donner un spectacle des plus surprenans à sa cour & au peuple de sa capitale, que demain elle fasse apporter le cheval au milieu de la place devant son  
pa-

310 *Les mille & une Nuit,*  
palais , & qu'elle s'en remette  
sur moi pour le reste : je promets  
de faire voir à ses yeux & de toute  
l'assemblée en très peu de momens  
la princesse de Bengale aussi saine  
d'esprit & de corps , que jamais de sa  
vie elle le fut. Et afin que la chose  
se fasse avec tout l'éclat qu'elle  
mérite , il est à propos que la  
princesse soit habillée le plus  
magnifiquement qu'il sera possible ,  
avec les joyaux les plus précieux  
que votre Majesté peut avoir.

Le Sultan de Kaschmir eut fait  
des choses plus difficiles que celles  
que le prince de Perse lui proposoit ,  
pour arriver à la jouissance de ses  
désirs qu'il regardoit si prochain.

Le lendemain le cheval enchanté fut  
tiré du trésor par son ordre , & posé  
de grand matin dans la grande place  
du palais , & le bruit se répandit  
bien-tôt dans

dans toute la ville, que c'étoit un préparatif pour quelque chose d'extraordinaire qui devoit s'y passer, & l'on y acourut en foule de tous les quartiers. Les gardes du Sultan y furent disposés, pour empêcher le désordre & pour laisser un grand espace vide autour du cheval.

Le Sultan de Kaschmir parut, & quand il eut pris place sur un échafaut environné des principaux seigneurs & oficiers de la cour : la princesse de Bengale accompagnée de toute la troupe des femmes que le Sultan lui avoit assignées, s'aprocha du cheval enchanté, & ses femmes l'aiderent à monter dessus. Quand elle fut sur la selle, les pieds dans l'un & dans l'autre étrier avec la bride à la main, le feint médecin fit poser autour du cheval plusieurs grandes castolettes pleines de feu qu'il avoit fait apporter;  
&

312 *Les mille & une Nuit*,  
& en tournant à l'entour, il jeta dans chacune un parfum composé de plusieurs sortes d'odeurs les plus exquises. Ensuite recueillien lui-même, les yeux baissés & les mains appliquées sur la poitrine, il tourna trois fois autour du cheval, en faisant semblant de prononcer certaines paroles, & dans le moment que les castolettes exhaloient à la fois une fumée la plus épaisse d'une odeur très suave, & que la princesse en étoit environnée de manière qu'on avoit de la peine à la voir ni elle ni le cheval, il prit son tems; il se jeta légèrement en croupe derrière la princesse, porta la main à la cheville du départ qu'il tourna, & dans le moment que le cheval les enleva en l'air lui & la princesse, il prononça ces paroles à haute voix si distinctement que le Sultan lui-même les entendit : *Sultan de Kasch-*

*Kaschmir, quand tu voudras épouser des princesses qui imploreront ta protection, aprens auparavant à avoir leur consentement.*

Ce fut de la sorte que le prince de Perse recouvra & délivra la princesse de Bengale, & la ramena le même jour en peu de tems à la capitale de Perse, où il n'alla pas mettre pied à terre au palais de plaisance, mais au milieu du palais devant l'appartement du Roi son père, & le Roi de Perse ne diféra la solennité de son mariage avec la princesse de Bengale, qu'autant de tems qu'il en fallut pour les préparatifs, afin d'en rendre la cérémonie plus pompeuse, & qui marquât d'avantage la part qu'il y prenoit.

Dès que le nombre des jours arrêtés pour les réjouissances fut accompli, le premier soin que le Roi de Perse se donna, fut de

314 *Les mille & une Nuit , &c.*

nommer & d'envoyer une ambassade célèbre au Roi de Bengale, pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé, & pour lui demander l'aprobation & la ratification de l'aliance qu'il venoit de contracter avec lui par ce mariage, que le Roi de Bengale bien informé de toutes choses se fit un honneur & un plaisir d'acorder.

*Fin du onzième Tome.*

